3 1761 07980241 9

MAURICE
DONNAY

Théâtre

III

SUISSE :
0,70

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/thtre03donn

Théâtre

III

LA VENTE DE CE VOLUME EST INTERDITE EN FRANCE,
DANS LES COLONIES FRANÇAISES ET EN BELGIQUE

DU MÊME AUTEUR

(LIBRAIRIE CHARPENTIER, ÉDITEUR, PARIS)

Théâtre . . . . . 4 vol.

La Bascule, comédie . . . . . 1 vol.

L'Autre Danger, comédie . . . . . 1 vol.

Le Retour de Jérusalem, comédie . . . . . 1 vol.

EN COLLABORATION AVEC L. DESCAVES

La Clairière, comédie . . . . . 1 vol.

Oiseaux de passage, comédie . . . . . 1 vol.

MAURICE DONNAY
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

THÉÂTRE

TOME TROISIÈME

LE RETOUR DE JÉRUSALEM
L'AFFRANCHIE

ÉDITIONS LAROUSSE
PARIS VIENNE
VIENNE (Autriche), 20, Kohlmarkt

PQ
2607
O5A19
1920
t.3

PRÉFACE

On avait dit et écrit tant de choses, à cause de ce Retour de Jérusalem, *qu'au lendemain de la première représentation, plusieurs personnes m'ayant sollicité de donner mon avis, je leur répondis que j'examinerais dans une préface, quand la pièce serait imprimée, les diverses objections que l'on avait pris la peine de me faire. J'aurais dû dire simplement à ces personnes: — Ma pièce est fort bien jouée et, si je me suis trompé, tout ce que j'écrirai sur ce que j'ai voulu faire ne fera pas que je l'aie fait.*

Pourtant, comme il ne s'agissait pas, dans cette comédie, d'une aventure purement passionnelle, d'une histoire d'amour de tout repos (l'adultère, ainsi que l'a spirituellement formulé M. Francis Chevassu, n'est-il pas, au théâtre et à la ville, ce qui nous divise le moins?) comme j'avais abordé, au contraire, une des questions qui, à l'heure actuelle, semblent nous diviser le plus, je pensais que des explications étaient nécessaires. Je m'imaginais avoir beaucoup de choses à dire, moi aussi. C'est pourquoi, je ne balançai pas à prendre cet engagement d'une préface.

En relisant la critique du Retour de Jérusalem, *plusieurs arguments auxquels j'avais résolu de répliquer, m'apparaissent aujourd'hui sans réplique, en ce sens qu'ils tombent d'eux-mêmes et, avec le recul toujours nécessaire, me trouvent dans le plus grand calme d'esprit. J'ai peut-être attendu un*

trop long temps; mais, d'un autre côté, comment répondre aux gens qui prophétisent: La pièce n'intéressera pas le public; elle n'aura pas vingt représentations? Il faudrait être bien outrecuidant pour dire à l'avance: — Messieurs, votre erreur est grande; ma pièce aura cent représentations, peut-être davantage, puisque c'est à cela que vous jugez la valeur d'une œuvre dramatique. — Ce n'est qu'avec le temps que l'auteur peut répondre, modestement.

Il est des arguments plus estimables. Avant de les discuter, j'avertis le lecteur que cette pièce est imprimée telle qu'elle fut représentée le soir de la répétition générale. J'ai conservé la scène de Judith et de Lazare qui, ce soir-là, terminait le troisième acte et fut supprimée entre la répétition générale et la première représention. Plusieurs personnes l'ont déploré; elles ont regretté cette scène. Elles ne l'ont pas regrettée plus que moi. Voilà qui fera sourire. Comment, pensera-t-on, n'étiez-vous pas le maître de votre œuvre? Si vous avez écrit cette scène, apparemment c'est que, dans votre pensée, elle était nécessaire à la signification, à la compréhension de votre comédie; sans doute elle développait, de la façon que vous désiriez, les caractères de Judith et de Lazare; elle concourait à l'ensemble, à l'harmonie, à l'équilibre surtout que vous aviez voulu... Ou bien était-elle si inutile que, du jour au lendemain, son inutilité vous soit brusquement apparue?... Ou bien avez-vous cédé à d'occultes pressions?... à moins qu'une force majeure, les pouvoirs publics...

Hélas! que tout cela est vrai. Je trouvais et je trouve encore cette scène nécessaire; les pouvoirs publics ne sont pas intervenus et, pourtant, elle a été supprimée, pour des raisons que je dirai tout à l'heure.

Quoi qu'il en soit, je présente aujourd'hui au public cette pièce, telle qu'elle fut écrite. Est-ce une pièce partiale ou impartiale?

Sur ce point les avis sont partagés.

— Impartiale, admirablement impartiale! affirme celui-ci auquel la pièce a plu.

— Partiale, aveuglément partiale! soutient celui-là auquel elle a déplu. Tandis qu'un troisième constate l'impartialité et la blâme:

— Nous ne demandons pas à l'auteur d'être impartial; mais, de juger et de témoigner... nous voulons qu'il marque ses préférences; il n'est pas libre de n'avoir pas son opinion à lui et de ne pas la défendre âprement. Cependant, un quatrième hausse les épaules: — Ni partiale, ni impartiale, mes bons amis, mais prudente, oh! que prudente! (La chèvre sémite et le chou aryen.)

Et voilà ma pièce jugée comme l'habit d'Arlequin, rouge pour le cardinal, verte pour le perroquet et jaune pour le serin. Les presbytes la grandissent, les myopes la rapetissent, les aveugles la nient. Elle est antisémite, philosémite; elle est courageuse, elle manque de générosité; elle est inopportune, elle vient à son heure; c'est une œuvre saine, c'est une mauvaise action. Quoi, tout cela à la fois? C'est beaucoup, c'est trop ou ce n'est pas assez. Devant tant d'affirmations contraires, comment un auteur s'y reconnaîtrait-il? Il ne sait vraiment plus ce qu'il a fait.

Eh! bien, je dis que cette pièce fut écrite dans un sincère effort d'impartialité et même, quand elle fut terminée, je l'ai lue à des personnes que j'ai choisies aux deux pôles de l'opinion; malgré cela, d'une parfaite probité: il y a d'honnêtes gens partout. Ces personnes la trouvèrent juste et modérée et que des vérités, bonnes ou mauvaises à entendre, y étaient dites de part et d'autre. Et puis, le directeur qui montait la pièce, l'intelligente comédienne qui en créait le principal rôle et l'aimait, ceux qui, en haut lieu, avaient pris connaissance

du Retour de Jérusalem *avant d'en autoriser les représentations*[1]. *tout cela me confirmait dans la certitude que je n'avais pas fait délibérément œuvre d'antisémitisme. J'étais bien tranquille sur ce point, et je l'eusse été encore davantage, si j'avais pu soupçonner ce que certaines insinuations m'ont depuis révélé, à savoir que, moi-même, j'étais juif. Car, chose singulière, dès qu'on les étudie d'un peu près, les israélites veulent que l'observateur soit un coreligionnaire, comme s'il n'y avait qu'un des leurs pour les si bien connaître, et les trahir.*

Mais c'est en vain que l'auteur protestera de l'honnêteté de ses intentions, elles ne seront jamais réputées pour le fait. Or, le fait, c'est la façon dont le public a pris la chose: il l'a prise dans un sens défavorable aux juifs, c'est incontestable.

C'est que, pour une telle pièce, il y a dans une salle une majorité de spectateurs qui soulignent par des applaudissements frénétiques tout ce qui est contre les juifs, et s'abstiennent d'approuver bruyamment tout ce qui est en leur faveur; tandis que l'autre partie n'accepte ni ce qui est contre eux, ni ce qui est pour eux. Aux premiers on a beau dire: les Juifs sont intelligents, instruits, travailleurs, persévérants, tenaces, solidaires; ils ont le sens du réel, la raison les guide; ils ne s'encombrent pas de préjugés; ils ignorent la sensiblerie et la sentimentalité qui sont les mauvaises herbes du sentiment, comme la sensibilité en est la fleur; le

[1] Rappelons que cette autorisation a fait lever, peu de temps après, l'interdiction qui pesait sur *Ces Messieurs* de M. George Ancey, et *Décadence* de M. Albert Guinon. On a même dit à ce propos que l'interdiction de *Décadence* avait servi le *Retour de Jérusalem*, en ce sens que, si l'on eût interdit cette dernière pièce, c'était déclarer qu'il n'était pas permis de parler des israélites. De sorte que, si je dois quelque chose à mon prédécesseur et ami, Albert Guinon, je suis heureux de le lui avoir rendu.

public répond à peu près comme cette femme à qui l'on vantait les mérites d'une autre femme: — C'est possible, disait-elle, mais elle a toutes les qualités que je n'aime pas et aucun des défauts que j'aime. — Tout est là; car Michel n'a pas que les qualités de sa race, il en a aussi les défauts. Ce n'est pas un héros, et précisément, je n'ai pas voulu qu'il fût un héros. Il est plein de contradictions: inquiet, hésitant et, pourtant, décidé; faible et énergique, tour à tour; accessible à la pitié et capable de cruauté; anarchiste et traditionnaliste, patriote et utopiste, âme frontière, en un mot. Il croit à la nécessité d'une morale, et il la viole. Il abandonne sa femme et ses enfants, et sa conscience est obscurcie et éclairée à la fois par le remords. Il ne parvient pas à mettre d'accord sa sensibilité et sa logique, son cœur et sa raison, son individualisme et son altruisme, son rêve et la réalité.

D'aucuns l'en ont jugé sévèrement, l'ont trouvé pleutre et veule; on l'a même appelé, si je ne me trompe, pignouf et mufle. Mais cela ne prouve rien, pas plus que de traiter Judith d'hystérique et de folle. Injurier n'est pas définir. Plusieurs, au contraire, ont reconnu le type que j'avais voulu dépeindre: le Français moderne, d'assez juste milieu, de conscience moyenne. Arrêtons-nous donc un peu sur ce Michel, puisqu'il représente l'élément aryen.

Il n'est pas invraisemblable que l'action se déroule entre les années 1898 et 1900[1]*, et qu'au moment où elle commence,*

1 Cette hypothèse supprimerait deux répliques, au cours de la pièce: l'une, au premier acte, quand Michel parle de sa sœur religieuse; l'autre, au troisième acte, quand l'oncle Émile fait allusion à la guerre du Transvaal, qui éclata au lendemain de la Conférence de la Haye.

Comme, étant donné l'état des esprits, je n'ai pas situé la pièce à son moment véritable, me privant ainsi d'arguments qui naissaient de ce moment même, je n'ai pas cru devoir me priver des arguments que me fournissaient des événements plus récents.

Michel Aubier ait 36 ou 37 ans. Fils de la bourgeoisie, d'une bourgeoisie aisée, mais assez récente et très près du peuple, (grand-père quarante-huitard, oncle dans la Commune), à son âge il a déjà vu bien des choses. Il a vu la fin de l'Empire, les fêtes du 15 août et les barricades, les crinolines et les blouses blanches; puis des régiments ont défilé sur les boulevards, tandis que la foule criait: A Berlin! et ce qui l'a frappé, c'est qu'il était permis de chanter la Marseillaise. Il l'a chantée. Il a vu son père pleurer au lendemain de Sedan; la République a été proclamée; il s'est trouvé enfermé dans Paris assiégé; la paix fut enfin signée. Et, un soir de printemps, sur les collines fleuries entourant la petite ville de banlieue où ses parents s'étaient réfugiés, il a vu, dans le ciel du côté de Paris, une grande lueur rouge, et on lui a dit que c'était des palais et des monuments qui brûlaient.

Et ce fut, sous forme d'images impressionnantes pour un petit garçon, l'année terrible.

On l'a mis au lycée. Il enviait les grands qui, deux fois par semaine, sous le commandement de vrais sergents, faisaient l'exercice, et le professeur d'allemand, jusque-là tourné en ridicule et sans autorité, devenait un personnage redoutable, muni de pouvoirs discrétionnaires. C'était l'œuvre de relèvement qui commençait. Il donnait cinq francs sur ses économies pour la libération du territoire, et les poésies de Paul Déroulède l'enflammaient. On lui montrait, sur la carte de France, un petit coin, en haut, à droite, toujours teinté en couleur de deuil (la tache noire!) et il pensait à la revanche.

On flétrissait la corruption de l'Empire. C'est vers cette époque que M. Jules Simon, ministre de l'Instruction publique, couronnant une rosière à Puteaux, terminait ainsi un long discours sur les vertus domestiques: — Le règne des voleurs et des courtisanes est passé! — Paroles imprudentes.

C'était les jeunes années de la troisième République. En lisant sur tous les monuments ces trois mots: Liberté, Égalité, Fraternité, Michel s'étonnait qu'il y eût encore des riches et des pauvres, des patrons et des ouvriers, des gens qui mouraient de faim, d'autres qui assassinaient, et trois classes dans les wagons de chemins de fer, comme avant! C'est que les enfants prennent les mots au pied de la lettre, et n'acceptent pas les contradictions et les désordres que les hommes acceptent.

Les contradictions le froissaient de toutes parts. On lui recommandait de prier Dieu, et ses parents ne le priaient pas. Son père n'aimait pas les prêtres.

Il avait des petits camarades israélites; mais il ne remarquait aucune différence entre eux et lui, si ce n'est que, le jeudi et le dimanche, ils demeuraient à l'étude, tandis qu'il allait à la messe. Peut-être, lorsqu'il faisait avec l'un d'eux, de ces échanges que font les écoliers, à la façon des sauvages, du sucre d'orge contre des plumes ou du papier à lettres contre des pastilles de menthe, s'apercevait-il, après coup, qu'il n'avait pas conclu un marché avantageux, ce qui ne l'empêchait pas d'ailleurs, à la première occasion, de recommencer.

Michel grandit sous la présidence de M. Thiers et du maréchal Mac-Mahon. Il apprend la formation des nouvelles dénominations politiques, avec la terminaison iste *qui marque le respect, et la terminaison* ard *qui marque le mépris. Quand arrive le 16 mai, il comprend que la République est en danger. Il lit les journaux et l'Histoire de la Révolution, fait des rapprochements entre les hommes de 77 et ceux de 89, et plus d'un, parmi les 363, prend à ses yeux les allures de tel député du Tiers. La République est sauvée! Michel n'attendait que cela pour passer son baccalauréat. Il le passe.*

Au quartier latin, comme toute la jeunesse bourgeoise de cette époque, il est ardemment républicain. Il se réjouit de la première expulsion des Jésuites, il se réjouit de la première amnistie. Les premières fêtes du 14 juillet l'enivrent; tous les cœurs sont gonflés d'espoir; dans les rues pavoisées et illuminées, il communie véritablement avec le peuple, rit, chante, crie et danse avec lui. Non, la République ne pouvait pas être plus belle sous l'Empire! Liberté, Égalité, Fraternité, vous n'êtes donc pas de vains noms?

Michel fait son volontariat. Le régiment n'est pas cette grande famille qu'il était si disposé à aimer. Le colonel, le père du régiment, lui fait l'effet d'un parent éloigné; les commandants et les capitaines, de cousins à la mode de Bretagne. L'indifférence des officiers le chagrine et le décourage; la grossièreté et la vénalité des gradés inférieurs l'indignent. Sa véritable parenté, c'est avec les pauvres et simples soldats, ses frères d'armes, frères d'ennui morne aussi, d'exercices monotones, de corvées répugnantes et stupides, de punitions arbitraires. C'est qu'en temps de paix, la logique et la discipline, l'honneur militaire et la dignité de l'homme se livrent des combats, parfois meurtriers. Cette grande école d'abnégation et de devoir est pleine, elle aussi, de contradictions.

Peut-être a-t-il connu, dans son régiment, ce maréchal des logis, joli garçon, et que les femmes aidaient, toujours couvert de dettes nonobstant, et qu'on faisait régulièrement sortir de prison, pour escorter le drapeau, dans les grandes occasions, à cause qu'il avait bon air à cheval et belle tournure militaire?

Mais les contradictions n'étaient-elles pas en lui-même? Certes, il n'aimait pas ce métier, et pourtant, certains jours de revue, lorsque, dans la grande cour du quartier, au son des trompettes rageuses, le régiment défilait devant l'aigrette

blanche du colonel, entouré de son État-major aux plumes tricolores, il oubliait ses rancœurs, et un frisson d'héroïsme parcourait tout son être.

Il y avait, parmi les volontaires, de jeunes israélites; mais sous le képi et la veste, n'étaient-ils pas semblables à lui? Si, dès leur arrivée, il avait reconnu chez eux une ardeur à se lier qu'on pouvait prendre pour de la familiarité, ou réciproquement, une aptitude spéciale à couper *aux corvées, un flair plus subtil à découvrir le sousoff qui accepte à dîner, un savoir-faire plein de rondeur dans ces légères transactions, là se bornaient ses constatations.*

Il rentre dans la vie dite civile. Sa foi politique va être soumise à d'attristantes épreuves. Il est encore plein d'illusions: pour lui, la République c'est toujours de l'austérité et de la vertu. Sage, belle, prudente, forte, pacifique, victorieuse, il la pare de toutes les nobles épithètes dont les Grecs, en trichant un peu, parèrent jadis Pallas Athéné. Mais vers la fin de l'opportunisme, Marianne commence à négliger ses dessous. Michel s'afflige des premiers scandales (affaire des décorations). Le parlementarisme lui apparaît bientôt comme une maladie dont son pays est rongé, avec la succession lamentable des accidents secondaires ou tertiaires (Boulangisme, Panama). Il se préoccupe d'une question qu'avaient posée les livres précurseurs d'Édouard Drumond. Mais sa raison lui défend d'être antisémite; il ne rend pas les juifs seuls responsables de tout ce qui arrive de fâcheux autour de lui. Parbleu! il sait bien que s'il n'y avait pas de corruptibles, les corrupteurs perdraient leur temps. Luttes brèves et inégales de certaines consciences contre les tentations; c'est le pot de terre, vide, contre le pot de vin, plein. Michel qui n'accepterait pas n'oserait pas offrir; à ces représentants du peuple, il prêterait ses pudeurs, sa fierté, sa droiture, et ce n'est pas cela, paraît-il, qu'il faut leur prêter.

Il suit avec passion le socialisme qui grandit: il y rencontre des humanitaires qui se détestent, des libres-penseurs aussi ennemis de la liberté que de la pensée. Alors, il se détourne de la chose publique; il est également prêt pour l'anarchie et pour le bon tyran.

Il cultive son Moi, veut se connaître lui-même. Mais les systèmes philosophiques se contredisent; la physiologie, la psychologie scientifique l'épouvantent: sa mémoire, sa volonté, toutes ses facultés, autant de mécanismes compliqués dont on lui démontre qu'il ne peut régler aucun des rouages subtils. Il se découvre l'esclave de son libre arbitre, le jouet d'un déterminisme indéterminé; et d'une philosophie de baccalauréat, de l'Impératif catégorique de Kant, il passe à un Dubitatif non moins catégorique. Il est également prêt pour le renoncement et pour la course au bonheur.

Entre temps, il a lu Renan; il s'est amusé aux contradictions élégantes de ce virtuose éminent dont les partis les plus opposés peuvent se réclamer; il a admiré que cet esprit considérable, parcourant toutes les routes de la pensée, se tînt constamment en équilibre sur deux vérités, comme un cycliste sur les deux roues de sa légère machine. A sa suite, il est entré en dilettantisme, recherchant dans Sirius les raisons supérieures d'une indifférence séduisante. Jusqu'au jour où, placé dans le milieu et en face des circonstances que l'on connaît, il se trouve projeté, presque malgré lui, hors de ses hésitations habituelles, hors de son éclectisme philosophique. Alors, il choisit entre les deux vérités, ou plutôt croit choisir celle que lui imposent l'atavisme, l'hérédité, la tradition, l'éducation, en un mot, toute sa sensibilité collective et française.

Judith, elle, est bien différente de Michel. Elle n'est jamais vague, indécise. Toute sa force réside dans le parfait

accord de ses sentiments et de sa raison. Elle n'est embarrassée d'aucun scrupule qui l'inquiète sans la guider, d'aucune morale ni d'aucune religion, à laquelle elle continue d'obéir sans y croire. Mais elle est juive et s'en glorifie; elle croit à la supériorité et à la prédominance d'Israël. Fille de banquier, petite-fille de rabbin, elle a directement, dans sa famille, les ancêtres du juif moderne[1]*: elle est positive et, à sa façon, messianique, sans contradictions. D'une manière générale, elle a horreur de l'à-peu-près. Avec son grand-père, savant distingué, contemporain et peut-être ami d'un James Darmesteter, on imagine sans peine de quel coup d'œil favorable elle embrasse l'histoire du peuple juif. Nul doute pour elle que l'histoire juive ne longe l'histoire universelle sur toute son étendue et ne la pénètre par mille trames. Nul doute que, depuis la Révolution française, la pensée du peuple juif ne se trouve en accord avec la conscience de l'humanité*[2]*. Avec une pareille certitude, elle peut aller loin.*

Elle sait aussi que les pratiques de sa religion n'ont jamais été un « moyen de croire », un expédient pour « abêtir » à la foi une pensée rebelle. Il est probable que son père, le banquier, et elle-même n'en observent pas le rite minutieux. Mais, ces pratiques supprimées, elle sait aussi que les deux dogmes n'en subsistent pas moins qui, depuis les prophètes, font le judaïsme tout entier: Unité Divine et Messianisme, c'est-à-dire, en langue moderne, Unité des forces et croyance au Progrès. Interprétation tendancieuse et qui permet, au nom de ce progrès, de poursuivre d'autres religions dans leurs pratiques « abêtissantes », sans exiger la fermeture des boucheries kascher.

1 Anatole Leroy Beaulieu: *Israël chez les nations.* C. f. passim, chapitre VIII. Psychologie du juif.

2 James Darmesteter: *Coup d'œil sur l'histoire du peuple juif.* C. f. passim.

Malgré cela, Judith a reçu le baptême chrétien, pour épouser le jeune Gaston de Chouzé. Aux environs de l'année 1898, on devait tenir, dans sa belle-famille, des propos sévères et injustes contre les juifs; qu'on se figure une Strohmann épousant un Barfleur, au moment de l'Affaire[1]. *Son amour pour les siens n'en a fait que s'accroître. Si, au sortir d'un tel milieu, elle a aimé Michel, c'est qu'il n'était pas antisémite. Autrement, elle eût été inexcusable.*

On a écrit: — Si Judith n'avait pas été juive, les mêmes désaccords entre elle et Michel seraient survenus. — Je ne le crois pas. D'abord si Judith avait été de la même race et, surtout, de la même éducation chrétienne que Michel, elle aurait deviné en lui une certaine puissance de souffrir; elle aurait compris ses scrupules, au lieu de s'en irriter; elle aurait prévu ses remords qui l'étonneront. Elle n'aurait pas agi de telle sorte que Suzanne Aubier puisse dire à son mari: « Voilà longtemps qu'elle tourne autour de toi et que je m'aperçois de son insistant manège. » Tandis qu'elle insiste, tout en tenant à l'homme qu'elle aime la dragée haute, comme on dit vulgairement. Ou bien elle se serait donnée, abandonnée, imprudemment sans doute, mais avec toute l'ardente faiblesse, toute la générosité que la femme sait apporter dans la victoire de son vainqueur. Mais Judith n'admet pas le partage, et ne consent à aucune des hypocrisies reçues. Elle ne glisse pas dans l'adultère qui n'est pas toujours seulement hypocrisie, mensonge, crainte de perdre les avantages d'une situation, désir de conserver une façade, mais qui est aussi gêne, contrainte, le plus souvent pitié pour ceux qu'on trompe et, en tout cas, renoncement à la plus belle chose qui soit au monde, la liberté dans l'amour. Cette liberté dans l'amour, Judith la réclame sans cesse comme une des formes les plus

1 Voir *Décadence* d'Albert Guinon.

séduisantes de la lutte pour la vie; elle réclame pour la femme le droit de disposer de sa personne, et elle veut agir selon ce droit. Et puis, si Judith n'avait pas été juive, et en supposant que Michel se fût enfui avec elle, les deux amants ne seraient pas allés à Jérusalem. Pas d'aller, pas de retour, au sens propre et au sens figuré. C'était une autre pièce.

Eh bien! cette pièce-ci, je la relis, étant averti, et ne la trouve pas immodérée; nulle assertion que je ne puisse illustrer par vingt exemples, par vingt anecdotes graves ou plaisantes. Et n'ai-je pas précisément négligé l'élément le plus exploité et le plus populaire du débat, c'est-à-dire la question d'argent, mine pourtant inépuisable? Pour moi, il s'agit moins, à cette place, d'analyser la pièce que de tâcher à rendre l'atmosphère d'une répétition générale, composée d'éléments si divers.

Les deux premiers actes avaient passé sans encombre; ils avaient été écoutés généralement avec faveur.

Mais, à mesure que le troisième acte se déroulait, agitant les questions essentielles et, surtout, posant un nationalisme français en face d'un nationalisme juif qui, lui, est international[1]*, la salle se séparait nettement en deux camps, non pas égaux, certes, par le nombre du moins. Or, je le dis loyalement, je n'avais pas prévu un partage aussi inégal; et je ne l'avais pas escompté, comme quelques-uns l'ont insinué. Les théories dont, à l'heure actuelle, semble s'inspirer la politique du gouvernement, les événements dont nous sommes témoins, les conversations que j'entends dans les milieux où je fréquente, tout me faisait craindre, au contraire, que Michel Aubier n'eût une majorité contre lui, et que ce qu'on a appelé « le couplet sur la Patrie » ne sombrât*

1 Je supplie le lecteur de prendre le mot « nationalisme » dans son sens ethnique, et non dans son sens électoral.

dans le ridicule et le manque d'intellectualité. D'autre part, n'étant pas un habitué des réunions publiques, je ne pouvais pas prévoir quelle efferrescence provoquerait, chez des hommes assemblés, les théories, condensées en dialogues, qu'ils lisent depuis cinq ou six ans dans leurs journaux, exprimées sans doute avec plus de poids, mais aussi moins de mesure.

*Comme on l'a observé très justement, à propos de cette pièce, quand un public est sous pression et sous passion, il peut lui arriver de charger de ses haines et de ses enthousiasmes les répliques les plus innocentes. A la première d'*Henriette Maréchal, *cette apostrophe: « Eh! va donc, abonné de la Revue des Deux-Mondes! » qui, aujourd'hui, nous semble à peine odéonienne, déchaîna un véritable tumulte. C'est ainsi que la plupart des spectateurs, témoins du duel entre Judith et Michel, acclamaient avec de véritables cris de joie, des paroles aussi peu agressives, aussi peu sanguinaires que: « Ton couturier est juif, et ça se voit! »*

Ah! lorsque j'ai senti dans la salle ces frémissements, lorsque j'ai senti se déchaîner ce souffle de tempête qui semblait gonfler, jusqu'à la déchirer, la toile des décors, comme une voile, à travers les applaudissements et les rires, j'ai cru entendre ces cris: Hep! Hep! dont autrefois, aux pays de l'Est, le peuple poursuivait les juifs pitoyables, dans les ruelles étroites des sombres ghettos. Et, entre la répétition générale et la première représentation, j'ai supprimé quelques répliques de Michel, trop bruyamment accueillies[1]*, mais qui, à la lecture, reprendront leur véritable signification.*

1 Ces répliques sont exactement:

Et encore parce qu'ils ont moins de scrupules. (Page 223.)

Ils ont toujours été les commissionnaires de la pensée. (Page 224.)

Oui, parce qu'il y a chez nous des ouvriers et des paysans, et tous les éléments qui constituent un peuple et non pas une bande. (Page 227.)

Et, lorsque le rideau fut baissé sur ce troisième acte, je fus ému d'entendre une juive qui, avec quelle tristesse! disait: « Que voulez-vous? nous autres, nous n'avons pas d'assiettes peintes. » N'était-ce pas Ahasvera qui, par ces paroles touchantes, plaignait son peuple d'être dispersé?

J'ai supprimé aussi la scène qui termine le troisième acte, et dans laquelle les caractères de Judith et de Lazare sont développés selon leur race, mais en beauté, parce qu'elle a été jugée dangereuse par ceux et pour ceux qu'elle devait le mieux servir. Dans l'aveu de son amour profond et pur que Judith fait à Lazare, quelques dames israélites n'ont pu voir qu'une femme hystérique offrant son corps, alors que c'était une créature de douleur et de détresse qui proposait son âme et, dans le refus honnête et fraternel de Lazare, des coreligionnaires n'ont pu voir que gêne et niaiserie. Disons le mot qu'eux-mêmes ont prononcé: ce bon juif, de haute culture, homme probe, ami fidèle, messianique rêveur qui met sa grande fortune au service d'une grande cause, et veut que sa race reste pure pour accomplir, en noblesse, ses destinées, ce bon juif, ils l'ont trouvé invraisemblable.

J'ai dû obéir aussi à d'autres considérations, celles-là d'ordre théâtral. Le théâtre a des lois exigeantes. Après la scène qui précédait, violente jusqu'à l'attaque de nerfs, le public, trop secoué, ne semblait plus s'intéresser à une détresse purement sentimentale. Cette conversation entre Lazare et Judith ne venait peut-être pas à sa place. En ce cas, c'est ma faute de ne l'avoir pas prévu: antiscénique alors, mais non antisémite.

On a trouvé exagéré et encore invraisemblable, le trait de solidarité qui termine cette scène. Je le répète, nulle assertion qu'on ne puisse illustrer par vingt exemples. Cette solidarité, les juifs la contestent; nous la constatons, en la trouvant admirable; ils la nient, nous l'affirmons, en la jugeant menaçante.

Bref, pour toutes ces causes, on m'a supplié de supprimer cette scène, et j'ai cédé. Mais, cette décision prise, entre la répétition générale et la première représentation, j'ai traversé une journée d'angoisses. Puisqu'il y avait lutte, j'étais le lutteur qui se coupe un bras, mutilation qui ne va pas sans souffrance et sans risques.

Là dessus, une femme d'un grand cœur et de talent, qui s'élève contre toutes les injustices, dont la pitié est, d'avance, avec les persécutés et les vaincus, en quoi elle ressemble à Michel comme une sœur, cette femme feint que j'aie crié: Mort aux Juifs! et, dans un article qu'elle intitule P.P.C., prend la défense d'Israël[1]*. P.P.C.? Par Pure Complaisance, sans doute? Cette fois, son indignation s'est trompée de côté. Si les Juifs sont opprimés en d'autres pays, et nous le déplorons, ils ne le sont pas chez nous, et tant mieux, mille fois tant mieux! Oui, ils l'ont été pendant quinze siècles, mais il ne faut pas qu'ils en abusent et qu'ils l'exploitent. Ils ne le sont plus depuis cent ans, et même, si on les brimait un peu, après tout, on ne brimerait pas les plus faibles, mais les plus forts, une minorité, mais écrasante. La preuve, c'est qu'ils permettent à peine qu'on parle d'eux, sinon pour les louer, et n'est-ce pas le propre de la tyrannie?*

Vous plaignez, ma chère Séverine, ces juifs, « pauvres hères, traversant les affres que j'ai connues, les misères que j'ai endurées », et ceux que vous comparez « à mes pareils d'autrefois, à mes compagnons d'hier », c'est Lazare Hœndelssohn, fils d'un père milliardaire et auquel les ministres n'ont rien à refuser; c'est Narcisse Afkler, directeur d'une grande Revue; c'est Jacques Vowenberg, jeune noceur qui veut, à tout prix, se créer une situation dans la politique, la littérature ou la banque, et dit: — Quand je deviendrai sérieux,

1 *Gil-Blas*, 8 décembre 1903.

ce sera terrible! — Non, non, ma chère Séverine, ils ne sont pas semblables à mes compagnons d'hier, à mes pareils d'autrefois.

Ceux auxquels vous faites allusion étaient des chansonniers, des poètes, des artistes, des bohèmes. Lorsqu'un nouveau venu se présentait parmi eux, ils ne s'étendaient pas sur quatre chaises pour l'empêcher de s'asseoir à leur table; ils se serraient au contraire pour lui faire de la place. Ils ne rêvaient pas le trust du génie, du talent, de la fantaisie et de la bonne humour; ils ne savaient pas organiser la réclame. Je ne suis pas « l'obligé d'Israël». Ceux qui, à mes débuts, m'ont accueilli fraternellement, comme un des leurs, c'est Alphonse Allais, ce fantaisiste délicieux, George Auriol, un autre esprit charmant, Jules Jouy, ce Béranger de cauchemars, et le peintre Henri Rivière dont le talent est tel que, lorsqu'on voit certains couchers de soleil à travers les arbres, c'est son nom qui vient naturellement sur les lèvres. « Celui qui m'a pris par la main, pour me mener au succès», c'est le gentilhomme cabaretier, Rodolphe Salis qui, un soir, sans l'intermédiaire d'aucun israélite, je le jure, me poussa dans une petite salle où je récitai mes premiers vers. Si, ce soir-là et d'autres soirs, les juifs m'ont honoré de leurs suffrages, je les en remercie, mais n'ai rien fait de spécial pour les mériter, et le flot qui me les apporta peut reculer épouvanté, en les remportant. C'est Émile Blavet qui fit, dans Le Figaro, la première soirée où mon nom est mentionné. C'est au Chat Noir que j'ai été présenté à Jules Lemaître qui se plaisait parmi nous, Jules Lemaître dont vous me reprochez l'amitié et la poignée de mains. Ah! ma chère Séverine, puissions-nous jamais, vous et moi, dans notre carrière, ne serrer que des mains aussi honnêtes.

Je fus, il est vrai, pendant deux ans, le secrétaire d'un juif influent. Je l'ai quitté, quand il était à l'apogée de son

influence et, lorsque cet homme devint malheureux, je ne l'ai pas abandonné. Je suis trop aryen, quoi que vous prétendiez, pour déterminer publiquement à quel point j'ai transgressé les lois inéluctables de l'Ingratitude, que nul pourtant n'est censé ignorer.

Alors, vous m'accusez de battre la caisse avant de la remplir; vous me prêtez, gratuitement parce qu'aryenne, les intentions les plus noires ou les plus vertes (Académie Française?) Je pourrais protester; mais il ne faut jamais dire: Coupole... Vous m'envoyez rejoindre, sous cette coupole, les Torquemada, les Caboche et les Trestaillon! Passons.

On m'a reproché de n'avoir pas conclu, d'avoir posé la question, sans la résoudre. Conclure, être certain! et quelle confiance en soi cela implique! L'antagonisme est-il irréductible entre les deux races? Y a-t-il même deux races et, à proprement parler, antagonisme? Bornons-nous à constater, dans le moment, une psychologie juive et une psychologie française et, à irréligion égale, des états de conscience différents. La fusion n'est pas impossible, mais l'esprit de domination sera un mauvais moyen d'arriver à cette fin, tant qu'il existera des esprits indépendants, en révolte contre toute puissance occulte ou découverte, contre toute tyrannie cléricale, franc-maçonnique ou judaïque.

Après tout, Michel peut avoir tort dans l'avenir, bien qu'il ait la majorité pour lui dans le présent. Le monde sera peut-être un jour mené différemment; les hommes n'obéiront plus à leurs instincts, à leurs sympathies, à leurs sentiments, à une conscience qui n'est au fond que leur inconscient, mais à la logique et à la raison pure. Tout citoyen du monde se guidera avec un excellent traité d'hygiène et un définitif, après bien des essais, traité de morale scientifique, sociale et terrestre. En attendant, il n'apparaît pas que la science suffise à résoudre seule certains problèmes.

Peut-être aussi que viendra le règne du surhomme, selon Nietzsche; chacun s'appliquera à développer sa volonté de puissance. Alors le surhomme, vraiment digne de ce nom, verra chaque matin lever l'aurore et, à ce spectacle, sentira son cœur plein d'une joyeuse méchanceté. Alors, des nouvelles valeurs morales seront créées et les vieilles valeurs seront abolies. On lira dans les journaux des choses comme celles-ci:

« *Monsieur M..., qui habite un petit logement, rue Vowen-*
« *berg (car Vowenberg aura donné son nom à une rue; on*
« *lui aura enfin rendu justice!) Monsieur M..., était soup-*
« *çonné de nourrir, par son unique travail, sa vieille mère.*
« *sa femme et trois enfants. Une pauvre veuve étant morte.*
« *laissant deux orphelins en bas-âge, Monsieur M..., n'hésita*
« *pas à les prendre à sa charge. A la fin, les voisins se sont*
« *émus: ils prévinrent le commissaire de police. Monsieur*
« *M..., sa vieille mère, sa femme et les cinq enfants, tout ce*
« *joli monde a été envoyé au Dépôt.* »

Mais, cessons de rêver!

Je pensais que tout avait été dit à propos de cette pièce, lorsque, dernièrement, un jeune auteur israélite taille sa plume, sort de la question, se hâte, un peu tard, de s'indigner de peur d'être obligé de comprendre, et assène son jugement sur le Retour de Jérusalem, *confraternellement*[1]. *Pour moi, j'admire toujours qu'un jeune homme donne avec sûreté son avis, distribue l'éloge ou le blâme, tranche en un mot. Encore une fois, nulle assertion qu'on ne puisse illustrer par vingt exemples. Et comment répondre à qui se croit ainsi infaillible? Ne discutons même pas; aussi bien, un tel jugement, c'est impair et manque. Accordons-lui tout ce qu'il*

1 *Les Religions au théâtre. Figaro* du 23 mars 1904.

désire: mon unique but était, en attisant des haines stupides, de gagner de l'argent; mes personnages n'existent pas; on n'a jamais connu de milieu semblable à celui du troisième acte, etc...

Eh! bien, il me semble que si j'avais été à la place de notre jeune confrère, j'en aurais profité pour dire à mes coreligionnaires:

« *Je ne chercherai pas à l'auteur la mauvaise querelle de « n'avoir présenté au public que des israélites mal élevés, « une dame sioniste improbable. Moi-même, n'ai-je pas usé « de ce procédé, lorsque, dans un de mes premiers essais « dramatiques, j'ai accumulé sur une pauvre famille protes- « tante tous les ridicules et les tares (étroitesse, intolérance, « hypocrisie, rigidité), que l'on a accoutumé poncivement « d'attribuer à ceux de cette religion. Tout de même, cette « pièce très mauvaise (c'est du* Retour de Jérusalem *que je « parle), a réussi. Pendant de nombreux soirs, il s'est trouvé « des spectateurs pour applaudir l'épouse incolore, la sœur « noceuse, l'oncle nationaliste, le mari odieux, l'amant in- « consistant, de dires si pauvres! et, par là, le public s'est « montré antisémite. Ne négligeons pas l'avertissement.*

« *Nul effet sans cause. Si nous ne sommes pas aimés, c'est « que certains, parmi nous, ne sont pas aimables, se con- « duisent en France comme Vowenberg, Afkler et le Dr Lur- « dau dans le salon de Michel Aubier, choquant à tout ins- « tant la sensibilité et les traditions de ce peuple qui, depuis « plus de cent ans, nous a accueillis, émancipés, nous recon- « naissant tous les droits de l'homme et du citoyen, et dont « nous sommes les hôtes. Et l'hospitalité implique une telle « réciprocité d'attentions et d'égards, que le même mot désigne « ceux qui la donnent et ceux qui la reçoivent. Qu'Israël « tout entier, au contraire du Bouc de la Bible, soit chargé « des péchés de quelques-uns, cela n'est pas très juste éci-*

« demment; mais le public est simpliste. Certes, il faut ré-
« prouver toute doctrine de haine. Cependant, devant l'Océan
« démonté, ne dit-on pas: Comme la mer est méchante, fu-
« rieuse! alors que la mer, de sa grande voix, pourrait ré-
« pondre: Je ne demandais qu'à rester tranquille, mais c'est
« le vent qui fait rage. »

Ah! de quelle plume autorisée, cette fois, mon jeune confrère, vous auriez pu écrire et, mieux que moi, toutes ces choses. Vous ne l'avez pas fait, et voulez-vous que je vous dise pourquoi? Parce que vous êtes un penseur.

Pourtant, de cette façon, les choses eussent été mises au point. Car j'ai des amis israélites que j'aime et que j'estime. Si je les ai perdus, s'ils ont cru devoir se séparer de moi, ils n'ont pas été clairvoyants. C'est à ceux dont Lazare Hœndelssohn dit: « Que voulez-vous, ils me rendraient moi-même antisémite! » c'est à ceux-là qu'ils devaient reprocher le Retour de Jérusalem.

Il est vrai que Lazare Hœndelssohn ne s'en sépare pas non plus.

« Et, en fin de compte, dit M. Catulle Mendès, savez-vous
« qui a raison? Ce sont les poètes qui ne descendent pas dans
« la lutte des partis, qui rêvent les accords futurs des frater-
« nelles fois et des fraternelles patries, qui attendent ce déli-
« cieux idéal du grandissement intime et universel des esprits
« et des cœurs et qui, en leurs poèmes, célèbrent ce qu'il y a
« de sublime dans toutes les religions humaines: la pureté
« des morales, la fermeté des dogmes et la beauté des mythes[1]. »

Oui, mon cher poète, c'est là des paroles de poète et d'artiste; mais l'auteur dramatique fait son métier, il obéit à son tempérament. Il ne descend pas délibérément dans la lutte des partis, c'est elle qui monte jusqu'à lui ou, plutôt, l'en-

[1] *Le Journal*, 4 décembre 1903.

veloppe et l'étreint. Alors, inconsciemment presque, il enregistre des observations; les événements s'interprètent en lui; *ainsi les éléments d'une pièce se forment obscurément, lentement et, quelque jour, il l'écrit avec méditation, mais sans préméditation. Dans certains cas, il ne choisit pas son sujet, c'est son sujet qui le choisit. Entendons-nous: tout de même, il en assume la responsabilité qui, parfois, n'est pas mince.*

Il faut souvent se vaincre soi-même pour s'interdire de rêver, car tout rêve a le droit et le devoir d'être magnifique, et qui d'entre nous n'avouerait pas des préférences pour l'idéal et la beauté? Rêver, c'est flatter l'optimisme des hommes, mais c'est aussi les berner. A demeurer dans la réalité, à prendre le sens du relatif, si vous aimez mieux, on perd le bénéfice d'une attitude généreuse et, par conséquent, plus tentante.

Croyez-vous que Michel ne rêve pas, lui aussi, les accords futurs des fraternelles patries? S'il met à la porte un jeune homme qui s'est exprimé sans nuances contre ceux qui font leur métier d'être soldats, cela ne signifie pas qu'il soit militariste, ni que la guerre soit pour lui cette chose divine qu'elle est pour Joseph de Maistre. Oh! je ne fais pas d'érudition. J'ai lu dernièrement cette épithète sur les éventails que distribuaient des femmes gracieuses, dans une tombola au profit des blessés russes, et le fait même de cette tombola ne donne-t-il pas déplorablement raison à Michel, quand il dit que la guerre est une chose possible?

Les rêveurs peuvent s'étonner que le seuil du vingtième siècle soit ensanglanté par de semblables tueries. Ils se sont moins étonnés quand, récemment, des milliers d'années après les grandes formations géologiques, sur notre planète sillonnée par les paquebots et les locomotives, enchevêtrée dans mille réseaux de fils télégraphiques et téléphoniques, un

volcan peu progressiste ensevelit toute une population sous ses laves brûlantes. Si la matière est inconscience et inerte, l'humanité n'est-elle pas instinctive?

Mais cela nous entraîne un peu loin. Voyez-vous, mon cher poète, le plus grand inconvénient qu'il y ait à descendre dans la lutte des partis, c'est bien l'obligation d'écrire une préface. Celle-ci est déjà trop longue. A quoi bon prolonger des explications qui ne seront jamais suffisantes? Pourtant, je ne la terminerai pas sans remercier tous ceux qui ont reconnu ce que j'avais voulu faire et m'ont approuvé d'avoir écrit cette pièce. Je remercie également ceux qui, m'ayant sincèrement désapprouvé, l'ont exprimé du moins avec la courtoisie que mérite toujours une œuvre de bonne foi.

MAURICE DONNAY.

Agay, avril 1904.

LE RETOUR DE JÉRUSALEM

COMEDIE EN QUATRE ACTES

Représentée pour la première fois sur le théâtre du Gymnase
le 3 Décembre 1903

PERSONNAGES

MICHEL AUBIER	MM. DUMÉNY.
LAZARE HOENDELSSOHN	CALMETTES.
L'ONCLE ÉMILE AUBIER	NUMÈS.
M. AUBIER, le père	PAUL PLAN.
Dr LURDAU	ARVEL.
VOWENBERG	JEAN DAX.
TRÉVIÈRES	ANDRÉ HALL.
MOISSAC	DANIEL RICHE.
GEORGES DAINCOURT, gendre de M. Aubier	VIAL.
LE CAPITAINE AUBIER, frère de Michel	DUFRESNE.
AFKLER	COLLEN.
SONCHAMP	PAUL EDMOND.
UN DOMESTIQUE	LEBEL.
HENRIETTE DE CHOUZÉ (1er acte) / JUDITH (2e 3e et 4e actes)	Mmes SIMONE LE BARGY.
SUZANNE AUBIER, femme de Michel	ANDRÉE MÉGARD.
ANDRÉE DAINCOURT, sœur de Michel	GABRIELLE DORZIAT.
Mme AUBIER, la mère	H. ANDRAL.
Mme SONCHAMP	CLAUDIA.
Mme AFKLER	CHANTENAY.
UNE FEMME DE CHAMBRE	D'ARGELÈS.
MARGUERITE, enfants de Michel et de Suzanne	PETITE ROUSSEAU.
RAYMOND, enfants de Michel et de Suzanne	— BAUDRY.

LE RETOUR DE JÉRUSALEM

ACTE PREMIER

Une bibliothèque dans le château qu'habitent, en Touraine, à quelques kilomètres de Chinon, M. et Mme Aubier. C'est une grande pièce de décoration sobre et sombre. Porte à gauche communiquant avec un vestibule. Porte à droite communiquant avec un salon. Au fond, à gauche, dans un pan coupé, large porte vitrée donnant sur un parc. Au fond, également à droite, haute fenêtre avec une profonde embrasure. Au premier plan, à gauche, grande table de travail; à droite, petite table autour de laquelle un canapé, des fauteuils. Vaste cheminée, vieilles tapisseries; au plafond, poutres apparentes décorées de salamandres; portières brodées de fleurs de lys d'or.

Au lever du rideau, tout le monde est en scène, dans un brouhaha de départ et d'adieux. En effet, M. et Mme Sonchamp vont monter en voiture, pour prendre le train. Derniers jours de septembre; douce après-midi.

SCÈNE PREMIÈRE

MICHEL, MONSIEUR AUBIER, L'ONCLE ÉMILE, GEORGES, LE CAPITAINE, M. SONCHAMP, HENRIETTE, SUZANNE, ANDRÉE, MADAME AUBIER, MADAME SONCHAMP, Les enfants MARGUERITE et RAYMOND

MONSIEUR AUBIER, mettant une bourriche dans les bras déjà si encombrés de Monsieur Sonchamp.

Tenez, mon cher Sonchamp, j'ai mis là-dedans, votre chasse de ce matin... deux lièvres et six perdreaux.

SONCHAMP

Oh! Il ne fallait pas prendre la peine.

MADAME AUBIER, mettant un gros bouquet de roses dans les bras non moins encombrés de Madame Sonchamp.

Tenez, ma chère Mathilde, je vous ai cueilli quelques fleurs.

MADAME SONCHAMP

Oh! les belles roses.

MADAME AUBIER

Ce sont les dernières, hélas!

MADAME SONCHAMP

C'est vraiment la reine des fleurs, n'est-ce pas, Monsieur Émile?

L'ONCLE ÉMILE

La reine des fleurs, c'est vous.

MADAME SONCHAMP

Toujours galant.

RAYMOND, arrivant avec un panier.

Madame, voici les fruits.

MADAME SONCHAMP

Encore quelque chose?

MADAME AUBIER

Oh! tout simplement quelques pêches et du raisin.

MADAME SONCHAMP

Vraiment, Agathe, nous vous dévalisons.

MICHEL

Raymond, ne reste pas planté là, tu vois bien que Madame Sonchamp est embarrassée; va porter ce panier dans la voiture.

RAYMOND

Oui, papa.

Il sort.

SONCHAMP

Maintenant, ma chère amie, faites vos adieux, il faut partir.

MADAME SONCHAMP

Au revoir, ma petite Andrée. (Elle l'embrasse; à Henriette:) Au revoir, Madame, je suis enchantée de vous avoir connue et d'avoir passé quelques jours ensemble, dans cette demeure hospitalière.

SONCHAMP

Au revoir, capitaine.

MONSIEUR AUBIER

Dépêchez-vous... vous n'avez que le temps.

MADAME SONCHAMP

Nous venons, nous venons.

MADAME AUBIER

Vous n'oubliez rien?

SONCHAMP

Non, nous avons bien tout.

MADAME SONCHAMP

Au revoir, ma chère Suzanne.

SUZANNE

Je vous accompagne jusqu'à la voiture.

On les accompagne, sauf Henriette et les enfants qui restent dans la bibliothèque. Raymond s'est emparé d'un livre et s'est installé à lire.

MARGUERITE

Tu vas encore lire?

RAYMOND

Oui... laisse-moi lire.

MARGUERITE

Tu ne veux pas jouer?

RAYMOND

Jouer à quoi?

MARGUERITE

Au mari et à la femme.

RAYMOND

Je veux bien. D'abord, est-ce que nous avons des enfants?

MARGUERITE

Nous en avons deux... un garçon et une fille; tiens, ils sont là, ils dorment.

Elle montre un berceau, où sont couchées deux poupées.

RAYMOND

Alors, ils couchent ensemble?

MARGUERITE

Oui.

RAYMOND

Pourquoi?

MARGUERITE

Parce que c'est deux jumeaux.

Pendant ces derniers mots, Suzanne Aubier, leur mère, est revenue.

SUZANNE

Qu'est-ce que vous faites donc là?

RAYMOND

Maman, nous jouons au mari et à la femme.

SUZANNE

Vous feriez beaucoup mieux d'aller courir dans le parc. D'abord, faites-moi le plaisir de ranger ce berceau... Vous savez bien que votre père ne veut pas de jouets dans la bibliothèque.

Les enfants sortent, emportant les poupées et le berceau.

ANDRÉE, rentrant à son tour dans le salon.

Ils sont partis... courons vite à la fenêtre, nous les verrons passer au bout de la grande allée.

LES ENFANTS, qui sont rentrés.

Oui, oui, c'est ça... dépêchons-nous.

Ils se précipitent à la fenêtre.

SUZANNE

Vous avez cent fois le temps... ne bousculez pas tout.

Tout le monde rentre peu à peu dans le salon. D'abord, Monsieur Aubier et l'oncle Émile, puis Georges Daincourt, le capitaine et Madame Aubier la mère, qui s'installe avec son ouvrage, sur le canapé, auprès de la petite table.

L'ONCLE ÉMILE

Quels gens charmants que ces Sonchamp!

MONSIEUR AUBIER

Oui, mais ils vont manquer leur train; s'ils trouvent le passage à niveau fermé, ils sont sûrs de leur affaire.

ANDRÉE

Oh! toi, papa, tu as la rage d'arriver à la gare deux heures d'avance... Tu as toujours l'air d'avoir raté le train qui précède.

LES ENFANTS, à la fenêtre.

Les voilà! Les voilà!

M. Aubier, Andrée et Georges vont à la fenêtre et agitent leurs mouchoirs.

ANDRÉE

Ils nous ont vus... ils agitent leurs mouchoirs.

GEORGES

Au revoir, les Sonchamp!

LES ENFANTS

Au revoir, les Sonchamp!

L'ONCLE ÉMILE

Au revoir, Mathilde!

GEORGES

Au revoir, Eugène!

ANDRÉE

Écrivez-nous!

MADAME AUBIER

Voyons, Andrée, ne crie pas si fort.

ANDRÉE

Ils ne peuvent pas entendre... Écrivez-nous!

MADAME AUBIER

Quelle folle, cette Andrée!

Maintenant tout le monde a quitté la fenêtre. Suzanne parle aux enfants qui disparaissent, puis elle s'installe avec son ouvrage.

HENRIETTE, venant s'asseoir auprès de Mme Aubier dont l'aiguille court dans des étoffes Pompadour.

Qu'est-ce que vous faites donc là, Madame?

MADAME AUBIER

C'est un tablier de jardin, petite dame... vous voyez... ça se noue comme ça, autour de la ceinture... le devant forme poche... alors vous travaillez dans le jardin... pour une raison ou pour une autre, vous voulez changer de place... vous fourrez votre ouvrage là dedans et vous n'êtes pas embarrassée.

HENRIETTE

Pas possible.

MADAME AUBIER

C'est très commode... C'est un modèle que m'a prêté Madame Sureau... Si vous voulez, je vous le prêterai.

ANDRÉE

Voyons, maman, tu sais bien qu'Henriette ne fait jamais un point. (Un silence.) Ces pauvres Sonchamp!... c'est toujours triste un départ.

GEORGES

Oui, je te conseille de parler... tu as l'air vraiment frappé.

HENRIETTE

Tout à l'heure, ce sera mon tour... je saurai ce que ça signifie, quand je vous verrai agiter vos mouchoirs.

ANDRÉE

Oh! vous, ce n'est pas la même chose... Tout le monde ici vous regrettera... n'est-ce pas, tout le monde?

L'ONCLE ÉMILE, galamment.

Il y a départ et départ.

GEORGES

Le dîner ne sera pas gai ce soir.

L'ONCLE ÉMILE

Vous ne me jouerez plus du Schumann après le dîner, ni cet admirable *Tristan et Yseult* que vous jouez si bien.

HENRIETTE

Oh! c'est si beau... c'est d'une inspiration si ardente! Mais je laisserai mes partitions, vos nièces vous feront de la musique.

L'ONCLE ÉMILE

Si je ne compte que sur mes nièces.

MONSIEUR AUBIER

Oui, nous serons tous très ennuyés de vous voir partir... on était habitué à vous voir là, à vous entendre causer... et puis, nous allons être privés d'une jolie femme.

HENRIETTE, désignant Suzanne et Andrée.

Mais il me semble que...

MONSIEUR AUBIER

Il n'y en a jamais trop... Enfin! les beaux jours ne peuvent pas toujours durer; l'automne s'avance et vous vous en allez avec les roses.

ANDRÉE

Oh! papa.

HENRIETTE

Monsieur Aubier est l'amabilité même...

MADAME AUBIER, regardant son mari.

Comme tu es rouge, Jules! Est-ce que tu ne digères pas bien? Tu n'es pas malade?

MONSIEUR AUBIER

Malade? Jamais malade!

HENRIETTE

Enfin! Il n'y a qu'une personne ici qui ne me regrettera pas, j'en suis sûre: c'est le capitaine.

LE CAPITAINE

Moi, madame, je serai désolé; je n'aurai plus personne avec qui me disputer, ça me manquera.

HENRIETTE

Et dire que si vous n'étiez pas militaire, je vous aimerais tant.

L'ONCLE ÉMILE

Quand il n'a pas son uniforme, ça ne se voit pas.

HENRIETTE

Tout de même, il y a toujours quelque chose.

MONSIEUR AUBIER

Je sais bien pourquoi vous n'aimez pas les militaires: M. de Chouzé fait ses vingt-huit jours et vous maudissez

une institution qui vous prend pendant quatre semaines votre mari.

HENRIETTE

Ce serait une raison pour la bénir, au contraire... une petite séparation, de temps en temps, ce n'est pas désagréable.

GEORGES

Il paraît qu'il y a des chaleurs terribles dans la région où il fait les grandes manœuvres.

HENRIETTE

Oui, il paraît.

MADAME AUBIER

Monsieur de Chouzé est officier de réserve?

HENRIETTE

Oui, officier.

MADAME AUBIER

Dans quoi?

HENRIETTE

Dans les chasseurs.

MADAME AUBIER

A cheval?

HENRIETTE

A cheval, oui, je crois... est-ce qu'il y a des chasseurs à pied?

LE CAPITAINE

Il y en a quelques-uns.

HENRIETTE

Vous savez, moi, ces choses-là...

MONSIEUR AUBIER

Et vous n'avez pas été fière de voir votre mari avec un dolman bleu de ciel, des culottes rouges, des bottes!

HENRIETTE

Ça ne m'a pas emballée du tout.

ANDRÉE

Ah! ma chère, ne dites pas ça, l'uniforme des chasseurs est ravissant.

HENRIETTE

C'était la première fois depuis que nous sommes mariés, que je le voyais ainsi... ça m'a produit une impression qui sera lente à s'effacer.

L'ONCLE ÉMILE

La joie du retour l'effacera.

MONSIEUR AUBIER

D'autant plus que depuis quatre semaines que Monsieur de Chouzé jeûne, il doit avoir les dents longues.

ANDRÉE

Oh! papa, tu sais qu'Henriette n'aime pas ces plaisanteries-là.

HENRIETTE

Monsieur Aubier a le droit de tout dire; je salue en lui le représentant de la vieille gaîté française.

MONSIEUR AUBIER

Mais je m'en vante.

HENRIETTE

Seulement, la perspective que vous me faites entrevoir

ne me sourit pas du tout; non, je ne suis pas la femme de ces sortes de fringales.

L'ONCLE ÉMILE

Vous n'aimez pas les jeux de satiété.

HENRIETTE

Les jeux de satiété?... Ah! oui... Monsieur Émile, vous êtes incorrigible. Enfin! j'espère bien que Gaston m'aura trompée ou, du moins, aura trompé sa faim avec quelque servante d'auberge.

MADAME AUBIER

Petite dame, vous ne pensez pas un mot de ce que vous dites et, si vous aviez soupçon d'une infidélité, vous ne seriez pas trop contente, comme les camarades.

HENRIETTE

Non, je vous assure, je suis de bonne foi. Voyons! Qu'est-ce que ça peut faire?

MONSIEUR AUBIER

Alors, vous n'êtes pas comme les femmes qui accompagnent leurs maris, quand ils font leurs vingt-huit jours?

HENRIETTE

Il y en a?

LE CAPITAINE

Mais oui.

HENRIETTE

Quelle horreur!

ANDRÉE

La femme doit suivre son mari.

HENRIETTE

Mais elle ne doit pas le poursuivre.

SUZANNE

La nuance est délicate.

L'ONCLE ÉMILE

Et puis, si le mari l'exige?

HENRIETTE

Enfin, ce cher Gaston, je vais le revoir ce soir. Ça m'ennuie pourtant bien de m'en aller.

MONSIEUR AUBIER

Il fallait lui dire de venir vous rejoindre ici.

HENRIETTE

Oh! non, c'est impossible; mes beaux-parents attendent avec impatience la fin des manœuvres pour nous recevoir; nous passerons vingt-quatre heures à Paris et nous partirons pour la Franche-Comté.

MADAME AUBIER

Vous vous entendez bien avec vos beaux-parents?

HENRIETTE

Très mal.

MONSIEUR AUBIER

C'est ce que tu voulais dire.

HENRIETTE

Ma belle-mère ne peut pas me sentir.

MADAME AUBIER

Vous devez avoir des distractions là-bas, il y a sans doute beaucoup de monde à cette époque?

HENRIETTE

Oui, des gens assommants! Ah! je vais monter dans ma chambre préparer mes affaires.

ANDRÉE

La femme de chambre a dû faire votre malle.

HENRIETTE

J'ai encore ma valise.

ANDRÉE

Voulez-vous que je monte avec vous? Puis-je vous aider?

HENRIETTE

Non, je vous remercie, je la ferai bien toute seule... J'ai l'habitude. D'ailleurs, je n'en ai pas pour longtemps. A tout à l'heure, je redescends.

Elle sort.

SCÈNE II

MONSIEUR AUBIER. MICHEL, L'ONCLE ÉMILE, LE CAPITAINE, GEORGES, MADAME AUBIER, SUZANNE, ANDRÉE

GEORGES, à sa femme.

Andrée, tu feras tout de même bien de voir dans sa chambre si elle n'oublie rien.

ANDRÉE

C'est vrai, cette chère Henriette, elle est tellement étourdie!

MADAME AUBIER

Quelle drôle de petite femme!

LE CAPITAINE

C'est un type!

MADAME AUBIER

Elle supporte aisément d'être séparée de son mari.

L'ONCLE ÉMILE

En tout cas, elle n'a pas du tout l'air enthousiasmé d'aller le rejoindre.

MONSIEUR AUBIER

Oh! c'est une attitude. Je suis sûr qu'elle est enchantée, au contraire. Seulement, dans ce monde-là, c'est bien porté... un bon ménage comme les vôtres, mes enfants, c'est ridicule et bourgeois.

MADAME AUBIER

Eh! bien, moi, elle me fait l'effet d'une femme qui n'aime pas son mari... elle l'a peut-être aimé, mais elle ne l'aime plus. Voyons, Georges, toi qui les connais, ai-je raison?

GEORGES

Ce sont deux êtres qui n'étaient pas du tout faits pour vivre ensemble... Henriette n'aime que les livres; Gaston, lui, n'aime que la chasse et les chevaux.

LE CAPITAINE

Alors, sa femme s'ennuie.

L'ONCLE ÉMILE

Son affaire est claire à ton ami Gaston. *La Cérébrale et le Sportsman*, fable.

MONSIEUR AUBIER

Mais pourquoi l'a-t-elle épousé?

GEORGES

On ne sait pas... C'est un mariage qui s'est fait d'une si drôle de façon.

MONSIEUR AUBIER

Est-ce que tu ne nous a pas raconté qu'ils s'étaient connus au Quartier-Latin?

GEORGES

Mais non, père... Au Quartier-Latin!

ANDRÉE

Pourquoi pas à Bullier, papa?

MONSIEUR AUBIER

Enfin, il y a une histoire de Collège de France de Sorbonne...

ANDRÉE

Tu n'es pas fixé.

MADAME AUBIER

Ton père embrouille tout... il confond tout.

L'ONCLE ÉMILE

Mais Madame de Chouzé n'est-elle pas une demoiselle Fuchsyani?

GEORGES

Oui, c'est la fille du banquier. Les Fuchsyani avaient leur hôtel avenue de l'Alma, en face de l'hôtel des Chouzé. Judith, c'était son nom quand elle était jeune fille, allait tous les matins au lycée Racine... elle avait des idées bizarres... Elle rêvait le professorat... elle voulait gagner

sa vie. Elle a toujours eu le désir d'apprendre, la soif de s'instruire.

L'ONCLE ÉMILE

Est-ce qu'elle est parente avec Arsène Fuchsyani, le fameux rabbin?

GEORGES

C'était son grand-père.

L'ONCLE ÉMILE

Un grand savant, un esprit fort distingué.

GEORGES

Oui, il y a depuis trois cents ans, dans sa famille, une alternative presque régulière de rabbins et de savants, de banquiers et de changeurs.

LE CAPITAINE

C'est sans doute à cela qu'il faut attribuer le sens pratique de Madame de Chouzé, en même temps que son goût pour l'étude et les idées abstraites. Le savant, dit le Talmud, passe avant le roi.

ANDRÉE

Et elle l'est, savante, nom d'une pipe! Elle a tout lu; elle sait l'anglais, l'allemand, l'italien, l'hébreu! Elle n'est pas seulement excellente musicienne, elle connaît l'harmonie; elle m'épate, moi, cette femme-là!

SUZANNE

Et elle sait qu'elle sait.

LE CAPITAINE

Il faut être juste, Suzanne, elle n'est pas pédante.

MONSIEUR AUBIER

Notez bien, mes chères enfants, que, sauf l'hébreu, on vous a enseigné absolument les mêmes choses.

L'ONCLE ÉMILE

On vous les a enseignées, mais vous ne les avez pas apprises.

MADAME AUBIER

Ton oncle a raison, Andrée: j'ai dépensé dix mille francs pour toi en leçons de piano et tu es incapable de déchiffrer *les Cloches de Corneville.*

ANDRÉE

Allons, bon! ça va retomber sur moi cette affaire-là!

MADAME AUBIER

Tu as eu une fraülein jusqu'à douze ans, une miss jusqu'à dix-huit, et tu mourrais de faim aussi bien en Allemagne qu'en Angleterre.

ANDRÉE

Pas du tout, je sais dire je t'aime et demander de l'eau chaude dans toutes les langues... même en russe! Tu vois comme tu es injuste.

L'ONCLE ÉMILE

Et, avec ça, on peut toujours se tirer d'affaire.

GEORGES

Ça dépend des professions.

L'ONCLE ÉMILE

Mais tout ça ne nous dit pas comment Judith Fuchsyani épousa Gaston de Chouzé.

GEORGES

Attendez: Judith allait donc tous les matins au lycée Racine, accompagnée d'une institutrice anglaise et Gaston de Chouzé allait, lui, chez les Pères de la rue de Madrid.

MADAME AUBIER

C'est dans le même quartier.

GEORGES

Justement. A force de rencontrer cette petite personne qui s'en allait avec une grosse serviette sous le bras, un paletot sac et des cheveux fous sous une toque de loutre...

SUZANNE

Je la vois d'ici.

GEORGES

Gaston en était devenu amoureux. On ne se parlait pas...

ANDRÉE

Rapport à l'institutrice.

GEORGES

...mais on échangeait des regards, on laissait tomber une fleur que l'autre ramassait et, rentrés chez soi, on se faisait mille signes par la fenêtre.

SUZANNE

C'est très romanesque.

L'ONCLE ÉMILE

Je ne déteste pas ça.

GEORGES

Enfin, le premier contact, qui fut décisif, comme vous

allez le voir, eut lieu dans la cour de la Sorbonne. Ils passaient leur baccalauréat le même jour. Judith, qui se présentait pour la première fois, fut reçue brillamment et si Gaston, qui se présentait pour la troisième ou quatrième fois, ne fut pas recalé encore ce coup-là, c'est qu'elle avait trouvé le moyen de lui passer sa composition.

L'ONCLE ÉMILE

Elle a bon cœur.

GEORGES

C'est comme ça qu'ils se sont fiancés. Judith avait dix-sept ans, Gaston en avait vingt, et il a attendu sa petite majorité pour déclarer à ses parents qu'il épouserait Mademoiselle Fuchsyani. Ah! ça n'a pas été tout seul. Les de Chouzé, qui sont d'une très vieille famille royaliste et comptent, parmi leurs ancêtres, un connétable, deux maistres de camp, cinq archevêques, trois chanoinesses, treize maîtresses royales et un mignon, repoussaient avec indignation l'idée d'une alliance avec la fille d'un banquier israélite. Pensez-donc, un de Chouzé épouser une Fuchsyani!

L'ONCLE ÉMILE

Ne m'en parle pas, c'est pire qu'un Montaigu et une Capulet.

GEORGES

Ça a fini moins tragiquement. Gaston était fils unique et horriblement gâté; il menaçait de faire des bêtises. De son côté, Judith avait mis dans sa tête que ce mariage se ferait...

SUZANNE

Et, quand elle veut quelque chose, elle le veut bien. Et puis, elle ne sentait pas ce qu'il y a de gênant à vouloir

pénétrer de force dans une famille. Sa dignité n'a pas dû en souffrir.

L'ONCLE ÉMILE

Attendez un peu, Suzanne, elle fait sa valise.

SUZANNE

Eh bien ?

L'ONCLE ÉMILE

Vous en parlez comme si elle était déjà partie.

MICHEL

La dignité n'a rien à voir là-dedans. Elle aimait Gaston de Chouzé.

LE CAPITAINE

Peut-être aussi que la résistance de ses futurs beaux-parents n'a fait que l'affermir dans sa résolution.

MICHEL

C'est une de ces natures que la difficulté enthousiasme: la persévérance, l'énergie, la volonté de vaincre dans la lutte ont leur noblesse.

SUZANNE

Ça dépend à quel point de vue l'on se place.

ANDRÉE

D'ailleurs, elle s'est faite catholique.

GEORGES

Les de Chouzé ont mis cette condition au mariage; mais elle a eu beau recevoir le baptême, on ne l'a pas moins considérée comme une étrangère, comme une intruse, dans la famille de son mari.

L'ONCLE ÉMILE

Alors, ce n'était vraiment pas la peine de se faire baptiser.

GEORGES

Les querelles de religion ont bientôt commencé: il y a même eu des scènes violentes. Gaston aimait sa femme, mais, dans ces questions-là, il subissait l'influence de ses parents.

L'ONCLE ÉMILE

Et de ses ancêtres: les archevêques, les chanoinesses, les maistres de camp, le connétable, les favorites et le mignon... n'oublions pas le mignon.

LE CAPITAINE

On subit toujours l'influence de ses ancêtres, même obscurs.

GEORGES

Judith Fuchsyani, devenue Henriette de Chouzé, ne tolérait pas sur ceux de sa race certaines plaisanteries un peu vives.

SUZANNE

Et il ne faut pas toucher devant elle à tout ce qui est juif.

MICHEL

Elle a raison, elle soutient les siens. Ne reprochons donc pas toujours à ces gens-là une solidarité admirable.

LE CAPITAINE

Oui, et que nous ferions bien d'imiter.

MICHEL

Elle croit à la supériorité et à la prédominance d'Israël: elle est juive et s'en glorifie... c'est très beau.

SUZANNE

Alors, pourquoi s'est-elle faite catholique? Ça ne va pas ensemble.

MICHEL

Encore une fois, parce qu'elle aimait Gaston de Chouzé.

SUZANNE

Mais non, ce qui l'a séduite dans cette union-là, c'était le nom, le titre; elle a voulu sortir de son milieu et devenir vicomtesse... D'ailleurs, ça ne trompe personne, on sait bien que sa noblesse ne remonte pas aux croisades.

L'ONCLE ÉMILE

Tout au plus aux croisements.

SUZANNE

Pour une femme si intelligente, supérieure même, ce n'est pas très logique.

MONSIEUR AUBIER

Je suis de l'avis de Suzanne; il y a là, en effet, une contradiction.

MICHEL

Oh! papa, il faut lui pardonner ça.

SUZANNE

Il faut lui pardonner tout.

MICHEL

Non, mais de contradictions de ce genre, notre famille en est pleine.

L'ONCLE ÉMILE

N'en jetez plus!

MONSIEUR AUBIER

Par exemple!

MICHEL

Les exemples ne manquent pas. Toi-même, n'es-tu pas un vieux républicain, un républicain de la première heure? Tu as fait des barricades sous l'Empire...

MONSIEUR AUBIER

Oui, eh bien?

MICHEL

Eh! bien, ayant acheté ce château où nous sommes à un marchand de biens qui l'avait acheté lui-même à des nobles ruinés, tu as conservé pieusement les rideaux fleurdelysés de cette bibliothèque... et autres salamandres.

MONSIEUR AUBIER

C'est ta mère qui tient à ces choses-là.

MICHEL

Et tu montres avec orgueil la chambre dans laquelle a couché François Ier.

L'ONCLE ÉMILE

Ce n'est pourtant pas ta faute, tu n'y es pour rien.

MICHEL

Si les anciens possesseurs de cette demeure n'avaient pas emporté leurs portraits de famille, ils orneraient encore ces murs. Vous faites un grief à Madame de Chouzé d'avoir renié la foi de ses pères, mais elle ne l'a reniée qu'extérieurement, tandis que nous renions la nôtre à chaque instant et d'une façon absolue... nous ne savons même plus ce que nous sommes.

MADAME AUBIER

Nous sommes de bons catholiques.

MICHEL

Oui, quand notre sœur aînée a pris le voile, n'ayant pu épouser l'homme qu'elle aimait, papa voulait étrangler son confesseur.

L'ONCLE ÉMILE

Ça, c'est vrai.

MICHEL, à son père.

Aujourd'hui qu'elle fait partie d'une congrégation non autorisée et qu'elle doit quitter la France, l'esprit de tolérance est entré dans ton cœur.

L'ONCLE ÉMILE

C'est encore vrai.

MONSIEUR AUBIER, s'échauffant.

Je te conseille de parler. Et toi qui as une sœur religieuse et un frère soldat, tu écris des livres qui te font passer pour un anarchiste! Si tu crois que ça m'est agréable!

MICHEL

Oui, nous sommes une famille française sans union, sans solidarité dans nos croyances, sans conséquence et sans parti pris; nous allons de tous les côtés, dans toutes les directions; c'est très malheureux.

MADAME AUBIER

Oh! vous n'allez pas commencer! Ces discussions-là tournent toujours très mal. Nous disions que Madame de Chouzé n'aimait pas son mari, voilà ce qu'il y a de plus clair.

MONSIEUR AUBIER

Ça me contrarie.

ANDRÉE

Qu'est-ce que ça peut te faire, papa?

MONSIEUR AUBIER

Cette petite Madame de Chouzé m'est très sympathique; j'aurais voulu la croire heureuse.

MADAME AUBIER

C'est plutôt Monsieur de Chouzé qui est à plaindre. Le jour où elle rencontrera un homme qui lui plaira...

LE CAPITAINE

Ce ne sera toujours pas un militaire.

MADAME AUBIER

Elle n'hésitera pas.

LE CAPITAINE

J'en ai peur; surtout avec ses théories sur le bonheur. Il suffit de l'entendre, quand elle dit que la vie est courte et qu'il faut avant tout être heureux.

ANDRÉE

Elle a bien raison.

L'ONCLE ÉMILE

Ce pauvre Gaston, je ne le vois pas blanc.

SUZANNE

Heureusement que, chez elle, tout se passe dans le cerveau. Je ne lui crois pas beaucoup de tempérament.

L'ONCLE ÉMILE

Vous n'en savez rien, Suzanne. Le tempérament n'est

pas en raison directe de la surface. J'ai connu de superbes gaillardes qui étaient froides comme des marbres et des petites créatures, semblant n'avoir que le souffle, et qui étaient ardentes comme des flammes!

ANDRÉE

Dis donc, mon oncle, il me semble que...

L'ONCLE ÉMILE

Et la preuve, c'est qu'en général, les maigres sont plus violemment aimées que les rondes... elles sont aimées parfois jusqu'au crime! La passion s'accroche aux angles. Les rondes, on les pelote, tandis que les maigres, on les tue!

ANDRÉE

J'aime mieux être pelotée.

MADAME AUBIER

Voyons, Andrée.

ANDRÉE

Potelée, potelée, je voulais dire potelée.

Sur ces derniers mots, Madame de Chouzé est rentrée. Elle tient sur son bras son manteau de voyage et, à la main, son chapeau. Elle pose manteau et chapeau sur une chaise. Elle a encore un petit sac et des papiers.

SCÈNE III

LES MÊMES, HENRIETTE

ANDRÉE

Votre valise est prête, Henriette? Vous n'avez rien oublié?

HENRIETTE

Non, non, je ne crois pas.

ANDRÉE

Georges, tu as donné les ordres pour la voiture?

GEORGES

Pas encore... mais je vais dire qu'on attelle pour quatre heures.

ANDRÉE

Nous vous reconduirons.

HENRIETTE

Il ne faut pas vous déranger.

GEORGES

Vous plaisantez.

Il sort.

MADAME AUBIER

D'ailleurs, vous avez le temps; vous avez encore une heure.

HENRIETTE, déposant son petit sac et les papiers sur la grande table de travail.

Michel, nous pourrions en profiter pour travailler un peu; j'ai traduit ce matin, pour vous, les poèmes si beaux de ce rabbin portugais, Jéhuda Halévy, dont je vous ai parlé.

MICHEL

Ah! oui, *les Sionides.*

HENRIETTE

Quel joli nom, n'est-ce pas? *Les Sionides!* On dirait un

nom d'archipel ou de constellation. Voulez-vous que nous en lisions quelques-uns avant mon départ?

MICHEL

Volontiers.

MONSIEUR AUBIER

Ah! cette Madame de Chouzé, jusqu'au dernier moment il faut qu'elle travaille.

HENRIETTE

Le travail... c'est encore ce qu'on a inventé de mieux.

MONSIEUR AUBIER

Après la chasse... ma chère enfant, je vous dis adieu... je vais prendre mon fusil et faire un tour sur le plateau... je verrai peut-être quelques perdreaux... Oh! j'en verrai sûrement, mais ils ne se laissent plus approcher.

HENRIETTE

Écoutez! ils ont bien raison, mettez-vous à leur place.

MADAME AUBIER

Comment, tu vas encore chasser, Jules? tu as déjà chassé ce matin, tu dois être fatigué.

MONSIEUR AUBIER

Moi, fatigué? jamais fatigué!

HENRIETTE

Vous allez encore tuer de pauvres bêtes. Quelle horreur!

MONSIEUR AUBIER

Que voulez-vous?

L'ONCLE ÉMILE

Moi, Madame, j'ai des goûts moins sanguinaires: je m'en vais pêcher à la ligne, c'est une innocente manie.

HENRIETTE

Mais ne croyez donc pas ça! Alors, vous avez décidé que les poissons ne souffrent pas, parce qu'ils ne crient pas? mais ils n'en souffrent peut-être que davantage.

L'ONCLE ÉMILE

C'est vrai, les grandes douleurs sont muettes. Enfin, j'ai une excuse: c'est en pêchant à la ligne que les idées me viennent. Ce matin, j'ai composé toute une scène de mon drame.

HENRIETTE

Ah! bravo! Vous me lirez ça, j'espère.

L'ONCLE ÉMILE

Vous êtes trop aimable.

MONSIEUR AUBIER

Allons, au revoir, Madame, mes hommages, je vous prie, à M. de Chouzé, et j'espère que l'année prochaine vous reviendrez... cette fois avec lui.

HENRIETTE

Oui, oui, l'année prochaine, sûrement.

LE CAPITAINE

Père, je vais avec toi... Alors, Madame, je vous dis au revoir.

HENRIETTE

Au revoir, capitaine, et sans rancune, n'est-ce pas?

LE CAPITAINE

Oh! Madame.

Monsieur Aubier sort avec le capitaine; Madame Aubier les accompagne en disant à son fils des choses comme celles-ci: « *Fais attention que ton père ne rentre pas en nage comme hier... on aurait tordu son gilet de flanelle!... il est si imprudent... il croit toujours qu'il a vingt-cinq ans!* »

ANDRÉE, lorsque Monsieur Aubier, l'oncle Émile, le capitaine et Madame Aubier sont sortis.

Eh! bien, Henriette, à tout à l'heure, nous vous laissons travailler... nous sommes là, dans le salon à côté... n'est-ce pas, Suzanne?

SUZANNE

Oui, oui.

Elle prend son ouvrage et se lève. Toutes deux sortent; Henriette et Michel restent seuls.

SCÈNE IV

HENRIETTE, MICHEL. Un long silence.

HENRIETTE

Tu m'as écrit une jolie lettre; je l'ai lue, hier soir, en me couchant... elle a passé la nuit avec moi et je l'ai relue ce matin.

MICHEL

Tu as bien déchiré toutes mes lettres?

HENRIETTE

Pas encore.

MICHEL

Où sont-elles?

HENRIETTE

Là, dans mon sac... je veux les relire tout à l'heure, dans le train qui m'emportera loin de toi. Avant d'arriver à Paris, je les déchirerai. Travaillons-nous une dernière fois ?

MICHEL

Laisse là ces papiers... je travaillerai quand je serai seul, si je peux. Pense que dans une heure tu seras partie! Qu'est-ce que je vais devenir ?

HENRIETTE

Tu es malheureux, mon pauvre petit; tu ne l'es pas plus que moi... Enfin! tu vas bien penser à moi; tu te rappelleras nos belles promenades dans la campagne, nos sensations de liberté dans ces grandes plaines où l'on voit tant de ciel, et nos silences pleins de pensées, quand nous revenions sur les routes blanches, dans la fraîche tristesse des soirs. Ah! ces crépuscules de septembre, avec leur odeur d'herbes brûlées, je ne les oublierai jamais et, de ces trois semaines passées l'un près de l'autre, j'emporte d'ardents souvenirs.

MICHEL

Oui, pendant trois semaines, nos existences ont été mêlées. Comment pourrai-je désormais être séparé de toi! Il m'a semblé commencer une vie nouvelle... et il faut l'interrompre brusquement.

HENRIETTE

Dans six semaines, nous serons tous rentrés à Paris et nous nous reverrons.

MICHEL

Sans doute, nous nous reverrons encore dans le monde, dans des dîners, dans des soirées, comme l'année dernière...

parfois, dans les avenues désertes des quartiers lointains... nous nous assoirons, quand la nuit tombe, sur les bancs des promenades, comme des amoureux sans asile et forcés d'être platoniques.

HENRIETTE

Mais, pourquoi ces paroles découragées?

MICHEL

Parce que notre situation est singulière... Voilà près d'un an que nous nous sommes rencontrés; dès le premier jour, nous nous sommes parlé comme si nous nous connaissions depuis dix ans; il y a entre nous des affinités multiples, une intimité nombreuse. Presque tout de suite nous nous sommes tutoyés comme des amants... et nous ne sommes pas des amants.

HENRIETTE

A qui la faute? Nos rendez-vous peuvent être désormais moins errants... ce n'est pourtant pas moi qui peux m'occuper de chercher un asile.

MICHEL

Et... tu viendrais?

HENRIETTE, souriante.

Dame!

MICHEL

Et alors... tu te donnerais?

HENRIETTE

Ça ne fait pas question.

MICHEL

Ah! (Elle rit.) Il ne faut pas rire.

HENRIETTE

Mais si; je ris parce que tu as l'air désappointé. Il n'y a pourtant pas de quoi. La vérité, c'est que tu as peur de moi.

MICHEL

Tu es un être si mystérieux; tu as parfois un sourire inquiétant, tiens, comme en ce moment; et même lorsque ma bouche écrasait ton sourire sur tes petites dents cruelles, tu ne tressaillais pas.

HENRIETTE

Comment, je ne tressaillais pas?

MICHEL

Non, je n'ai jamais eu l'indication que tu désirais autre chose.

HENRIETTE

Oui, comment le savoir?

MICHEL

Alors, je me demande si tu y tiens.

HENRIETTE

Si j'y tiens? C'est stupide, ce que tu dis là! Lorsque tu me serrais contre toi et que je te donnais ma bouche, tu ne sentais donc pas qu'elle devenait glacée? Quelle autre indication t'est donc nécessaire? Mais je t'ai déjà expliqué: j'ai horreur de ce qui peut ressembler à une surprise et je veux que l'abandon que je ferai de moi-même, pour avoir toute sa signification, soit prémédité et complet. Je ne suis pas un être mystérieux, ni insensible; une minute divine te convaincra de tout le contraire. Seulement, cette minute-là, c'est toi qui ne la désires pas.

MICHEL

Je ne la désire pas... c'est insensé ce que tu dis là!

HENRIETTE

Non, tu ne la désires pas bien, comme je le voudrais; tu la surprendrais volontiers, tu ne veux pas la préméditer... tu la désires comme minute, mais tu la redoutes dans ses conséquences, et c'est en quoi nous différons. Sois sincère: ai-je raison?

MICHEL

C'est vrai, je la redoute.

HENRIETTE

Pourquoi?

MICHEL

Pourquoi? tu le sais bien. Parce que nous ne sommes pas libres, parce que nous sommes mariés.

HENRIETTE

Je te l'ai déjà dit: quand il le faudra, moi, je saurai me rendre libre. Je n'aime pas mon mari; il est impossible à deux créatures humaines de moins se comprendre que nous ne nous comprenons, Gaston et moi. Auprès de lui, je m'ennuie à mourir. J'ai vingt-trois ans, je ne veux pas mourir d'ennui. Tiens, en ce moment, à la pensée que je vais le retrouver, j'ai envie de m'enfuir, d'aller n'importe où. Puisque je ne serai pas avec toi, je voudrais être seule, comprends-tu, seule, seule avec ton image, mes souvenirs et mes rêves. Ah! le mariage! le mariage! Quelle chose effroyable! Et je suis mariée depuis quatre ans. Songes-tu à ce que ça représente? Quatorze cent soixante déjeuners, j'ai fait le calcul, et quatorze cent soixante dîners en face

d'un être auquel on n'a rien à dire... Et quatorze cent soixante nuits! Mmmmmh! Quelle horreur! Et depuis quatre ans, je ne peux pas faire un pas sans qu'on me demande: « où vas-tu? d'où viens-tu? qui as-tu vu? » Je ne peux même pas me taire sans qu'on me demande: « à quoi penses-tu? » C'est effrayant qu'un homme ait le droit de vous demander ça! Non, non, je partirai, j'y suis bien décidée. (Et, comme Michel se tait, elle lui dit:) A quoi penses-tu?

MICHEL

A tout ce que tu me dis. Je pense aussi que moi, je ne serai jamais libre.

HENRIETTE

Il y en aura toujours un, ou plutôt une sur deux.

MICHEL

Mais je ne peux pas quitter ma femme et mes enfants.

HENRIETTE

Je ne te le demande pas.

MICHEL

Alors, de mon côté, ce sera toujours l'adultère, c'est-à-dire le mensonge et la contrainte, et si notre liaison est découverte, le drame probable, la douleur certaine. Ah! vois-tu, j'ai bien réfléchi à tout ça... il ne faut pas nous revoir.

HENRIETTE

Oui, je vois que tu as réfléchi, en effet. Voilà le conseil que t'a apporté la dernière nuit que j'ai passée sous ton toit. Arrêtons-nous sur la pente fatale, n'est-ce pas, pendant qu'il en est temps encore?

MICHEL

Oui.

HENRIETTE

C'est-à-dire avant que tu m'aies prise, avant que ce qui engage selon toi, ait été accompli. Ah! tu établis, en pareille matière, une distinction bien bourgeoise. Tu ne t'inquiètes pas si moi je l'établis, et si j'ai eu besoin de me donner pour t'appartenir tout entière.

MICHEL

Écoute-moi, comprends-moi.

HENRIETTE

Oh! je te comprends. Je vais partir tout à l'heure et, déjà, tu t'es repris. Il te faut la présence réelle à toi, et tu considères comme un bonheur et, sans doute, comme une délivrance, une séparation qui va te permettre de m'oublier et de rentrer dans ta tranquillité, dans ta sécurité.

MICHEL

Non, mais dans mon devoir.

HENRIETTE

Si tu parles de devoir, c'est que tu ne m'aimes pas.

MICHEL

Ah! comment peux-tu dire ça?

HENRIETTE

Mais non, tu ne m'aimes pas. Qui sait? Tu t'es exercé peut-être à m'aimer pour l'hygiène de tes sentiments et de tes idées qui s'ankylosaient dans ton milieu honnête et assommant.

MICHEL

Exercé?

HENRIETTE

Mais oui, tu t'es exercé à m'aimer comme d'autres font des armes, pour entretenir la souplesse de leurs muscles, sans avoir jamais l'intention de se battre. Alors, quand il s'agit pour toi d'aimer avec des sentiments qui peuvent faire des blessures, les images tragiques t'apparaissent soudain, et tu deviens prudent et raisonnable.

MICHEL

Ah! si j'avais pu m'exercer, comme tu dis, à quelque chose, c'eût été au contraire à ne pas t'aimer. Mais je t'ai aimée malgré moi et malgré le sans-issue de cet amour. S'il t'en fallait une preuve, n'est-ce pas l'ennui, le désespoir qui s'emparent de moi quand je ne te vois pas? Car cet ennui morne, lourd, mortel, je ne l'éprouvais pas avant de t'avoir rencontrée. Non, je ne l'éprouvais pas, et même j'étais heureux.

HENRIETTE

Ce bonheur-là, c'est comme la bonne santé: on ne s'en aperçoit pas et, alors, c'est comme s'il n'existait pas.

MICHEL

Je t'aime, tu le sais bien, et tu sais aussi comment je t'aime, et c'est la gravité de cet amour qui m'effraie. Alors j'ai peur, oui, j'ai peur, pas pour moi, comprends bien, mais pour ceux qui sont autour de moi. Oh! je sais bien, tu me trouves irrésolu et lâche, et tu te crois supérieure dans ton amour, parce que tu es décidée, toi, quoi qu'il arrive, à quitter ton mari; mais ce n'est pas la même chose: tu es une femme contre un homme, et un homme peut se défendre. Un homme, à l'âge de ton mari, peut

refaire sa vie. Tandis que moi, je suis un homme contre une femme, une créature sans défense, que j'ai aimée, après tout, et qui m'aura aimé, elle, pendant dix ans, sans une défaillance. Si je partais, ce serait la condamner à une existence désabusée, au plus humiliant veuvage: voilà où serait la véritable lâcheté... Car une femme, à l'âge de Suzanne, ne refait pas facilement sa vie, surtout avec deux enfants dont on lui confierait l'éducation... et l'infériorité d'avoir été abandonnée. C'est déjà trop qu'ici, à deux pas d'elle, nous puissions discuter cet abandon.

HENRIETTE

Tu as raison, il ne faut jamais rien briser... reste chez toi... reste chez toi... Que veux-tu que je te dise? Tu ne fais pas ce que tu préfères.

MICHEL

Je fais ce sacrifice de renoncer à toi, je préfère donc ne pas être heureux.

HENRIETTE

Tu préfères ne pas avoir de remords; ta crainte de faire souffrir n'est que la crainte de ta propre souffrance, de même que ta sagesse n'est qu'une ardeur moindre à désirer... comme ton sacrifice n'est, au fond, que de l'égoïsme.

MICHEL

Je suis la seule victime de cet égoïsme, et non les autres.

HENRIETTE

J'en suis aussi la victime; mais tu n'hésites pas à me faire cette peine, à moi qui t'aime et que tu prétends aimer.

MICHEL

Je te demande pardon... mais je suis moi-même très malheureux, songe donc...

HENRIETTE

Ne dis rien... laisse-moi pleurer... Toutes les raisons que tu me donneras, je ne les comprendrai pas. Dire que nous sommes là, tous les deux, et que nous ressentons, dans le même temps, la chose la plus rare qui soit au monde, une attraction entière et réciproque, et que le bonheur passe et que nous ne le saisissons pas!

MICHEL

Mais il n'y a pas que le bonheur, dans la vie.

HENRIETTE

Mais si, mais si, car nous mourrons un jour, voilà une chose certaine... et nous n'aurons pas saisi un bonheur possible. Ah! ton devoir, ta résignation, ta pitié, ton sacrifice, ça te fera un beau squelette, tout ça, quand tu seras dans la terre... car après, après, il faut bien se dire qu'il n'y a plus rien, et que c'est fini, fini... à moins que tu ne croies à la vie éternelle.

MICHEL

Non, je n'y crois pas.

HENRIETTE

Alors, tu es insensé! D'ailleurs, si tu m'aimes comme tu le dis et comme je le crois, ce qui doit être sera et je le désire trop pour que ça ne soit pas. Tu as pris une forte résolution, mais à peine serai-je partie que tu la regretteras et ton désespoir sera trop grand. Alors prononçons: adieu! mais pensons: au revoir!

MICHEL

Non.

HENRIETTE

Sait-on jamais ? L'an prochain à Jérusalem, continuent à se dire mes coreligionnaires, en fêtant la nouvelle année israélite.

MICHEL

Ils se le disent depuis deux mille ans.

SCÈNE V

HENRIETTE, MICHEL, ANDRÉE, GEORGES, SUZANNE, LES ENFANTS

ANDRÉE, entrant en coup de vent, avec son chapeau, son ombrelle.

Henriette, vous savez quelle heure il est ? Il faut partir.

GEORGES

Oui, oui, maintenant nous n'avons que le temps.

HENRIETTE

Je suis prête... je suis prête... (prenant son manteau de voyage et un tas d'objets dont elle s'encombre.) Où donc est votre mère ? Je voudrais lui dire adieu.

SUZANNE

Ma mère m'a priée de l'excuser auprès de vous... elle est partie se promener, elle avait besoin de remuer.

HENRIETTE

Elle a très bien fait... vous lui direz que j'irai la voir dès qu'elle sera rentrée à Paris.

GEORGES

Dépêchons-nous... dépêchons-nous.

RAYMOND

Madame, je t'ai cueilli des fleurs.

Il lui met un gros bouquet dans les bras.

HENRIETTE

Oh! merci, mon petit Raymond. Tu es tout à fait gentil... au revoir, à bientôt... au revoir Michel, travaillez bien.

MARGUERITE

Madame, tu oublies ton cache-poussière.

SUZANNE

Eh! bien, va le porter dans la voiture.

HENRIETTE

Ma valise! ma valise!

GEORGES

Je l'ai fait descendre... elle est dans la voiture.

HENRIETTE

Ah! bon. Oh! ce départ, c'est tout ce qu'il y a de plus drôle!

Elle sort. Tout le monde a quitté le salon. Michel, Suzanne restent seuls.

SCÈNE VI

MICHEL, SUZANNE

Suzanne s'installe avec son ouvrage.

SUZANNE

Ça ne te dérange pas que je vienne travailler auprès de toi?

MICHEL

Pas du tout. Pourquoi veux-tu que ça me dérange?

SUZANNE

Je ne sais pas, moi. (Un silence.) Tu as l'air songeur, Michel. Ah! les beaux jours sont finis.

MICHEL

Il y avait de la gelée blanche ce matin et le baromètre baisse.

SUZANNE

Et Madame de Chouzé est partie. La maison va te paraître bien vide, maintenant. Tu aurais dû aller la reconduire à la gare.

MICHEL

C'était inutile, puisque Georges et Andrée l'accompagnaient.

SUZANNE

Tu as préferé rester avec moi... c'est gentil ça. Et puis, il vaut toujours mieux s'épargner des scènes pénibles. Un train qui s'en va, emportant une personne chère, tandis que soi-même on reste sur le quai, ça doit être déchirant... Et ça s'est bien passé cette dernière leçon d'hébreu?

MICHEL

Très bien.

SUZANNE

Tu dois être très fort maintenant; tu dois commencer à savoir parler...

MICHEL

Oh! il ne s'agit pas pour moi de parler l'hébreu, ni même de l'écrire, mais seulement de pouvoir le traduire au besoin.

SUZANNE

Évidemment... ça doit être difficile. (Elle rit.) Ça avance, ton travail sur les religions?

MICHEL

Je n'ai encore rien écrit. En ce moment, j'établis le plan de mon ouvrage; j'en suis encore à la période de préparation.

SUZANNE

De préparation, c'est bien ce que je pensais. Ah! depuis quelque temps, tu ne me tiens plus au courant de tes travaux comme autrefois.

MICHEL

Un livre sur les religions, ça ne t'intéresserait guère.

SUZANNE

Pourquoi? Je tâcherais de comprendre. En m'appliquant bien, j'y arriverais peut-être. Tu ne crois pas?

MICHEL

Oh! si.

SUZANNE

Il est vrai que je ne suis pas une intellectuelle comme Madame de Chouzé. Elle a de la chance, elle, tu la juges digne de te comprendre; tu lui dis ce que tu fais; ça l'intéresse, ça la passionne! Moi, je ne suis qu'une humble ignorante, une brave femme terre-à-terre, un pauvre être.

MICHEL

Il ne s'agit pas d'intelligence, ni d'esprit, il s'agit de connaissances; ça n'a pas le moindre rapport.

SUZANNE

Et, en fait de connaissances, elle est universelle.

MICHEL

Où veux-tu en venir? Pourquoi dis-tu tout ça? j'ai besoin d'apprendre l'hébreu, elle le sait, j'en profite.

SUZANNE

Laisse-moi donc tranquille, l'hébreu n'est qu'un prétexte. Encore tout à l'heure, elle a trouvé le moyen de rester seule avec toi jusqu'au dernier moment, et cette façon de nous éloigner tous, une heure avant son départ, sous couleur de traduire les poèmes d'un vieux rabbin, ça ne me paraît pas très catholique, c'est le cas de le dire! Car, enfin, une femme qui a passé trois semaines chez des gens peut bien leur consacrer sa dernière journée, surtout quand il y a là des femmes de son âge, ou à peu près, avec qui elle peut tout de même causer. J'admets que nos conversations ne soient point très captivantes; mais Madame de Chouzé devait faire ce sacrifice. Ah! elle peut avoir une grande instruction, elle a une petite éducation. Je ne suis pas la seule qui s'en soit aperçue: la preuve,

c'est que ta mère a trouvé ce procédé très mauvais, et elle est partie se promener. Elle a bien fait, j'avais envie d'en faire autant.

MICHEL, avec un peu d'impatience.

Il fallait le faire.

SUZANNE

Comme tu es aimable!

MICHEL

Non, mais c'est vrai, tu attaches une importance exagérée à des choses insignifiantes.

SUZANNE

Non, non, ce ne sont pas des choses insignifiantes. La vérité, c'est que tu éprouves un plaisir manifeste à te trouver avec elle... et c'est réciproque. Vous étiez tout le temps ensemble, vous ne vous quittiez plus.

MICHEL

Certainement, j'éprouve beaucoup de plaisir à causer avec elle; il est incontestable qu'elle est très intelligente... elle a un cerveau intéressant, amusant.

SUZANNE

Oui, elle sait beaucoup de choses; c'est surtout une affaire de mémoire, c'est une perruche documentée.

MICHEL

Et puis, comme elle a été élevée dans un milieu que je ne connais pas, ou que je connais mal, elle m'a appris sur ceux de sa religion des choses que j'ignorais.

SUZANNE

Elle t'en apprendra encore.

MICHEL

Pour moi, c'est une fenêtre ouverte sur le monde israélite.

SUZANNE

Une petite fenêtre... un judas. (Michel hausse les épaules.) Oh! je te demande pardon. Je sais que tu n'aimes pas ces plaisanteries-là... Enfin! elle est partie.

MICHEL

Va, tu t'alarmes bien à tort.

SUZANNE

Oh! je ne m'alarme pas. Tu me feras l'honneur, j'espère, de croire que je ne suis pas jalouse de Mme de Chouzé... seulement, je ne te cacherai pas que ses allures avec toi me semblent étranges. Voilà longtemps qu'elle tourne autour de toi et que je m'aperçois de son insistant manège. Je ne t'en ai jamais parlé, et si je t'en parle aujourd'hui, c'est parce que je constate que ça prend des proportions inquiétantes. Alors, je t'avertis: si tu tiens à moi, prends garde! Je suis de celles qui ne pardonnent pas. Voilà.

MICHEL

Tu ne sais pas, tu ne peux pas savoir à quel point tout ce que tu viens de dire là est inutile.

SUZANNE

Tant mieux!

MICHEL

Ce que tu sembles prévoir n'arrivera jamais.

SUZANNE

Tant mieux! En tout cas, je t'ai dit ce que je voulais te dire; maintenant ne parlons plus de cette chère petite Mme de Chouzé. (Elle va près de la table et regarde les papiers qu'Henriette a laissés.) C'est les fameux poèmes qu'elle a traduits pour toi?

MICHEL

Oui.

SUZANNE, parcourant les poèmes.

Mais je comprends très bien, ça ne me paraît pas difficile; serais-je une intellectuelle sans le savoir? C'est un Juif qui se lamente sur les malheurs de son peuple, n'est-ce pas?

MICHEL

Ça doit être ça.

SUZANNE

Comment, ça doit être? Je croyais que tu les avais lus tout à l'heure avec elle! Tu ne te rappelles plus?... tu pensais à autre chose, probablement, tu étais distrait. (Elle découvre le sac d'Henriette). Tiens! et elle aussi était distraite, il faut croire... elle a oublié son petit sac. Ça lui ressemble bien, d'ailleurs.

MICHEL, affectant le plus grand calme.

Ce sac n'est peut-être pas à elle?

SUZANNE

A qui veux-tu qu'il soit?

MICHEL

Je ne sais pas, moi, à Mme Sonchamp.

SUZANNE

La mère Sonchamp n'a pas un sac aussi élégant... non, c'est bien à Henriette, je le reconnais... il y a son chiffre.

MICHEL

Alors, donne-le-moi... je vais l'empaqueter et le lui renvoyer.

SUZANNE

Pourquoi dis-tu ça d'une voix étranglée?

MICHEL

Pas du tout.

SUZANNE

Je le lui renverrai bien moi-même... il doit y avoir tout un petit bric-à-brac très amusant là-dedans.

MICHEL, vivement.

Tu ne vas pas l'ouvrir. Tu n'as pas le droit de faire ça.

SUZANNE

Tu as des raisons pour que je ne l'ouvre pas?

MICHEL, se reprenant.

Pas la moindre... Seulement, c'est indiscret, incorrect tout au moins.

SUZANNE

J'imagine que si elle le laisse traîner, c'est qu'il ne renferme rien de mystérieux.

Elle ouvre le sac.

MICHEL, fataliste.

Après tout, si tu y tiens...

SUZANNE

C'est bien ce que je pensais... un mouchoir, de la poudre de riz, un petit carnet... Ah! et des lettres... mais les lettres, je ne les lirai pas... sauf celle-ci pourtant, qui paraît être de ton écriture.

MICHEL

Suzanne! Suzanne! Au nom de tout! ne lis pas.

SUZANNE

Ah!

MICHEL

Donne-moi cette lettre...

SUZANNE

Non.

MICHEL

Donne-la-moi.

Il veut la lui arracher.

SUZANNE, se dégageant.

Ah! laisse-moi, laisse-moi lire. D'abord ça te donnera le temps de réfléchir à ce que tu vas dire, de préparer les mensonges que tu vas me faire.

MICHEL, à mi-voix.

Tant pis! C'est toi qui l'auras voulu.

SUZANNE, parcourant la lettre.

« Ma chère chérie, ma Judith aimée, je pense à tout ce que tu m'as dit tantôt, quelle tendre journée nous avons passée ensemble, la dernière, hélas! aux bords de cette Loire qui reflétait un beau ciel clair comme tes yeux.

J'aime ton cerveau masculin et féminin à la fois; avec toi seule je parle comme avec un ami, ô mon cher petit philosophe... mais tu pars demain, et moi, je vais rentrer dans l'ombre conjugale... toute la tristesse des amants est en moi... Sur tes lèvres profondément... longuement... Michel.» C'est très bien.

MICHEL

Te voilà bien avancée.

SUZANNE

Ah! oui, je te prie de le croire. En tout cas, je suis fixée.

MICHEL

Sur quoi?

SUZANNE

Sur ta loyauté, ton affection, ta tendresse, et aussi, sur la nature de tes relations avec elle. Je sais maintenant quelle sorte de fenêtre elle t'ouvrait sur ceux de sa race, comme tu dis.

MICHEL

Alors, tu crois qu'elle est ma maîtresse?

SUZANNE

J'en suis sûre.

MICHEL

Je te jure que non.

SUZANNE

Oh! Oh! voyons! Aie au moins un peu de pudeur et ne me raconte pas des histoires pareilles. Je ne suis tout de même pas une imbécile; montre cette lettre à n'importe qui, et l'on dira que celle à qui elle est adressée est ta maîtresse.

MICHEL

Pourtant, je te dis la vérité... la preuve, c'est que je t'ai laissée lire cette lettre.

SUZANNE

Parbleu! tu ne pouvais pas faire autrement!

MICHEL

J'aurais pu te l'arracher des mains, la déchirer.

SUZANNE

Ah! tu aurais mieux fait!

MICHEL

Non, parce qu'alors, tu aurais pu supposer tout.

SUZANNE

Je n'aurais pas pu en supposer davantage.

MICHEL

Tandis que j'ai préféré que tu lises cette lettre jusqu'au bout, et je te défie d'y trouver la preuve que Madame de Chouzé est ma maîtresse.

SUZANNE

Mais tais-toi donc! tais-toi donc! Comment, voilà une femme que tu voyais tous les jours, du matin au soir, tu restais seul avec elle et ce n'était pas encore assez... tu éprouvais le besoin de lui écrire. Et en quels termes! Tu l'appelles Judith!... Judith, c'est elle sans doute qui t'a demandé de l'appeler d'un nom dont personne ne l'appelle... tu la tutoies, tu la tutoies et tu termines ta lettre sur sa bouche, longuement... profondément. Si ce n'est pas là un langage d'amant, qu'est-ce qu'il te faut? Jusqu'ici

j'avais pu douter, éloigner de moi cette atrocité; mais maintenant, il faudrait être aveugle, entends-tu, aveugle, pour ne pas voir clair. Tu n'es qu'un misérable et un lâche, tu n'as même pas le courage de la vérité.

MICHEL

Mais je te la dis, la vérité. Judith... Henriette... Madame de Chouzé n'est pas ma maîtresse, je te le jure sur nos enfants. Toutes les apparences sont contre moi, je le reconnais. Tu t'attaches à des détails, à des extériorités... Eh bien, oui, je l'appelle Judith... c'était son nom quand elle était jeune fille, je n'ai rien inventé... Je la tutoie, qu'est-ce que ça prouve? On tutoie un ami.

SUZANNE

Oui, un ami.

MICHEL

Mais il faut bien que tu comprennes qu'un homme peut se plaire infiniment dans la société d'une femme, avoir besoin d'elle, oui, besoin d'elle, et qu'il peut s'établir entre un homme et une femme un commerce d'idées, une intimité intellectuelle, une familiarité cérébrale sans que pour ça...

SUZANNE

Oui, je sais ce que tu vas me dire, c'est de son cerveau seul que tu es épris, n'est-ce pas? de son cher cerveau, de son remarquable cerveau! Le mien ne te suffit pas et tu ne me trouves pas à ta hauteur. Ah! comme tu dois t'ennuyer avec moi et comme je te plains! Oui, tu vas me dire aussi que tu as pour moi une bonne affection et que j'ai la meilleure part. Eh bien, je ne m'en contente pas. S'il te faut une femme pour le cerveau, une pour le cœur, et une troisième pour je ne sais quoi, on peut aller loin

avec ce système-là! Tu es un être trop compliqué pour moi. Je ne suis pas compliquée, moi, mais j'ai la prétention d'être une femme complète, entière: j'ai été une vierge innocente, une amoureuse candide, une amante passionnée, une épouse fidèle, une mère attentive et dévouée. Je n'admets pas les subtiles distinctions que tu établis, et je ne me résignerai pas à ne plus être que la femme du cœur.

MICHEL

Mais écoute-moi.

SUZANNE

Non, parce que tu mentiras. Il ne s'agit pas d'une intimité intellectuelle, d'une familiarité cérébrale; elle t'a pris tout entier, tu en es imprégné... tu la sens, tu la sens... tu l'aimes, il n'y a rien à faire. La preuve c'est que tout à l'heure, alors que je t'avertissais d'un danger que je ne croyais pas accompli, tu n'as pas eu un élan vers moi. Autrefois, tu te serais jeté à mes genoux, tu m'aurais enveloppée de protestations et de caresses; tu aurais pleuré, tu m'aurais convaincue en un mot. Et, maintenant, tu te défends mal, tu te défends comme un coupable, sans sincérité, sans émotion, sans repentir. Il n'y a dans ton cœur que de l'irritation contre moi.

MICHEL

Oui, de l'irritation, parce que c'est toi qui as voulu ce qui arrive.

SUZANNE

Oh! voulu...

MICHEL

Oui, sans ta curiosité entêtée, tu n'aurais rien su, et quand je t'ai suppliée de ne pas lire cette lettre, j'en avais le droit... oui, en mon âme et conscience, j'en avais le

droit, car il n'y avait pas un quart d'heure qu'ici, à cette même place, j'avais déclaré à Madame de Chouzé que je ne serais jamais son amant, et que nous ne devions plus nous revoir... Non, encore une fois, elle n'est pas ma maîtresse et je ne t'ai pas menti. Eh bien, oui, je l'aime! et je l'ai aimée parce que je me suis senti revivre auprès d'elle, parce qu'elle m'a donné les sensations dont j'ai besoin, dont j'ai besoin comme de l'air qu'on respire... j'étais enfermé et j'étouffais ici. Je croyais être heureux, et je me suis aperçu que mon bonheur n'était qu'une léthargie, et que j'assistais lentement à l'agonie de mon intelligence et de ma personnalité. Elle est apparue, et ce fut dans ma vie comme un renouveau! Et cependant, c'est pour toi, pour toi qui m'insultes et ne veux rien comprendre, que j'ai décidé de rester dans le devoir, c'est pour toi que je me suis sacrifié. Ah! malheureuse, qui pouvais ignorer et qui as voulu savoir!

SUZANNE

Tu t'es sacrifié, c'est sublime! mais je ne t'en ai aucune reconnaissance et je n'accepte pas ton sacrifice. Je ne veux pas que tu restes par devoir et, sans doute, par pitié... Je n'ai pas besoin de ta pitié; ne t'inquiète pas de moi. Si je ne suis pas morte sur le coup d'une telle révélation, c'est que je ne suis pas de celles qui en meurent. Puisque la vie honnête et familiale te pèse, puisque tu t'ennuies ici, puisque tu en aimes une autre, tu ne m'appartiens plus et je n'ai pas le droit de te retenir dans l'ombre conjugale.

MICHEL

Suzanne!

SUZANNE, allant ouvrir la porte toute grande sur le parc.

Va vers la lumière, va vers le bonheur et l'amour!

Puisque tu étouffes ici, va respirer auprès de ta Juive... va la retrouver... va... va... adieu!

MICHEL

Suzanne!

SUZANNE

Non, c'est fini. Regarde-moi... je ne te pardonnerai jamais.

MICHEL

Tu es une orgueilleuse... Adieu!

Il s'enfuit.

SUZANNE, seule.

Oui, une orgueilleuse.

Elle éclate en sanglots.

RIDEAU

ACTE DEUXIÈME

A Paris, six semaines après, dans les premiers jours de novembre.

Un salon, dans un appartement moderne. Au fond, large window donnant sur le jardin du Luxembourg dont on aperçoit les arbres. A droite, au premier plan, une porte communiquant avec l'antichambre. A gauche, autre porte communiquant avec les appartements.

Au second plan, petite porte, dans le mur, communiquant avec le cabinet de travail.

Un piano, des meubles, pêle-mêle; grandes caisses d'emballage, rouleaux de tapis, etc.

Au lever du rideau, un tapissier est en train de clouer le tapis, tandis qu'un électricien, grimpé sur une échelle double, pose des fils le long de la glace de la cheminée.

SCÈNE PREMIÈRE

ANDRÉE, un Domestique, un Tapissier, un Électricien.

Un domestique introduit Andrée Daincourt dans le petit salon.

LE DOMESTIQUE

Si Madame veut bien prendre la peine d'attendre quelques instants... je vais prévenir Monsieur et Madame. Je demande pardon à Madame; mais je n'ai pas bien entendu le nom que Madame m'a dit.

ANDRÉE

Madame Daincourt... d'ailleurs, vous n'avez qu'à dire à Monsieur que c'est sa sœur...

LE DOMESTIQUE

Ah! bien, Madame.

Il sort. — Andrée examine les choses autour d'elle; — quelques secondes, puis Judith entre dans le salon. — Elle est habillée d'un déshabillé clair et coiffée avec des bandeaux.

SCÈNE II

ANDRÉE, JUDITH, Le Tapissier, L'Électricien, puis MICHEL.

JUDITH, tendant les deux mains à Andrée.

Bonjour.

ANDRÉE

Bonjour, Henriette.

JUDITH

Vous m'excusez de vous recevoir au milieu d'un désordre pareil, mais c'est encore cette pièce-ci la plus avancée... jugez de ce que sont les autres. (Elle s'adresse aux ouvriers:) Messieurs, je vous demande pardon, mais je suis obligée de vous déranger. Vous pourriez peut-être aller travailler dans la salle à manger ou dans le bureau de Monsieur... vous trouverez certainement de quoi vous occuper.

L'ÉLECTRICIEN

Oh! c'est pas la chose que ça nous dérange... je peux toujours poser les appliques dans la salle à manger.

LE TAPISSIER

Je vais en profiter pour présenter les rideaux...

JUDITH

C'est ça, c'est ça. (Ils sortent.) Oh! cette échelle, ils auraient bien pu l'emporter.

ANDRÉE

Laissez donc... qu'est-ce que ça fait?

JUDITH

C'est gentil, Andrée, d'être venue... vous êtes la première personne que nous voyons à Paris.

ANDRÉE

Michel m'avait écrit que vous rentriez hier... c'est hier n'est-ce pas?

JUDITH

Oui, nous sommes rentrés hier.

ANDRÉE

Alors, je voulais embrasser mon frère, c'est bien naturel, et savoir comment il était, après tous ces événements.

JUDITH

Hein, croyez-vous?

ANDRÉE

Oui, quel coup de Trafalgar! Il va bien, Michel?

JUDITH

Il va très bien.

ANDRÉE

Il est heureux?

JUDITH

Je le crois.

ANDRÉE

C'est le principal.

JUDITH

Ah! oui! d'ailleurs vous allez le voir et, tenez, justement le voici.

En effet, sur ces derniers mots, Michel est entré.

ANDRÉE

Bonjour, mon grand frère.

MICHEL

Bonjour, ma petite sœur.

Ils s'embrassent tendrement.

ANDRÉE

Ah! je suis contente de te voir.

MICHEL

Moi aussi... je suis très content.

ANDRÉE

Tu nous en as donné, des émotions.

MICHEL

Je pense bien. Enfin, tu t'es montrée très gentille dans ces circonstances.

ANDRÉE

Tu plaisantes; tu es mon frère d'abord, et puis je t'aime beaucoup... Alors, j'ai pris ton parti carrément. Je ne suis pas vieux jeu, moi. Ah! mais non... mon oncle Émile et moi, nous t'avons donné raison.

MICHEL

Vraiment?... J'aurais cru pourtant que mon oncle...

ANDRÉE

Lui! Il est enchanté, il trouve tout ça très bien. C'était à prévoir qu'il t'approuverait: c'est un toqué.

MICHEL, souriant.

Évidemment.

ANDRÉE

Non, mais tu comprends bien ce que je veux dire, tu sais comme il est exalté, romanesque... Enfin c'est l'homme qui, à Grenade, a failli se tuer pour une gitana. Ollé! Ollé!... Alors, votre roman l'a beaucoup séduit.

JUDITH

C'est un être délicieux! Enfin, l'oncle Émile est un allié.

ANDRÉE

Oui, plutôt, mais c'est le seul.

MICHEL

Mon frère?

ANDRÉE

Oh! le capitaine... il n'y va pas par quatre chemins... il te juge sévèrement... pour lui, le devoir passe avant tout, et que tu aies quitté ta femme, il considère ça comme une désertion, c'est son mot.

JUDITH

On voit bien qu'il n'est pas marié... et puis, l'opinion d'un militaire, ça ne compte pas.

MICHEL

Et nos parents?

ANDRÉE

Oh! maman, cette pauvre femme, tout ça l'a rendue malade; elle est retombée dans une de ses crises hépatiques. L'oncle Émile dit qu'elle voit la vie en ce moment avec les yeux du foie. Alors, tu te rends compte de ce que ça peut donner. Papa, lui, il ne chasse plus, c'est tout dire.

MICHEL

Pauvres gens!

ANDRÉE

Il est évident qu'à leur âge, ça complique leur existence... Ils prétendent qu'ils ne te pardonneront jamais, mais ça. ils n'en savent rien.

JUDITH

Tout s'arrangera.

ANDRÉE

Seulement, pour le moment, dame, pour le moment...

MICHEL, assombri.

Oui... oui...

Un silence.

JUDITH

Et votre mari?

ANDRÉE

Oh! Georges, il est bien embarrassé: c'est le beau-frère de Michel pour qui il a une grande affection et, d'un autre côté, il est aussi l'ami de votre mari... de sorte qu'il est très embarrassé. Il veut rester neutre.

JUDITH

C'est une excellente position... il faut qu'il la garde. Vous lui avez dit que vous veniez nous voir?

ANDRÉE

Certainement.

JUDITH

Il ne vous a pas fait d'observations?

ANDRÉE

Il ne manquerait plus que ça. D'ailleurs, à la suite de

ces événements, j'ai eu avec Georges des conversations extraordinaires.

JUDITH

Ah! oui?

ANDRÉE

Je vous raconterai ça.

JUDITH

Vous voudriez peut-être vous asseoir. Tenez.

Elle désigne un fauteuil, près d'une petite table et sur lequel le tapissier a posé des étoffes. Michel enlève les étoffes qu'il dépose sur le piano.

ANDRÉE

Mais c'est étonnant comme votre aventure a déjà eu des répercussions dans notre entourage immédiat.

JUDITH, s'asseyant sur la petite table.

Pas possible? Comment ça?

ANDRÉE

Oui, des ménages qui paraissaient parfaitement unis se sont subitement disloqués... jusqu'à la petite Madame Chartrette qui est partie avec un peintre.

JUDITH

Qui faisait son portrait; c'est toujours comme ça que ça arrive.

ANDRÉE

Non, qui faisait le portrait de son mari... elle n'a même pas eu la patience d'attendre qu'il fasse le sien.

JUDITH

C'est tout ce qu'il y a de plus drôle!

ANDRÉE

Oui, ma chère, Madame Chartrette. Qui l'eût cru?

JUDITH

On lui aurait donné le pot au feu sans confession. Tu vois, Michel, on nous imite, nous faisons école.

MICHEL

Oui.

ANDRÉE

Mais parlons un peu de vous; vous devez en avoir des choses à me raconter. D'abord, Henriette, vous avez changé votre coiffure.

JUDITH

Rien n'est plus exact.

ANDRÉE

Vous êtes coiffée comme quand vous étiez jeune fille.

JUDITH

Vous trouvez que ça ne me va pas?

ANDRÉE

Je trouve que ça vous va très bien... seulement, ça vous donne l'air... comment dirais-je? l'air moins... ou, plutôt, l'air plus...

JUDITH

L'air plus juif... est-ce ça que vous voulez dire?

ANDRÉE

Hé! bien, oui...

JUDITH

C'est ce que je veux.

ANDRÉE

Oh! alors...

JUDITH

Monsieur de Chouzé ne voulait pas que je me coiffasse ainsi... il prétendait que ça accusait mon type... C'est comme mon nom: il avait exigé qu'on m'appelât Henriette; mais je m'appelle Judith... C'est le nom qu'il faut me donner désormais.

ANDRÉE

C'est entendu. Et, à part ça, vous avez fait un beau voyage?

JUDITH

Très beau... Vous savez que nous revenons de Jérusalem?

ANDRÉE

Oui, oui, je sais... Ça n'est pas banal...

JUDITH

Oh! nous n'avons pas recherché l'originalité. J'avais simplement envie de voir Jérusalem. J'éprouvais le besoin de me débaptiser en quelque sorte. Et puis, c'est un vœu que j'avais fait, il y a cinq ans, le jour de mon mariage, en montant les marches de la Madeleine.

ANDRÉE

J'ai une amie, le jour de son mariage également, en montant les marches de la Trinité, son pantalon a craqué. Elle s'est dit: Ça y est, je tromperai mon mari.

JUDITH, riant.

Ah! ah! C'est admirable! Je ne savais pas ça... Alors, ça signifie?

ANDRÉE

Dans notre religion, oui... enfin dans notre religion... c'est-à-dire...

JUDITH

Je comprends bien... c'est une petite superstition française...

ANDRÉE

C'est joli, Jérusalem?

JUDITH

Joli, non; mais c'est intéressant et, surtout, d'une évocation puissante. Songez-donc, c'est le berceau de la religion.

ANDRÉE

Vraiment? Et y avait-il beaucoup de monde?

JUDITH

Non, au mois d'octobre, il n'y a jamais grand monde. C'est au moment de Pâques que les pèlerins et les touristes affluent. Ça nous a permis de ne pas rencontrer les odieux Cooks. (Très grave, soudain.) Pourtant, un vendredi soir, sur la place des Lamentations, je me suis trouvée avec un misérable troupeau de coréligionnaires russes, qui priaient en se dandinant, tandis que je pleurais devant de gros blocs de pierre qui sont tout ce qui reste du temple de Salomon.

ANDRÉE, très étonnée.

Vous pleuriez?... Pourquoi pleuriez-vous?

JUDITH

Mais de pitié et d'admiration devant la misère et la foi de ces pauvres gens... Ah! je n'oublierai jamais ce spectacle-là, que la tristesse d'un crépuscule d'automne ren-

dait encore plus poignante, et je me suis dit que si jamais...

Elle se tait, comme entrée dans un rêve.

ANDRÉE

Si jamais ?

JUDITH, avec le geste de chasser son rêve.

Rien.

Un silence.

ANDRÉE

Vous êtes un vrai type, vous savez... Et, maintenant, vous restez à Paris tout à fait ?

JUDITH

Oui, nous ne bougeons plus... pour quelque temps, du moins...

ANDRÉE

Vous avez un gentil appartement... avec cette vue sur le Luxembourg, c'est très clair, très gai; mais pourquoi avez-vous choisi ce quartier-là ? Vous ne craignez pas que ce soit un peu loin ?

JUDITH

Ça renverse vos idées... Vous auriez choisi un appartement donnant sur le Parc Monceau. Mais, j'adore la rive gauche. J'ai conservé pour le quartier latin une grande tendresse. Ça me rappelle le temps où je suivais les cours du Collège de France. Ah! le Collège de France, la Sorbonne, les Lycées, les Écoles, les Bibliothèques, tous ces monuments de sciences et d'études, comme je les aime!

ANDRÉE

Je les trouve si tristes, si froids, si laids!... On doit

tellement s'y ennuyer. Quand j'étais petite et que j'allais voir mes frères, au lycée, il me semblait entrer dans une prison.

JUDITH

Oui, c'est l'effet qu'ils produisent généralement.

Sur ces derniers mots, la femme de chambre est entrée.

LÉONTINE

Madame, c'est l'homme aux stores qui désirerait parler à Madame, pour choisir ceux qu'on doit mettre dans le cabinet de toilette de Madame.

JUDITH

C'est bien... j'y vais (A Andrée.) Vous permettez, je reviens tout de suite.

Elle sort, suivie de Léontine.

SCÈNE III

ANDRÉE, MICHEL

Un silence.

MICHEL

Naturellement, je n'ai pas voulu t'en parler devant elle, mais as-tu des nouvelles de...

ANDRÉE

De Suzanne!

MICHEL

Oui.

ANDRÉE

Écoute, je n'y comprends rien, elle est épatante, cette femme-là. J'avoue qu'elle a été admirable. Elle n'a pas

versé une larme. En tout cas, personne ne peut se vanter de l'avoir vue pleurer... je ne sais pas ce qu'elle a fait quand elle était seule, mais devant nous, rien; c'est tout de même rigolo les femmes.

MICHEL

Pourtant, ce jour où je suis parti?

ANDRÉE

Elle a dit simplement à maman: « Votre fils aime Madame de Chouzé, il est allé la rejoindre. »

MICHEL

C'est tout?

ANDRÉE

C'est tout. Et elle est montée dans sa chambre; on ne l'a pas revue de la soirée; mais le lendemain, elle a repris sa vie ordinaire, extérieurement du moins. Papa voulait courir après toi pour te ramener, elle l'a supplié, elle lui a ordonné de n'en rien faire. Elle s'est retirée dans son orgueil comme dans une forteresse.

MICHEL

Savons-nous ce qu'il peut y avoir de désillusion et de douleur sous cette façade d'orgueil!

ANDRÉE

Ah! ça!... Et puis, elle est tombée malade; elle vient d'avoir une espèce de fièvre cérébrale;... mais je t'ai écrit tout ça.

MICHEL

Oui... oui... Elle est guérie maintenant?

ANDRÉE

Elle est hors de danger. Le médecin prétend même que c'est un grand bonheur qu'elle ait eu cette fièvre, parce que ça l'a empêchée de penser... Ça a reculé tous ces événements, ça les a rendus moins précis, plus lointains.

MICHEL

C'est vrai... Et les enfants?

ANDRÉE

Ils vont bien. Évidemment, ils ont tout compris.

MICHEL

Ah!

ANDRÉE

Oui, ils ne parlent jamais de toi... ils ont senti qu'il ne fallait pas en parler, sans qu'on leur ait rien dit... Ça te fait quelque chose que je te raconte tout ça.

MICHEL

Quelque chose... oui. Enfin, j'espère les voir bientôt. Ils appartiennent à leur mère, c'est incontestable... pourtant...

ANDRÉE

Tu les verras, sois tranquille... il va bien falloir prendre des arrangements... Suzanne a demandé le divorce: naturellement elle aura la garde et l'éducation des enfants... seulement tu les verras chez nos parents; tu ne pourras pas les voir ici, à cause d'Henriette... Et est-ce que... est-ce que vous allez vous marier?

En ce moment Judith rentre.

MICHEL

Non... Pourquoi faire?

ANDRÉE

C'est vrai au fait! (A Judith.) Vous avez déjà choisi vos stores?

JUDITH

Oui. C'est à ton tour maintenant, bijou: on va disposer les tableaux dans ton bureau. Tu feras bien d'y aller, autrement ils feront ça tout de travers.

MICHEL

J'y vais. (A Andrée.) Tu ne t'en vas pas tout de suite? Je te reverrai.

ANDRÉE

Oui, oui, je vais causer un peu avec Henriette.

Il sort.

SCÈNE IV

JUDITH, ANDRÉE

ANDRÉE

Dites-moi, comment se fait-il qu'étant arrivés justement hier soir, vous ayez déjà un appartement et que votre installation soit aussi avancée?

JUDITH

Bien entendu, nous l'avions loué avant notre départ.

ANDRÉE

Mais il a fallu le temps de le chercher.

JUDITH

Il y avait longtemps que je le guettais.

ANDRÉE, s'asseyant sur un rouleau de tapis.

Comment? vous saviez donc que Michel quitterait sa femme!

JUDITH, s'asseyant sur un petit escabeau.

Non, mais j'y avais tant pensé, je l'avais tant désiré que, lorsque c'est réellement arrivé, j'étais toute prête. J'avais choisi cet appartement, de sorte que, du jour au lendemain, nous avons pu le louer, convoquer les fournisseurs, leur donner les instructions nécessaires avant de partir, afin qu'à notre retour, tout fût en place, ou à peu près... Vous comprenez?

ANDRÉE

Très bien, très bien.

JUDITH

Au fond, ça vous étonne tout ça?

ANDRÉE

Oui, ça me semble tout drôle de vous voir là, tous les deux. Je m'étais bien aperçue qu'il y avait le gros flirt entre Michel et vous... pendant ces trois semaines que vous avez passées cet été avec nous, c'était assez visible. Mais je ne m'attendais pas à un dénouement si brusque... je ne pensais pas que vous prendriez un parti aussi radical.

JUDITH

Vous vous faisiez plutôt à l'idée de l'adultère classique.

ANDRÉE

Oui... quelque chose comme ça. Enfin! Il n'y a pas eu de catastrophe, par conséquent, vous avez eu raison. Mais comment êtes-vous partie? Racontez-moi.

JUDITH, rapproche son petit escabeau.

Oh! c'est très simple. Quand j'ai connu que Michel avait quitté sa femme, je n'ai plus eu qu'une idée: le rejoindre. Mais je ne voulais pas m'enfuir, abandonner le domicile conjugal comme une épouse coupable, puisque je ne l'étais pas... au sens légal du mot.

ANDRÉE

Vous n'étiez pas la maîtresse de Michel?

JUDITH

Mais non.

ANDRÉE

Vraiment?

JUDITH

Je vous l'affirme.

ANDRÉE

Quelle imprudence! Songez donc, si vous ne vous étiez pas plu, si au moment de... si après avoir... enfin vous me comprenez, si vous aviez eu une déception...

JUDITH

Il ne pouvait pas y en avoir; il n'y en a pas eu.

ANDRÉE

Je n'ai plus rien à dire.

JUDITH

Quoi qu'il en soit, à ce moment-là, je n'étais pas sa maîtresse; alors vous comprenez, vis-à-vis de mon mari, j'étais très forte.

ANDRÉE

Je crois bien... et alors?

JUDITH

Alors, j'ai dit à Gaston que j'aimais Michel et que j'allais le rejoindre.

ANDRÉE

Mais comment a-t-il pris ça, Gaston?

JUDITH

Mieux que je n'aurais cru... il faut tout dire, c'est un galant homme. Il a voulu d'abord m'étrangler, mais ça, c'est un geste réflexe.

ANDRÉE

Réflexe?

JUDITH

Oui... on appelle réflexes les mouvements que l'on fait sans réflexion.

ANDRÉE

Bizarre.

JUDITH

C'est comme ça. Il voulait donc m'étrangler, il voulait se battre avec Michel.

ANDRÉE

Ah! ma chère, un duel... que me dites-vous là, c'est affreux!

JUDITH

Ne vous frappez pas, Andrée, puisque ce duel n'a pas eu lieu. J'ai laissé passer la tempête et, après, nous avons causé. Il faut vous dire que je l'avais préparé depuis longtemps à cette éventualité; il connaissait mon vif désir d'indépendance, mon ardent besoin de bonheur et, surtout, mes idées sur le droit absolu qu'une femme a de disposer de sa personne.

ANDRÉE

Parbleu!

JUDITH

Voyons! Bref, nous avions tellement parlé de ce qui pourrait lui arriver, que lorsque c'est arrivé...

ANDRÉE

Il était tout prêt, comme vous.

JUDITH

Oui... un peu moins, cependant... Enfin, je lui ai fait comprendre qu'à notre époque, on ne retenait pas une femme de force et que, pour lui, la question se posait de savoir s'il préférait être trompé, ou me rendre élégamment ma liberté et que, d'ailleurs, si je ne reprenais pas ma liberté à cause de Michel, je la reprendrais...

ANDRÉE

Pour un autre.

JUDITH

Non, mais pour moi-même. Et, quand il m'a vue bien déterminée, il m'a laissée partir.

ANDRÉE

Et c'est comme ça que ça devrait toujours être! Comme je vous l'ai dit, votre aventure est la cause que nous avons parlé beaucoup de toutes ces questions, ces temps-ci, avec Georges, et j'ai trouvé mon mari tout à fait dans ces idées-là.

JUDITH

Pas possible!

ANDRÉE

Nous avons reconnu qu'après dix ans de mariage, nous

avions épuisé l'un envers l'autre nos ardeurs et nos curiosités... ça, c'est une chose réglée.

JUDITH

A la bonne heure.

ANDRÉE

Et nous avons prévu que, dans ces conditions-là, nous chercherions fatalement des distractions en dehors de notre ménage.

JUDITH

Alors, vous divorcez?

ANDRÉE

Non, au contraire, nous restons mariés, nous ne nous séparerons jamais... parce que Georges m'a expliqué: en amour, lorsqu'on désire sa liberté, c'est pour l'aliéner en d'autres mains...

JUDITH

C'est en général ce qui arrive.

ANDRÉE

Mais, il faut prévoir le moment où l'on désirera à nouveau sa liberté, pour la réaliéner encore et, ainsi de suite.

JUDITH

Il n'y a pas de raison pour que ça finisse.

ANDRÉE

Justement... ce serait, chaque fois, des scènes bien ennuyeuses avec l'objet qui a cessé de plaire. Tandis qu'en restant mariés, tout se simplifie. Quand j'aurai assez d'une liaison, je dirai à mon amant: mon mari sait tout! et je brandirai le courroux d'un époux outragé. De son côté et

dans des circonstances semblables, Georges dira à sa maîtresse: ma femme sait tout! il évoquera la douleur d'une épouse délaissée..., et on nous fichera la paix.

JUDITH

Vous avez pensé à tout... c'est admirable!

ANDRÉE

De sorte qu'en restant mariés, nous aurons la plus précieuse indépendance.

JUDITH

C'est l'union durable fondée sur un dévergondage réciproque: les coups de canif ne déchirent plus le contrat, ils servent au contraire à le contrôler, comme les coups de poinçon dans les billets de chemins de fer.

ANDRÉE

La vie est un voyage.

JUDITH

Qu'on ne fait bien qu'à deux.

ANDRÉE

Pourvu que le deuxième ne soit pas toujours le même. Tout ceci entre nous, n'est-ce pas?

JUDITH

Tout à fait entre nous... et Georges...

ANDRÉE

Ah! oui, et Georges... je préférerais même que vous n'en parliez pas à Michel.

JUDITH

Soyez tranquille.

ANDRÉE

Je vous ai dit ça, parce qu'avec vous, on peut causer de choses sérieuses... Vous ne me jugez pas mal au moins?

JUDITH

Je ne peux que très bien vous juger.

ANDRÉE

D'ailleurs, Georges a mis tout de suite à profit notre convention; c'est une justice à lui rendre... et il me trompe! c'est-à-dire qu'il ne me trompe pas, puisque c'est convenu... l'habitude d'employer cette expression là... enfin, je crois qu'il est du dernier bien avec Madame Audry.

JUDITH

Bravo! Et vous, avez-vous mis à profit la convention?

ANDRÉE. résolument.

Non.

JUDITH. froidement.

Bien.

ANDRÉE

Ne soyez pas *inquisitive.*

JUDITH

Je ne suis pas *inquisitive.* Vous me dites: non, je vous dis: bien.

Un silence.

ANDRÉE

Au fait, à vous, je peux bien l'avouer.

JUDITH

C'est oui.

ANDRÉE

Du moment qu'il a commencé, je serais bien bête de me gêner.

JUDITH

Vous seriez inexcusable.

ANDRÉE, embrassant Judith avec frénésie.

Ah! ma petite Henriette!

JUDITH

Judith... appelez-moi Judith.

ANDRÉE

Ma petite Judith, je vous aime beaucoup. Il me semble que ces derniers événements, la confidence que je viens de vous faire, tout cela nous a rapprochées.

JUDITH

N'en doutez pas... c'est-à-dire que nous ne faisons plus qu'une... entre nous, désormais, c'est à la vie, à la mort!

Sur ces derniers mots, Michel est entré.

MICHEL

A la bonne heure!

JUDITH

Tes tableaux sont en place, bijou?

MICHEL

Oui, du moins, j'ai indiqué comment je désirais qu'ils fussent placés.

ANDRÉE

Eh! bien, maintenant, je vous ai vus, vous vous portez bien, vous êtes heureux, je m'en vais contente.

JUDITH

On vous reverra bientôt, j'espère ?

ANDRÉE

Certainement, je reviendrai vous voir après-demain, vers ces heures-ci... je vous trouverai ?

JUDITH

Nous vous attendrons.

ANDRÉE, embrassant Michel.

Au revoir, mon grand frère. (Puis elle embrasse Judith.) Au revoir, ma petite belle-sœur.

JUDITH

Au revoir... Alors, à après-demain.

Andrée s'en va, Michel l'accompagne, puis revient.

SCÈNE V

JUDITH, MICHEL

JUDITH

Cette Andrée est un être délicieux.

MICHEL

C'est un oiseau.

JUDITH

Qui a de la branche. Elle a une façon de comprendre la vie qui m'enchante. Elle m'a fait des confidences... non, c'est inouï!... Je te raconterai ça. Je doute qu'elle soit jamais malheureuse ; elle ne considère que le meilleur côté des choses... elle a bien raison.

MICHEL, tristement.

Oui, c'est en effet le moyen d'être heureux... et il faut envier ces caractères-là.

JUDITH

Qu'est-ce que tu as?

MICHEL

Rien.

JUDITH

Quand vous avez été seuls, elle t'a parlé de ta femme, naturellement?

MICHEL

Oui.

JUDITH

Mais elle ne t'a rien appris de nouveau?

MICHEL

Il n'y a que ce qui existait déjà... tu ne trouves pas que c'est assez.

JUDITH

Ah! bien.

MICHEL

Pourquoi dis-tu: Ah! bien?

JUDITH

Parce que je vois...

Elle est interrompue par l'arrivée de Léontine qui lui remet une carte.

LÉONTINE

Ce Monsieur désirerait parler à Madame.

JUDITH, après avoir regardé la carte.

Oh! ça, c'est trop fort!

MICHEL

Qui est-ce?

JUDITH, lui tendant la carte.

Lazare Hœndelssohn. (A Léontine.) Je crois bien. Faites-le entrer.

Léontine sort.

MICHEL

Est-ce que c'est le Lazare Hœndelssohn dont tu m'as parlé? Tu ne m'as pas raconté qu'il avait été amoureux de toi?

JUDITH

Oui, il a voulu m'épouser; mais ça n'a aucune importance.

Cependant Léontine a introduit Lazare Hœndelssohn; c'est un homme d'une trentaine d'années, figure énergique et sympathique. Tenue très correcte.

SCÈNE VI

JUDITH, MICHEL, LAZARE

JUDITH, avec éclat.

Bonjour, Lazare!

Elle va à lui, les deux mains tendues.

LAZARE, plus calme.

Bonjour, Judith.

JUDITH

Par exemple, si je m'attendais à vous voir aujourd'hui. (Et comme Lazare s'incline devant Michel, elle présente:) Michel Aubier... Lazare Hœndelssohn.

Les deux hommes se serrent la main.

LAZARE

Je suis enchanté, Monsieur, de vous serrer la main... J'étais déjà votre ami, avant de vous connaître, car je vous ai lu: votre dernier livre, *La loi du plus faible*, est une chose admirable.

MICHEL, un peu gêné.

Oh!

LAZARE

Mais oui. En tout cas, il témoigne de la plus ardente pitié, de la plus généreuse indépendance, et je sais que, chez vous, l'homme ressemble à l'écrivain.

MICHEL

Hélas! je n'en sais rien moi-même.

JUDITH

Mais asseyez-vous donc, Lazare.

Elle lui désigne un siège près de la petite table.

LAZARE, apercevant la petite table.

Tiens, la voilà!

JUDITH

Quoi donc?

LAZARE, s'asseyant.

Cette petite table... figurez-vous que j'ai failli l'acheter.

JUDITH

Ah! oui? Elle est jolie, n'est-ce pas? (Cependant, Michel est allé prendre une chaise.) Je suis contente de vous voir, Lazare.

LAZARE

Moi aussi, Judith.

JUDITH

Très contente.

LAZARE

Et il n'y a pas besoin de vous demander si vous êtes heureuse; il n'y a qu'à vous regarder: vous avez le plumage nuptial.

JUDITH

Oh! le plumage nuptial, c'est joli. En effet, je suis très heureuse. Vous êtes donc au courant du changement survenu dans ma vie?

LAZARE

Je l'avais prévu. Telle que je vous connaissais, avec votre intelligence lumineuse, votre mépris des préjugés, votre haine de toute autorité, j'étais certain que vous ne supporteriez pas l'existence avec M. de Chouzé.

JUDITH

Ah! si je vous avais écouté.

LAZARE

J'ai toujours considéré ce mariage comme une mésalliance.

JUDITH

Lui aussi. Et puis, vous me blâmiez d'avoir épousé un catholique, d'être devenue catholique moi-même.

LAZARE

Oh! nous ne devenons jamais catholiques, nous autres. Votre baptême n'était qu'une apostasie extérieure et dont il y a eu bien des exemples, parmi nous. Pourtant, je ne vais pas aussi loin qu'Arbabanel qui prétend qu'une fille d'Israël, quand elle s'unit avec un chrétien, se retranche de l'humanité.

MICHEL

Arbabanel va un peu loin.

LAZARE

Seulement, je n'ai pas compris qu'une femme comme vous ait ambitionné d'être appelée vicomtesse de Chouzé... car c'était ça au fond.

JUDITH

J'étais bête.

LAZARE

Vous étiez très jeune, et vous ressentiez dans le même temps la honte et l'orgueil d'être de votre race. Vous me pardonnez de vous parler avec cette franchise?

JUDITH

Nous sommes d'assez vieux amis pour que, de vous, je puisse tout entendre. Je ne peux pas vous dire combien je suis joyeuse de vous revoir, Lazare. Songez donc, depuis si longtemps!

LAZARE

Oui, je sais, ça fait cinq ans.

JUDITH, à Michel.

C'est vrai, il y a cinq ans que nous avons passé tout un été ensemble, à Houlgate.

MICHEL

Ah! oui?

JUDITH

Vous vous rappelez la villa dite des Saules, à cause que trois de ces arbres pleuraient au bord d'un étang puéril.

LAZARE

Oui, oui, je me rappelle.

JUDITH

Ah! nous ne pleurions pas. Nous nous sommes bien amusés. Et quel été splendide nous avons eu cette année-là.

LAZARE

Oui, c'était le beau temps... et le bon temps.

JUDITH

Il y avait aussi Durcheim, Afkler, Silvescŭ, Oppenwald, toute une bande joyeuse.

LAZARE

Et Vowenberg, avec qui vous faisiez d'interminables parties de tennis.

JUDITH

Mais avec vous, je lisais notre Spinoza. Nous partions avec notre livre, nous marchions dans la campagne; nous nous reposions sous de beaux arbres, nous lisions quelques pages et, en revenant, nous discutions éperdument.

MICHEL

C'était un autre genre de sport.

LAZARE

Un tennis philosophique. Comme c'est loin tout ça! Avez-vous revu quelques-uns de nos amis?

JUDITH

Personne, sans cela, vous pensez bien que c'est vous que j'aurais revu le premier. M. de Chouzé ne voulait pas

que je fréquente mes coreligionnaires; mais j'ai bien l'intention de les revoir, de les voir beaucoup même. Je sais qu'ils ont tous fait leur chemin.

LAZARE

Oui, Afkler a fondé une grande revue; Durcheim est député, Oppenwald, préfet. Le petit Pfefferkorn est Inspecteur des Cultes.

JUDITH

Et Vowenberg?

LAZARE

Jusqu'à présent, il a surtout fait la fête; mais je sais qu'il a l'intention de se créer une grosse situation.

JUDITH

Dans quoi?

LAZARE

Dans la banque, la politique ou la littérature; il n'est pas encore fixé, mais il dit: le jour où je deviendrai sérieux, ce sera terrible.

JUDITH

Je le crois.

LAZARE

Mais parlons un peu de vous. Vous avez été contents de votre voyage à Jérusalem?

JUDITH

Comment! vous savez que nous sommes allés à Jérusalem? Oh! ça, c'est trop fort. Mais comment savez-vous?

LAZARE

J'ai des correspondants un peu partout, à cause d'une œuvre dont je vous parlerai tout à l'heure... ils me ren-

seignent. Enfin, j'ai su que vous étiez allés à Jérusalem. Il s'en est même fallu de bien peu que je ne vous en fasse les honneurs; mais je venais de partir quand vous êtes arrivés.

JUDITH

Pas possible! Est-ce dommage que nous ne nous y soyons pas rencontrés.

LAZARE, souriant.

Ça vaut beaucoup mieux, je vous aurais gênés.

JUDITH, très penchée vers Lazare.

Vous auriez été au contraire pour Michel un guide précieux. Il prépare en ce moment un livre sur les religions. Quelles belles choses vous lui auriez dites dans vos promenades à travers la Ville Sainte et sa campagne désolée! Quels pèlerinages vous auriez faits ensemble aux tombes sacrées où dorment des morts que votre érudition et votre inspiration eussent fait revivre! (Se tournant enfin vers Michel.) N'est-ce pas, bijou?

MICHEL

Oh! certainement.

Un silence.

JUDITH

Mais comment avez-vous su que nous étions de retour et que nous demeurions ici?

LAZARE

Parce que je sais toujours tout.

MICHEL

C'est un peu inquiétant.

LAZARE

Vous exagérez, il n'y a là rien d'inquiétant.

MICHEL

Ma sœur était la seule personne qui connût notre adresse; alors, je me demande...

LAZARE

Ne cherchez pas trop loin... je ne possède pas, vous pensez bien, de puissance occulte. Nous avons le même marchand d'antiquités...

MICHEL

Je ne vois pas bien...

LAZARE

C'est bien chez Isidore Kalb, qu'avant de partir, vous avez acheté cette petite table?

JUDITH

En effet.

LAZARE

J'avais voulu moi-même l'acheter, lors de mon dernier passage à Paris. Je ne sais pourquoi je ne me suis pas décidé tout de suite. Bref, lorsque je suis revenu, ce brave marchand m'a annoncé que vous en étiez le possesseur et c'est par lui que, du même coup, j'ai connu votre adresse.

JUDITH

Pas possible.

MICHEL

Comme tout se tient!

LAZARE

Tôt ou tard, d'ailleurs, je l'aurais su.

MICHEL

Évidemment.

LAZARE

J'ai prié mon secrétaire de s'informer de la date de votre retour et je suis venu, d'abord pour vous voir, Judith... ensuite, Monsieur Aubier, dans l'espoir de vous intéresser à une œuvre à laquelle, depuis un an, je me consacre tout entier. Vous devinez sans doute de quoi il s'agit?

MICHEL

Je crois deviner; mais dites.

LAZARE

Vous savez qu'à la suite de certains événements qui se sont déroulés devant nos consciences et nous ont appris, hélas! une fois de plus, que les hommes étaient toujours prêts à se haïr pour des raisons raciales ou confessionnelles, j'ai entrepris de fonder une ligue?

MICHEL

Oui... elle a même un très beau nom: « Paix et Lumière ».

LAZARE

Son but est, en effet, d'éclairer et de pacifier, de proposer à tous les hommes le même idéal de justice et de vérité, afin qu'il n'y ait plus entre eux de questions de races, de religions, de nationalités et, surtout, plus de luttes fratricides.

MICHEL

Cet espoir lointain d'une humanité fraternelle est vieux comme vos prophètes. Il s'appelle d'un très vieux nom: Le Messianisme.

LAZARE

Pour les esprits religieux, ce fut longtemps le messianisme; pour nos esprits scientifiques, c'est la croyance au Progrès.

MICHEL

C'est encore une religion, une religion laïque... Comment la rendrez-vous obligatoire?

LAZARE

En la rendant persuasive. Depuis un an, j'ai beaucoup voyagé. J'ai vu, un peu partout, ceux qui pouvaient m'aider dans l'accomplissement de mon œuvre. Beaucoup étaient gagnés d'avance à cette cause. J'ai pu en convaincre quelques autres, comme vous pourrez vous en rendre compte en consultant cette liste. (Il remet à Michel des papiers qu'il tire de sa poche.) Vos livres vous désignent comme un collaborateur précieux; c'est donc une collaboration que je viens vous demander avec votre signature.

JUDITH

Ça ne fait pas question.

MICHEL

Je trouve que le but que vous poursuivez, Monsieur Hœndelssohn, est très généreux et très beau, et ma collaboration vous est acquise; ça ne fait pas question, comme dit Judith. Pour être absolument sincère, je crois peut-être moins fermement que vous à l'avènement de l'Intelligence et de la Raison, de la Justice et de la Vérité; en tout cas, il m'apparaît très lointain, mais, peu importe, j'agirai toujours comme si je le croyais immédiat. Seulement, je ne vois pas la nécessité de vous donner ma signature.

LAZARE

Pourquoi?

MICHEL

Pardonnez-moi la comparaison, mais vous avez un peu l'air de me présenter des idées à l'acceptation, pour me les représenter plus tard, à l'échéance.

LAZARE

Eh! bien, vous avez peur de vous engager?

MICHEL

Personnellement, non; mais, parmi ceux qui figurent sur cette liste, s'il y en a que je connais bien, il y en a que je ne connais pas, d'autres encore que je connais trop. Je ne veux pas me rendre solidaire de ces gens-là, quoi qu'ils fassent.

LAZARE

Que prévoyez-vous donc qu'ils puissent faire? Ce sont des gens qui rêvent une humanité affranchie et supérieure et qui agiront ce rêve, en croyant à l'efficacité de l'effort perpétuel.

MICHEL

Ah! Comment certains d'entre eux agiront-ils? Tout est là. Je connais trop la mentalité d'un signataire. On ne poursuit d'abord que la réalisation d'une haute et noble idée; mais, bientôt, on ne suit plus que son idée, et l'on est précipité dans le sectarisme le plus étroit. Alors, pour peu que cette idée triomphe momentanément ou semble triompher, les persécutions commencent, l'esprit d'inquisition se déchaîne, et je n'en sais pas de plus odieux. Je veux me sauvegarder moi-même contre de pareils égarements; d'autant plus que je suis certain, d'avance,

d'être avec les persécutés et avec les vaincus. Ne souriez pas: si vous redeveniez parmi ceux-là, je serais avec vous.

LAZARE

C'est un sentiment estimable. Il faut plaindre ceux qui ont mérité d'être vaincus. Mais, prendre parti pour eux, ce n'est pas toujours de la générosité... parfois, c'est uniquement prendre parti contre les vainqueurs et, alors, c'est de l'opposition.

MICHEL, souriant.

J'ai peut-être ça dans le sang. Dans ma famille, on a toujours été de l'opposition.

LAZARE

Vous êtes parisien?

MICHEL

Oui. Mon grand-père a fait des barricades en 48... mon père a renversé l'Empire.

LAZARE

Pas tout seul?

MICHEL

Oh! non. Mon oncle a fait partie de la Commune. Mais ce n'est pas par esprit d'opposition que je ne vous donne pas ma signature: je veux rester indépendant.

LAZARE

Un excès de conscience ne fait que des démissionnaires, il ne fait pas des hommes d'action.

MICHEL

Et puis, j'ai, pour ne pas signer, d'autres raisons purement sentimentales et qui vous feront peut-être encore

sourire, mais dont j'ai le courage et que je vais vous dire. Il y a, dans une autre ligue qui m'apparaît opposée à la vôtre, des hommes que j'aime et que j'estime, et je ne veux pas me déclarer l'adversaire de ces hommes-là.

JUDITH, violemment.

Je sais de quelles brutes tu veux parler!

MICHEL

Esprit d'apaisement et de tolérance!

JUDITH

Non, mais c'est fou! Tu n'es pas honteux de donner des raisons pareilles?

MICHEL

Pas du tout.

JUDITH

Alors, si tes amis fondaient une ligue pour soutenir que la terre ne tourne pas et que le sang ne circule pas, tu n'adhérerais pas à une ligue qui maintiendrait que la terre tourne et que le sang circule, pour ne pas leur faire de la peine? Ça ne résiste pas à l'analyse. Il ne faut pas mêler les idées et les sentiments.

MICHEL

Ils ne se mêlent pas en toi, ils se mêlent en moi... je n'y peux rien. Et puis, il ne s'agit pas de choses aussi évidentes que la rotation de la terre ou la circulation du sang. Les hommes dont je parle ne sont pas devenus subitement des brutes, et comme il y en a tout de même, dans le nombre, qui ne sont guidés par aucun intérêt...

JUDITH

Oh! ça...

MICHEL

Non, par aucun intérêt... alors, je me demande...

JUDITH

Tu te demandes quoi?

MICHEL

Je me demande de quel côté est la plus grande part de vérité ou la moindre somme d'erreur...

LAZARE

Il n'y a qu'une vérité!

MICHEL

Tout un siècle de philosophie et de critique nous a enseigné que, dans le relatif, il y en avait deux et, dans l'absolu, il y en a sans doute une troisième qui échappe à notre connaissance.

LAZARE

Mon cher Monsieur Aubier, je suis étonné, je l'avoue, de votre refus; mais je me l'explique parfaitement. Il y a parfois, dans la vie de certains hommes comme vous, des moments de doute et d'inquiétude. Ils ne voient plus clair en eux-mêmes; mais ces hommes-là peuvent se reprendre. Je ne considère donc pas votre refus comme définitif... et je compte sur vous, ma chère Judith, pour le décider.

JUDITH, avec assurance.

Soyez tranquille, je m'en charge. Il signera, il le faut.

LAZARE

Je vous dis au revoir... je reviendrai.

JUDITH

Nous ne serons pas installés avant une quinzaine et nous ne recevrons guère avant un mois; mais vous ne nous dérangerez jamais.

LAZARE

Je profiterai de la permission. Au revoir, cher Monsieur, je suis enchanté de vous avoir connu.

Il sort, accompagné de Judith. Michel examine la liste que lui a remise Lazare. Judith rentre.

SCÈNE VII

JUDITH, MICHEL

JUDITH

Je suis remplie d'admiration!... Vraiment, c'est si bien ce qu'il fait, cet homme qui a eu le grand-père et le père milliardaires...

MICHEL

Que l'on connait...

JUDITH

Qui a hérité une immense fortune, et qui la met au service d'une si belle idée! Certainement, je trouve ça admirable. Et puis, c'est un être si profond et si pur, et d'une telle intelligence!... Il ne te plaît pas?

MICHEL

Il ne m'est pas sympathique.

JUDITH

Pourquoi?

MICHEL

Ça ne se raisonne pas.

JUDITH

Je n'admets pas ce qui ne se raisonne pas. Qu'est-ce que tu lui reproches ?

MICHEL

Je ne peux pas te dire... je reconnais qu'il est très bien... évidemment, c'est un esprit fort distingué... mais c'est un tas de détails... ça ne s'explique pas... ce sont des choses que l'on sent... ce Lazare qui ressuscite au bout de cinq ans...

JUDITH

C'est de l'esprit facile.

MICHEL

Oh!... je n'y pensais même pas... c'est une coïncidence. Enfin, il arrive ici, il s'installe, il est tout de suite à son aise avec toi, comme s'il t'avait vue la veille.

JUDITH

Ça se comprend, il m'a connue avant mon mariage.

MICHEL

Il te parle devant moi de Monsieur de Chouzé et d'un passé qui ne m'est pas très agréable... J'ai même cru un moment qu'il allait te parler de son ancien amour pour toi.

JUDITH

Il ne l'a pas fait, sois juste.

MICHEL

Et puis, cet homme qui sait exactement tout ce que

nous faisons, qui connaît notre adresse avant tout le monde...

JUDITH

Il t'a expliqué comment; c'est très simple: nous avons le même marchand de curiosités...

MICHEL

De curiosité, c'est le mot. (Judith hausse les épaules.) Je ne trouve pas tout ça naturel. Je n'aime pas non plus qu'il ait guetté, pour ainsi dire, notre retour, et qu'il se soit précipité tout de suite pour me demander une signature.

JUDITH

Ça prouve qu'il y attache la plus grande importance... Tu ne peux pas t'en offenser. Ce que tu lui reproches n'est pas bien grave... et je sais bien ce qu'il y a au fond de tout ça.

MICHEL

Qu'est-ce qu'il y a?

JUDITH

J'ai eu l'imprudence de te dire qu'il m'avait aimée, alors tu étais prévenu contre lui et résolu d'avance à être désagréable. Tu as réussi d'ailleurs.

MICHEL

Ce n'est pas ça du tout.

JUDITH

Alors, pourquoi n'as-tu pas voulu signer? Veux-tu me dire tes raisons?

MICHEL

Mais je te les ai dites, mes raisons.

JUDITH

Voyons! ce n'est pas sérieux... ça ne tient pas debout... tu as été au-dessous de tout. Ah! je n'étais pas fière de toi, je t'assure. Je t'écoutais avec stupeur, avec tristesse.

MICHEL

Tu as fait plus que de m'écouter, tu es entrée avec violence dans le débat.

JUDITH

Je ne peux pas entendre des choses pareilles et me taire. D'ailleurs, il est impossible que tu penses un mot de ce que tu as dit.

MICHEL

Je te demande pardon.

JUDITH

C'est nouveau, alors?

MICHEL

Oui, depuis quelque temps, je suis très troublé par tout ce qui se passe autour de moi.

Un silence.

JUDITH

Tu te trompes, Michel, ce n'est pas par ce qui se passe autour de toi que tu es troublé, mais par ce qui se passe en toi.

MICHEL

Que veux-tu dire?

JUDITH

Tiens: il a suffi que tu aies revu ta sœur tout à l'heure, et qu'elle t'ait parlé de ta femme, pour que tu sois redevenu un homme inquiet, tourmenté, hésitant, sans certitude de tes idées et sans courage de ta vie. Comprends-moi bien:

je ne veux pas dire que la visite de ta sœur t'ait précisément empêché de donner la signature que te demandait Lazare. Mais pourtant, et bien que ces deux choses n'aient pas logiquement le moindre rapport, elles ont dans ta conscience des rapports indirects, obscurs et lointains. Je te connais bien: depuis une heure, tu n'es plus le même. Ah! tu ne sais pas dissimuler, et l'expression de ton visage change, selon tes sentiments, comme un paysage sous la lumière des différentes heures du jour.

MICHEL

Si je te disais que ça ne m'a rien fait de revoir ma sœur et de parler de mes parents, de mes enfants... et de ma femme, tu ne me croirais pas...

JUDITH

Pourtant, Andrée ne t'a rien appris de nouveau. Tu redoutais des larmes, le désespoir, le drame même... et on ne t'a pas poursuivi, on ne s'est pas tué. Au lieu de ça, on s'est cuirassé d'orgueil; tout est pour le mieux.

MICHEL

Elle a failli mourir.

JUDITH

Ah! mon pauvre Michel, toujours des doutes, des scrupules, des angoisses, des remords, tout ce qui empoisonne la vie, tout ce qui vient troubler l'eau claire du bonheur, tout ce que ceux de ta race ont inventé pour faire douter les hommes du droit et du devoir même qu'ils ont d'être heureux.

MICHEL

Oui, ces angoisses, ces remords, tu ne les comprends pas; nous n'avons pas reçu la même éducation: on t'a

enseigné l'indépendance, la révolte, et que la satisfaction immédiate et quand même de ses désirs était, pour chacun, le but de la vie; on m'a enseigné, à moi, le devoir, la soumission, le renoncement, le sacrifice.

JUDITH

Tu es infesté d'esprit chrétien et, pourtant, tu ne crois pas!

MICHEL

Hélas! même quand ils ne croient plus, les hommes comme moi restent attachés par mille liens aux croyances du passé. L'éducation et l'hérédité ont créé en nous la conscience et l'honneur et, quand ils ne sont pas satisfaits, nous sommes inquiets et torturés.

JUDITH

Je le vois bien.

MICHEL

Ma raison m'affirme mon droit au bonheur et mes instincts réclament la satisfaction de mes désirs, mais je reste esclave d'une morale ancienne. La vérité, c'est que je suis un être de transition; il y a en moi un singulier mélange de vieilles idées et des idées nouvelles, et mon âme ressemble à ces pays frontières dont les habitants parlent tour à tour une langue ou une autre, jusqu'à ce qu'un conquérant arrive, qui impose définitivement la sienne.

JUDITH

Il faut choisir soi-même, sans attendre le conquérant.

MICHEL

J'ai choisi, puisque je suis allé vers toi.

JUDITH

Alors, ne dis pas cela d'un air désolé. Ah! comment te persuader que tu n'es pas coupable? Va, tu aurais pu te sacrifier silencieusement et mourir de désespoir même, celle à qui tu aurais fait ce sacrifice, si elle l'avait appris par hasard, ne t'en aurait su aucun gré. Crois-tu qu'elle aurait eu la moindre pitié? Être heureux, ce n'est pas être cruel, après tout, c'est se défendre. Et puis, pourquoi est-ce toi qui aurais été sacrifié et non pas elle? Toi, tu as une œuvre à accomplir et, pour l'accomplir, tu as besoin de sensations, tu as besoin de joie et de douleur... non pas de tristesse stérile, mais de douleur féconde... tu as besoin d'amour et de passion, tu as besoin de vivre, en un mot, et ta vie est plus précieuse que la sienne. Il y a tout de même une échelle des valeurs.

MICHEL

Il ne nous appartient pas de juger sur quel échelon nous sommes. A ce compte-là, l'ambitieux, le cupide, le jouisseur décideront qu'ils sont en haut de l'échelle et, par là, ils légitimeront tous leurs crimes.

JUDITH

Mais tu n'es ni ambitieux, ni cupide; tu m'as aimée, voilà tout. On ne choisit pas son amour, on le subit, il est indépendant de notre volonté. Mon amour pour toi, c'est toute ma pensée et toute ma chair, mon cœur, mon cerveau, tout enfin... Mon amour pour toi, c'est moi tout entière, il ne peut cesser qu'avec moi-même. Alors, ça me chagrine de voir que ton amour n'est pas égal et que le bonheur que je veux, que je crois te donner, n'est pas capable d'effacer tout le reste.

Elle pleure.

MICHEL

Je t'aime Judith, je t'adore... Tu le sais bien.

JUDITH

Alors ne regrette pas l'acte d'énergie qui t'a libéré et nous a permis d'être l'un à l'autre. Ose le regarder en face, au lieu de le contempler dans je ne sais quel miroir qui le déforme.

MICHEL

Je ne le regrette pas. Seulement, je t'explique: ma conscience dormait, comme un étang, sous la lumière de ton amour, et cette visite de ma sœur a fait remonter à la surface...

JUDITH

La morale ancienne. Ah! tu es bien de ta race...

MICHEL

Toi aussi... Enfin! c'est un nuage qui a passé... et tous mes doutes disparaîtront dans l'ivresse certaine de te posséder.

Ils s'étreignent longuement.

JUDITH

Tu vois, je n'ai pas d'orgueil, moi, je n'ai pas d'amour-propre. Tu m'as fait de la peine et je te pardonne. Je t'aime et tu pourrais me faire n'importe quoi, me tromper même, je ne cesserais pas pour ça de t'aimer.

MICHEL

C'est vrai?

JUDITH

Et toi, ce n'est pas la même chose?

MICHEL

Comment?

JUDITH

Si je te trompais, tu cesserais de m'aimer?

MICHEL

Sans doute.

JUDITH

Oh! ça c'est trop fort... Comment peux-tu dire une chose pareille? Tu en es donc sûr?

MICHEL

Mais oui.

JUDITH

C'est-à-dire que tu ne cesserais pas de m'aimer... au contraire... Mais ta dignité, ton honneur, comme tu dis, te commanderaient de ne plus me revoir et tu préférerais souffrir comme une bête. Est-ce ça?

MICHEL

Si tu veux.

JUDITH

Eh! bien, voilà ce que je ne comprends pas... ce que je ne comprendrai jamais.

MICHEL

C'est parce que nous ne sentons pas certaines choses de la même façon.

JUDITH

C'est sans doute parce que je suis une sémite.

MICHEL, souriant.

Mais oui, une sale sémite.

JUDITH

Et toi, un aryen, un propre aryen. Tu vois, c'est toi qui recommences les guerres de religion. Pourtant, rappelle-toi ce jour, à Jérusalem, où nous avons voulu visiter, dans le même après-midi, les ruines du Temple, le Saint-Sépulcre et la Mosquée. Le soir, quand nous nous sommes endormis, nous avons reconnu que le véritable sanctuaire, dans la Ville trois fois sainte, c'était la pauvre chambre d'hôtel où nous venions de nous prendre intensément, éperdument, et qu'il n'y avait qu'une religion: l'amour.

MICHEL

Quand nous avons reconnu ça, nous étions très fatigués.

JUDITH

Oh! anéantis... Tu te rappelles?

MICHEL

Tais-toi, tais-toi, tu es une satanique.

JUDITH

Ne t'en plains pas, mon amant chéri; nous aurons encore des nuits semblables, après des journées remplies de pures émotions, des journées et des nuits si belles que nous ne pourrons pas croire à leurs lendemains (ils s'embrassent). Seulement, ces émotions-là, il faut les chercher; il faut changer d'horizons car, devant des spectacles nouveaux, on devient des amants nouveaux. Je voudrais être nomade, errante, bohème, cosmopolite. Ah! surtout, ne soyons pas casaniers.

MICHEL

Mais je ne demande pas mieux, je ne suis pas casanier.

JUDITH

Si, mon coco chéri, tu es cela, tu hésites à te déplacer... Ce n'est pas ta faute... Ça tient aux exemples sédentaires que tu as eus sous les yeux. (Elle rit.) Quand je t'ai parlé d'aller à Jérusalem, tu as cru que je devenais folle, ça renversait toutes tes idées. Ton rêve voguait comme une gondole, sur les canaux de Venise ou, comme une nacelle, sur les lacs d'Italie. Tu as besoin d'être entraîné, laisse-moi diriger le mouvement.

MICHEL, l'embrassant.

Dirige-le.

JUDITH

Dis-moi, trésor, tu vas signer?

MICHEL

Quoi donc?

JUDITH

A la ligue... la ligue de Lazare Hœndelssohn.

MICHEL

Comment, tu y penses encore!

JUDITH

Tu signeras. Tu es obligé... Je le lui ai promis...

MICHEL

En voilà une raison!

JUDITH

Ah! si je pouvais signer à ta place.

MICHEL

Ce serait un faux.

JUDITH

Si tu ne signes pas, tu verras ce qui va t'arriver.

MICHEL

Je t'en prie, ne parlons plus de ça.

JUDITH

Non, non, bijou, c'est entendu... je ne t'en parlerai plus jamais. Mais ne sois pas injuste envers Lazare... c'est un être...

MICHEL

Si profond et si pur, et d'une telle intelligence!

JUDITH

Je te défends de te moquer de mes façons de parler. Non, sérieusement, je ne connais pas d'homme plus instruit; quand tu le connaîtras, tu l'adoreras.

MICHEL

C'est possible.

JUDITH

J'en suis certaine... D'ailleurs, nous ne verrons pas que Lazare, nous verrons des gens intéressants.

MICHEL

Tu en connais beaucoup?

JUDITH

Oui, dans mes anciennes relations... Et puis, ceux que nous ne connaîtrons pas, nous ferons leur connaissance.

MICHEL

Dès qu'un homme deviendra intéressant, nous l'inviterons à dîner.

JUDITH

Parfaitement... c'est comme ça qu'on a un salon.

MICHEL

Et même une salle à manger... et peut-être même une chambre à coucher.

JUDITH

Veux-tu te taire?... Et puis, tu vas travailler.

MICHEL

Je ne vais faire que ça.

JUDITH

Tu es un peu paresseux... Non, non, bijou, ne te fâche pas... tu n'es pas paresseux... mais tu es un contemplatif, un rêveur... c'est la même chose... et puis, tu n'as pas d'ambition; il faut avoir de l'ambition. Regarde tes petits camarades, comme ils s'agitent, comme ils se démènent. Regarde le petit Chérange, avec un seul livre, la place qu'il occupe.

MICHEL

Ne m'en parle pas.

JUDITH

Pas moins, il est le chef de la Jeunesse Intellectuelle.

MICHEL

Et il n'a pas soixante ans, c'est admirable! Chef de la Jeunesse Intellectuelle!... A quoi ça correspond-il? Je te le demande... Voilà un titre qui est arbitraire, par exemple... Et quelle en est la sanction?

JUDITH

Tu ne m'as pas comprise. Je veux dire que tu ne sais pas exploiter ce que tu fais. Tu as écrit de très beaux livres:

La loi du plus faible est une chose admirable... Tu as entendu, Lazare l'a dit.

MICHEL

Oh! si Lazare l'a dit!

JUDITH, venant sur les genoux de Michel.

Tu n'as pas la situation que tu devrais avoir.

MICHEL

Je me contente de celle-là.

JUDITH

Non, sois sérieux.

MICHEL

Je ne suis pas même le chef de la vieillesse stupide.

JUDITH

Et, pour ça, il faut connaître des gens influents, se créer des relations utiles, comprends-tu?

MICHEL

Oh! utiles, je comprends bien; seulement, ces choses-là, quand on ne les fait pas d'instinct, on les fait mal.

JUDITH

Sois tranquille... Je suis là... je m'en charge, laisse-moi faire... Mais tu m'écouteras?

MICHEL

Je t'écoute.

Ils s'embrassent longuement.

JUDITH

Quelle heure est-il?

MICHEL

Il est quatre heures.

JUDITH

Veux-tu sortir un peu?

MICHEL, très tendre.

Oh! sortir, tu crois?...

JUDITH

Oui, oui, ce sera plus raisonnable... la maison est pleine d'ouvriers. Allons sur cette terrasse des Tuileries, tu sais, d'où l'on voit le soleil se coucher, en haut des Champs-Élysées. C'est là que l'année dernière, à pareille époque, nous nous sommes donné notre premier rendez-vous. J'étais si heureuse et si triste, ce jour-là. Tout à coup le ciel est devenu tout rose, et tout était rose, les monuments, la terrasse et nous-mêmes. C'était d'une telle beauté! Puis la nuit est venue... On entendait les cloches des bateaux, sur la Seine, comme des petits angélus hâtifs. Et puis, il a fallu se séparer et, pour la première fois, je t'ai dit: « L'an prochain à Jérusalem!... » Tu te rappelles?

MICHEL

Oui, je me rappelle.

JUDITH

Je ne m'étais pas beaucoup trompée.

MICHEL

Va t'apprêter.

JUDITH

Je ne serai pas longtemps; mais avant, dis-moi que tu m'aimes.

MICHEL

Je t'adore.

Ils s'embrassent.

JUDITH, très câline.

Dis-donc, pigeon ?

MICHEL

Quoi ?

JUDITH

Tu vas signer ?

MICHEL, avec une exaspération comique.

Oh! la ligue!

JUDITH, se sauvant.

Bien, bien, je ne t'en parlerai plus jamais, tu entends jamais.

RIDEAU

ACTE TROISIÈME

Dix-huit mois après, à Paris, au mois de mai. Même décor qu'au deuxième acte, seulement le salon est complètement meublé; la décoration en est d'ailleurs très éclectique, avec une prédilection marquée pour les œuvres d'art modernes et un peu étranges. Tableaux des écoles impressionniste, tachiste, etc. Têtes préraphaëlites. Peut-être un Gustave Moreau, etc.... Sur la cheminée, le groupe de Rodin qui représente un homme s'accrochant désespérément et symboliquement aux hanches d'une femme.

C'est après le déjeuner, au moment du café. Il y a là Judith, Andrée Daincourt, Michel, l'oncle Émile, Jacques Vowenberg, Moissac, Trévières, les Afkler, l'homme et la femme; Narcisse Afkler, directeur d'une jeune revue: l'*Oréopanax*, et Pauline Afkler; le docteur Lurdau, vigoureux vieillard à belle barbe blanche[1].

SCÈNE PREMIÈRE

JUDITH, ANDRÉE, PAULINE AFKLER, MICHEL, VOWENBERG, L'ONCLE ÉMILE, DOCTEUR LURDAU, NARCISSE AFKLER, MOISSAC, TRÉVIÈRES

Au lever du rideau, tous ces personnages sont divisés en trois groupes. Au premier plan, à gauche, Judith et Andrée: à droite, Michel, Vowenberg, Moissac, Trévières, Afkler: au deuxième plan, le docteur Lurdau et Pauline Afkler en grande conversation. L'oncle Émile, isolé, lit le numéro de l'*Oréopanax*, paru le matin même.

ANDRÉE, à Judith.

Vous le saviez déjà? Comment le saviez-vous?

[1] Un écrivain allemand, M. Max Nordau, a voulu se reconnaître dans le personnage de ce docteur danois. Il s'est trouvé que l'acteur chargé de ce rôle s'était fait la tête de M. Max Nordau; d'ailleurs, nous le lui avions conseillé, à cause que M. Max Nordau a une fort belle tête; mais ce n'est là qu'une extériorité. Critique éminent et qui, ré-

JUDITH

Apparemment parce qu'on me l'a dit.

ANDRÉE

Qui vous l'a dit?

JUDITH

Ah! voilà. On vous a vus ensemble, l'autre jour, au Palace.

ANDRÉE

Oui, en effet, nous avons pris du thé. Ça ne m'étonne pas, il y avait là un tas de mauvaises langues qui étaient assises et qui me regardaient en ouvrant des yeux!

JUDITH

Eh! bien, je l'ai appris le jour même, une heure après... une de ces mauvaises langues, qui étaient assises, s'est levée et est accourue me le dire.

ANDRÉE

Je parie que c'est cette rosse de Vowenberg; il était là. Et puis, zut! Ça m'est bien égal, après tout... cette fois-ci, ma petite Judith, je crois que je suis partie pour la grande passion.

JUDITH

C'est la grâce que je vous souhaite.

cemment encore, jugeait nos écrivains avec une sévérité peu nuancée, M. Max Nordau ne souffre pas qu'on trace de lui une silhouette, même légère. Ah! M. Max Nordau a beau s'être installé parmi nous: d'habiter Paris, cela ne l'a pas rendu parisien et, dans ses journaux allemands, il a répondu à quelques grains de poivre par de longs chapelets de saucisses.

ANDRÉE

Par exemple, ça ne va pas être facile de rompre avec l'autre.

JUDITH

Ah! avec le prédécesseur... ça n'est donc pas fait?

ANDRÉE

Non... et il menace de se cramponner.

JUDITH

Je comprends ça... mais vous avez un excellent moyen de vous en débarrasser. Vous n'avez qu'à lui dire: « Mon mari sait tout! »

ANDRÉE

Ça ne prendrait pas.

JUDITH

Pourquoi?

ANDRÉE

Parce que j'ai eu l'imprudence de lui raconter notre convention avec Georges... vous savez ce que c'est... dans les commencements, il y a des moments où l'on dit tout.

JUDITH

Vous êtes impardonnable, Andrée. Comment! vous vous réservez une porte de sortie et vous lui en donnez la clef! Mon amie Rachel, vous savez, ma petite amie Rachel Pfefferkorn, dont je vous parle souvent, elle a fait la même convention avec son mari; seulement, elle ne l'a jamais confié à ses amants.

ANDRÉE

Oui, je sais bien. Que voulez-vous?

Cependant on a apporté le café.

MICHEL, se détachant de son groupe et venant auprès de Judith.

Tu sais que le café est là depuis un moment. Si tu t'occupais un peu de tes invités ?

JUDITH

Ah ! c'est vrai. (A Andrée.) Vous allez m'aider, voulez-vous ?

ANDRÉE

Certainement.

Toutes les deux se lèvent et servent le café. Michel revient auprès de Vowenberg, Trévières, etc.

MOISSAC, prenant un livre sur une table.

« L'*Horaire sentimental*, par Lucien Sproom. »

JUDITH, de sa place.

C'est un livre admirable !

MOISSAC, lisant sur la feuille de garde.

« A son Intelligence Judith Fuchsyani... Il a été tiré de « cet ouvrage un exemplaire unique sur vieux Japon à la « forme, signé. — Six exemplaires sur Japon impérial de « Mi-Tjui. — Six exemplaires sur Hollande van Gelder. « — Vingt exemplaires sur Chine Yu-Tsching. » Ça me suffit, je n'irai pas plus loin.

VOWENBERG, avec force.

Et un exemplaire sur peau humaine !

Il prend le livre.

MOISSAC

Il était très bien, Afkler, le dernier numéro de l'*Oréopanax*.

AFKLER

Oui, il est très intéressant... il y a un bel article du docteur Lurdau, n'est-ce pas ? Je crois qu'il fera du bruit.

MOISSAC

Fan du bru. Qui est-ce qui signe Torpille ?

AFKLER

C'est un garçon qui a été dans la flotte.

MOISSAC

Et qui est en train de la couler.

AFKLER

D'ailleurs, ce n'est que le commencement d'une série. C'est fantastique, ce que nous recevons de documents à l'*Oréopanax*.

MICHEL

Sur quoi ?

AFKLER

Sur tout. Après ça, nous publierons les *Notes d'un Infirmier*, puis le *Cahier d'un Brosseur*, ensuite le *Journal d'un Disciplinaire*. Mon cher, il y a des choses dont on ne se doute pas. Tenez, hier, nous avions à dîner un homme qu'on a enfermé comme fou... Il nous a raconté des choses terribles. Ma femme en était malade... elle n'a pas pu dormir cette nuit... (criant) n'est-ce pas, Pauline ?

PAULINE, à l'autre bout du salon.

Quoi donc, Narcisse ?

AFKLER

Cet homme, hier ?

PAULINE

Quel homme ?

AFKLER

Qu'on avait cru fou.

PAULINE

Ah! oui.

Elle reprend sa conversation avec le Dr Lurdau.

VOWENBERG posant l'*Horaire sentimental* sur la table.

Moissac, vous avez tort de mépriser ce livre-là... vous savez que c'est de tout premier ordre.

MICHEL

Je l'ai lu... C'est surtout très habile.

VOWENBERG

Oh! c'est plus qu'habile... il y a là dedans toutes les qualités d'un Stendhal, avec plus de profondeur et, surtout, plus de style.

MICHEL

Oh! non, Vowenberg, ne prononcez pas le nom de Stendhal à propos de ce petit Sproom. Voyons, Stendhal, c'est tout de même autre chose.

VOWENBERG, avec autorité.

Enfin, vous ne trouvez pas, moi je trouve. Je maintiens que c'est stendhalien. D'ailleurs, le livre en est à sa douzième édition... en quinze jours, c'est joli.

MOISSAC

Oh! ce petit Sproom fait admirablement sa réclame. C'est très israélite d'ailleurs. Quand vous faites quelque chose, vous autres, on le sait: il y a sept frères qui sont morts pour votre religion, ils ont trouvé moyen de donner leur nom à tous les cadavres.

JUDITH, apportant une tasse de café à Michel.

De qui parlez-vous?

MOISSAC

Des frères Macchabées.

JUDITH

A propos de quoi?

MOISSAC

A propos de votre jeune ami, l'*Horaire sentimental.*

JUDITH

C'est un chef-d'œuvre! Les cent premières pages sont tout à fait d'un grand écrivain.

MOISSAC

Voilà une chose qu'il ne faut pas dire.

JUDITH

Pourquoi?

MOISSAC

Vous feriez croire qu'à la cent-unième page, ce jeune homme a cessé brusquement de savoir écrire.

Cependant le Dr Lurdau et Pauline sont descendus en scène. Judith, qui a fini de servir le café, vient les rejoindre avec Andrée.

JUDITH

Vous accaparez le docteur Lurdau, Pauline.

PAULINE

Je ne l'accapare pas du tout, nous causions.

JUDITH

Ah! c'est que Madame Afkler est une de vos grandes admiratrices, docteur Lurdau; elle connaît tout ce que vous avez écrit... d'ailleurs, elle connaît tout.

LURDAU

Oui, votre amie est singulièrement instruite... (Il regarde autour de lui.) C'est très bien arrangé ici, vous avez là une jolie place.

ANDRÉE, riant.

Ah! ah! ah!

JUDITH

Le docteur Lurdau veut dire un salon. Et vous quittez Paris ce soir?

LURDAU

Oui, à mon grand regret.

JUDITH

Vous retournez à Copenhague?

LURDAU

Oui, à Copenhague. J'espère que si, un jour, vous venez dans le Danemark, j'aurai l'honneur de vous recevoir.

JUDITH

Oh! certainement... j'ai tellement envie de connaître le Danemark... Malheureusement, je ne voyage pas assez... et j'aimerais tant voyager! Mais, ça viendra. Copenhague est une jolie ville?

LURDAU

Ach! ce n'est pas une ville aussi gaie que Paris.

JUDITH

Vous aimez Paris?

LURDAU

Beaucoup... c'est une ville si agréable, vraiment!

ANDRÉE

A cette époque de l'année surtout... je ne connais rien de plus ravissant que Paris au mois de mai.

LURDAU

Ach! ravissant! ravissant! Et puis, les Parisiennes sont des femmes si charmantes, si séduisantes. Elles ont tellement de désinvolture pour l'amour. D'ailleurs, chez vous, tout est réellement fait pour l'amour. Toute votre littérature parle de l'amour, tout votre théâtre joue l'amour. Aux devantures de vos papetiers, on voit de si jolies cartes polissonnes et, dans les music-halls, comme les petites femmes sont déshabillées d'une façon excitante... même les honnêtes femmes ont des dessous, vous savez, comme de la crême blanche, bleue, verte, rose, vous savez, et couleur de la chair... Ach! tout est ici tellement gracieux et cochon!

ANDRÉE

Oh! Monsieur, quel vilain mot!

LURDAU

Comment faut-il dire?

ANDRÉE

Je ne sais pas, moi: on dit suggestif, pervers.

LURDAU

Mais c'est la même chose?

ANDRÉE

Oui, oui...

LURDAU

Mais il faut que vous veniez à Copenhague... je vous ferai connaître mon neveu, Erick Lurdau... il voudra faire votre portrait: c'est le plus grand peintre de la Scandinavie.

JUDITH

A propos de portrait, il faut que je vous montre quelque

chose d'admirable; ce sont des portraits de femmes, une série de douze eaux-fortes de William Dorth qu'il vient de m'envoyer. Vous connaissez William Dorth?

LURDAU

Non.

JUDITH

Comment! vous ne connaissez pas William Dorth? C'est le plus grand peintre de l'Angleterre. (Elle amène le Docteur, Pauline et Andrée auprès d'un grand carton, posé sur une petite table. En passant près du groupe des hommes, elle leur dit:) Venez donc voir de belles choses, au lieu de dire sans doute des bêtises.

Moissac, Vowenberg, Afkler se groupent autour du carton. Michel et Trévières ne les suivent pas.

TRÉVIÈRES

Monsieur Aubier, j'ai un service à vous demander.

MICHEL

De quoi s'agit-il, mon petit Trévières?

TRÉVIÈRES

Vous connaissez Sagelier?

MICHEL

Oui.

TRÉVIÈRES

Vous savez qu'il fait partie de la nouvelle combinaison ministérielle?

MICHEL

Oui, oui, je sais, et alors?

TRÉVIÈRES

Alors, s'il est nommé, et il le sera, je désirerais être attaché à son cabinet. En quels termes êtes-vous avec lui?

MICHEL

En très bons termes.

TRÉVIÈRES

Vous le voyez toujours?

MICHEL

Je le vois assez souvent.

TRÉVIÈRES

Votre recommandation auprès de lui serait très efficace.

MICHEL

Dame, je pense. J'étais au lycée avec lui, nous étions étudiants ensemble, nous sommes demeurés amis. Il y a entre nous des souvenirs certainement plus forts que nos divergences politiques.

TRÉVIÈRES

Alors, vous voudrez bien lui parler?

MICHEL

Comptez sur moi. Mais pourquoi voulez-vous être attaché au cabinet de Sagelier?

TRÉVIÈRES

Je vais vous expliquer. J'ai vingt-cinq ans...

MICHEL

Et vous ne voulez pas mourir encore.

TRÉVIÈRES

Non... je suis arrivé à un tournant de ma vie, et...

Ils continuent de causer.

JUDITH

N'est-ce pas que c'est admirable!

L'oncle Émile qui lisait l'*Oréopanax* se mêle au groupe, autour des eaux-fortes.

L'ONCLE ÉMILE

Qu'y a-t-il de si admirable?

JUDITH

Ces eaux-fortes de William Dorth... ce sont des merveilles...

ANDRÉE, lui passant une des eaux-fortes.

Tiens, voilà le portrait de Judith.

L'ONCLE ÉMILE, à Judith.

Ça a la prétention d'être vous, ça?

JUDITH

Oui, c'est moi.

L'ONCLE ÉMILE

Je ne vous eusse pas reconnue.

JUDITH

Ce n'est pas une photographie... ce n'est pas même, à proprement parler, un portrait, c'est une interprétation.

L'ONCLE ÉMILE

Il vous a interprétée là comme une noyée.

JUDITH

Vous n'y entendez rien.

L'ONCLE ÉMILE

Sérieusement, vous trouvez ça bien?

JUDITH

Je vous dis, admirable!

AFKLER

C'est bien vous, au contraire... la sinuosité de la bouche... le mystère du regard.

PAULINE

Oui, et je ne sais quoi d'infini qui circule à travers l'absolu.

MOISSAC

C'est curieux, j'allais le dire.

PAULINE

Et puis, je trouve que William Dorth a une vision tellement spéciale... ce qu'il fait est d'une synthèse si définitive... Ah! c'est d'un art si inquiétant.

L'ONCLE ÉMILE

Inquiétant pour lui.

JUDITH

Vous, d'abord, on ne vous parle pas.

ANDRÉE

J'avoue que si je devais faire faire mon portrait, ce n'est pas Dorth que je choisirais.

JUDITH

Pourtant, Andrée, il vous trouve très bien; il m'a même dit qu'il ferait volontiers quelque chose avec vous.

ANDRÉE

Vous m'effrayez!

JUDITH

Oh! avec William Dorth, vous ne courez aucun danger: il caresse des pots et ça lui suffit.

L'ONCLE ÉMILE

Comment! des pots?

JUDITH

Oui, il paraît que les grès, les faïences, les porcelaines, leurs contours, leur poli, leur fraîcheur, leur grain, tout ça lui procure des sensations particulières.

L'ONCLE ÉMILE

Il est complet, votre William Dorth! Encore un élève de l'école anormale!

JUDITH

Quel mal fait-il? Il a bien raison si ça l'amuse. Il augmente le champ de ses sensations, voilà tout. Moi, je l'envie.

L'ONCLE ÉMILE

Taisez-vous donc! Savez-vous à quoi l'on en arrive, avec ces théories-là?

JUDITH

Non, mais je vais le savoir dans un instant.

L'ONCLE ÉMILE

Eh! bien, on en arrive à excuser le monsieur qui plante des aiguilles dans la gorge de ses petites amies.

ANDRÉE

Oh! l'espiègle!

L'ONCLE ÉMILE

Celui-là aussi augmente le champ de ses sensations.

MOISSAC, fredonnant.

Cours, mon aiguille, dans ta gorge...

JUDITH

Ah! non, vous savez, les aiguilles, très peu pour moi!

L'ONCLE ÉMILE

Vous voyez bien!... Non, ces gens-là, on devrait les condamner.

JUDITH

Ha! ha! les condamner! Alors, vous condamneriez William Dorth pour détournement de potiches?

L'ONCLE ÉMILE

En tous cas, je commencerais par l'enfermer et par le doucher. (Il s'adresse à Pauline.) Voyons, Madame, n'ai-je pas raison?

PAULINE

Oh! Monsieur, pour ces choses-là, moi je trouve que chacun est libre de faire ce qu'il veut.

L'ONCLE ÉMILE

Ah! alors, c'est différent. Après l'amour libre, le vice libre, le crime libre, même, au besoin; tout ça, c'est dans le même désordre d'idées.

JUDITH

Émile, vous vous emballez!

L'ONCLE ÉMILE

Je ne m'emballe pas; mais c'est égal, caresser des pots quand il y a les femmes, quand il y a les femmes!

ANDRÉE

Le fait est que je me demande quel plaisir on peut avoir avec des pots.

L'ONCLE ÉMILE

Après tout, j'en ai eu quelquefois avec des cruches.

Il va rejoindre Michel et Trévières, en haussant les épaules et en grommelant.

JUDITH, quand il s'est un peu éloigné.

Quelle vieille bête!

MOISSAC

Il a raison, il dit ce qu'il pense.

JUDITH

Mais il ne pense pas.

MOISSAC

Alors, c'est comme s'il ne disait rien.

JUDITH

Imaginez-vous, il m'a lu l'autre jour un drame en vers, un drame historique, c'est idiot... c'est au-dessous de tout. Et puis il me déplaît, avec son insupportable manie de faire des à-peu-près. D'abord, quand il sort de table, il est toujours congestionné... il boit trop de vin... je le déteste.

MOISSAC

Il ne faut pas le détester: il fait des à-peu-près, il écrit des drames historiques, il aime le vin, il ne trouve rien de plus beau que les femmes, tout ça constitue un ensemble.

JUDITH

D'abord, c'est un raté, moi, j'aime qu'on réussisse.

MOISSAC

C'est tout de même un type, croyez-moi.

Un silence.

VOWENBERG

Judith, pourrais-je vous dire un mot?

JUDITH

Mais, certainement.

On s'éloigne discrètement. On les laisse seuls.

VOWENBERG

Vous savez qu'un nouveau ministère est en train de se former et que Sagelier en fera certainement partie?

JUDITH

Oui... Eh! bien?

VOWENBERG

Je voudrais être attaché au cabinet de Sagelier. Vous verrez Lazare Hœndelssohn, aujourd'hui?

JUDITH

Il doit venir me voir à quatre heures.

VOWENBERG

Alors, parlez-lui sérieusement, parlez-lui... il faut absolument que ça se fasse... Je n'ai pas besoin de vous dire pourquoi. Sagelier n'a rien à refuser à Hœndelssohn et, s'il marche à fond...

JUDITH

Soyez tranquille, il marchera.

VOWENBERG

Avec l'appui de Hœndelssohn, je suis tranquille... Michel jette de notre côté des regards inquiets... il est persuadé que je vous fais la cour. D'abord, je ne vous ai jamais fait la cour.

JUDITH

Vous avez de l'aplomb.

VOWENBERG

Je veux dire que je n'ai jamais enguirlandé de périphrases surannées le grand désir que j'ai de votre chère petite personne.

JUDITH

C'est une justice à vous rendre, vous m'avez toujours parlé avec la dernière brutalité.

VOWENBERG

Et vous, vous m'avez toujours repoussé avec la dernière cruauté. Oh! je sais bien qui vous aimez.

JUDITH

Je serais curieuse de l'apprendre.

VOWENBERG

Vous aimez Lazare Hœndelssohn.

JUDITH, riant.

Ah! ah! ah!

VOWENBERG

Vous n'avez pas du tout envie de rire. Lazare est votre flirt, votre love; je ne dis pas que vous soyez sa maîtresse...

JUDITH

C'est heureux.

VOWENBERG

Pas encore, mais vous le serez.

JUDITH

Jacques, je devrais vous mettre à la porte, pour vous apprendre à me parler comme vous le faites; mais j'aime mieux m'amuser de votre grossièreté que de m'en offenser.

VOWENBERG, galamment.

Vous adorez ma grossièreté, elle vous râpe l'âme.

JUDITH

C'est vrai, comme une mauvaise eau-de-vie râpe le gosier.

VOWENBERG

Alors, je continue: le jour où vous serez la maîtresse de Lazare, je souffrirai beaucoup.

JUDITH

Vous?

Elle rit.

VOWENBERG

Oui, moi... je ragerai certainement; mais j'aurai la satisfaction de savoir que Michel est cocu.

JUDITH, le coupant.

Voulez-vous vous taire... J'ai horreur qu'on dise de ces mots-là... vraiment. vous avez un cœur charmant.

VOWENBERG

Michel me déteste... il ne peut pas me sentir.

JUDITH

Vous faites tout ce qu'il faut pour ça... Encore tout à l'heure, vous lui annoncez que sa femme va se remarier.

VOWENBERG

Qu'est-ce que ça peut lui faire, puisqu'il l'a quittée?

JUDITH

Tout de même, c'était une gaffe.

VOWENBERG

Vous croyez?

JUDITH

J'en suis sûre et vous aussi... C'est la pire de toutes les gaffes... la gaffe volontaire.

VOWENBERG

Eh! bien, oui, je l'ai fait exprès... je suis dans un de mes bons jours. Je me sens taquin, agressif à souhait, bien en forme... Je me découvre comme l'übermenschlich, plein d'une joyeuse méchanceté.

PAULINE, survenant.

Judith, venez donc nous donner un renseignement.

Ils remontent auprès du docteur Lurdau qui est en train d'examiner une sorte de casque.

LURDAU

J'étais en train d'examiner cet objet. Puis-je vous demander à quoi il sert?

JUDITH

C'est un casque de téléphone.

LURDAU

Un casque de téléphone? C'est épatant! très original. Vous mettez réellement ça sur votre tête?

JUDITH

Mais oui, quand je veux entendre l'Opéra ou l'Opéra-Comique, j'adapte les récepteurs dans ces plaques, parce que c'est fatigant de les tenir comme ça. (Elle fait le geste d'une personne qui écoute dans le téléphone.) Je m'installe dans un fauteuil et j'écoute.

LURDAU

Épatant!

JUDITH

Je m'en suis servie hier pour la première fois; j'ai entendu *Pelléas et Mélisande.* C'était un ravissement.

LURDAU

Je vous prie de le mettre sur votre tête.

JUDITH

Voilà!

Elle met le casque sur sa tête et s'assied sur un haut fauteuil en bois sculpté.

PAULINE

Ça vous va tout à fait bien... vous avez l'air d'un Gustave Moreau... n'est-ce pas, Narcisse?

AFKLER

Oui... la Princesse au Téléphone.

ANDRÉE

C'est comme ça que vous devriez faire faire votre portrait, Judith.

MOISSAC

C'est très bien: ce casque enrichi de pierreries, ces légers fils verts qui vous relient à l'enchantement de la musique... cela a quelque chose de lointain et d'immédiat, de chimérique et de pratique à la fois.

VOWENBERG

C'est sphyngique et guivral... et, pourtant, si parisien!

MOISSAC

Aubier, ça ne vous donne pas l'idée d'avoir un casque pareil?

MICHEL

Oh! non, moi, je n'ai pas de ces imaginations orientales.

JUDITH

Tu pourrais avoir un casque de pompier, bijou. D'abord, Michel ne comprend rien à ces choses-là, pas plus qu'à mes façons de m'arranger. Ce matin encore, nous avons eu une grande discussion; il trouvait cette robe ridicule.

MICHEL

Tu veux dire ce costume.

PAULINE

Est-ce possible? Je la trouve très jolie, au contraire, votre robe... j'en aurai une pareille certainement.

LURDAU

Très originale.

JUDITH

Michel n'aime pas l'originalité.

MICHEL

Ce que je n'aime pas, c'est la recherche de l'originalité.

JUDITH

Alors, tu te figures qu'en mettant cette robe, je me suis dit: « Mon Dieu! que je suis donc originale, étrange! » En effet, ce serait misérable. Je la mets parce que ça me plaît, voilà tout.

ANDRÉE

D'abord, les hommes ne doivent pas s'occuper de ces choses-là.

JUDITH

Et puis, c'est une robe d'intérieur... je comprendrais que tu ne tiennes pas à ce que je sorte comme ça.

MICHEL

Je suis tranquille... ça viendra.

JUDITH

Bien entendu... (Un silence.) Et vous, docteur Lurdau, qu'en pensez-vous?

LURDAU

Je pense, séduisante dame, de quelque façon que vous vous habilliez, vous serez toujours charmante.

JUDITH

Docteur Lurdau, vous êtes très galant.

L'ONCLE ÉMILE

Le docteur Lurdau va rentrer dans son pays et écrire, dans un gros livre, que toutes les femmes, à Paris, ont des casques pour entendre l'Opéra dans le téléphone.

LURDAU

Je ne conclus pas du particulier au général.

L'ONCLE ÉMILE

Et puis, vous avez écrit sur les femmes françaises, sur les hommes aussi, des choses plus sévères. Je lisais précisément tout à l'heure votre article dans l'*Oréopanax*: vous écrivez que les Français sont bavards, ignorants, libertins, frivoles, et que nous offrons les symptômes d'une vertigineuse décadence.

LURDAU

Oh! les peuples mettent cinq cents ans à pourrir. J'ai observé chez vous certains symptômes de décadence... je les ai signalés loyalement.

L'ONCLE ÉMILE

Ah! vous nous arrangez bien! J'ai même été surpris de lire ces choses-là dans une revue française.

JUDITH

Et, bien entendu, dans une revue française, on doit imprimer que les Français sont le premier peuple du monde.

L'ONCLE ÉMILE

Pas nécessairement; mais il n'est pas nécessaire non plus d'imprimer tout le contraire.

AFKLER

Oh! le docteur Lurdau n'épargne pas non plus ses compatriotes.

LURDAU

Naturellement! Qu'est-ce que ça signifie: compatriotes?

Ach! Ça n'est rien du tout. Moi, je suis tout à fait exempt du préjugé national. Je suis un citoyen du monde, vous comprenez. Alors, je ne juge pas les gens, s'ils sont Italiens, ou Danois, ou Russes, ou Français... ou je ne sais quoi, vous comprenez! Je fais l'ethnographie, la psychologie des peuples.

VOWENBERG, avec force.

J'ai trouvé votre article, docteur Lurdau, de tout premier ordre.

L'ONCLE ÉMILE

Et puis, vous ne vous en êtes pas tenu aux généralités. Vous avez pris à partie, assez rudement, quelques-uns d'entre nous.

LURDAU

Vous êtes le peuple qui a fait la belle et grande Révolution. J'ai pris à partie ceux qui, dans la France, cette terre des nobles idées généreuses, veulent systématiquement retourner en arrière.

VOWENBERG, rudement.

Et vous avez eu raison de leur mettre le nez dans leurs raisonnements de sciapodes et de blémies!

MICHEL, intervenant.

Les gens dont vous parlez ne veulent pas systématiquement retourner en arrière. Ce sont des gens qui pensent en Français, voilà tout.

JUDITH

Ah! penser en Français, on sait ce que ça veut dire: c'est limiter l'humanité à un fleuve et à une chaîne de montagnes; c'est ignorer complaisamment ce qui se passe

au dehors; c'est être fier en regardant une colonne... c'est prendre un trou et mettre de la tradition autour.

MICHEL

Évidemment, ces gens-là ne se proclament pas citoyens du monde; c'est, d'ailleurs, une expression mal venue, car la cité et le monde sont deux choses opposées... et la plupart des hommes tiennent à la terre où ils sont nés par des racines profondes.

LURDAU

Quelle erreur!

VOWENBERG

Voilà encore une expression mal venue! Les hommes ont des pieds pour marcher; alors, qu'est-ce que ça signifie: tenir à la terre par des racines profondes?

MICHEL

Si vous aimez mieux, c'est aimer sa patrie.

VOWENBERG

Oh! la patrie... Voulez-vous me définir ce que c'est que la patrie? Vous allez me répondre que votre patrie, c'est la France. Ce n'est qu'une expression géographique. On vous demande une définition saine.

MICHEL, sans élever la voix, au contraire.

Je ne sais pas si ma définition vous paraîtra saine; mais il me semble que la patrie, c'est des victoires glorieuses, des défaites héroïques, de beaux exemples de sacrifices et de vertus... c'est des cathédrales, des palais, des tombeaux... c'est des paysages que l'on a vus tout enfant et d'autres qui, plus tard, ont encadré des heures de joie ou de tristesse... c'est des choses intimes, des souvenirs, des

traditions, des coutumes... c'est un langage qui vous paraît le plus doux, c'est une vieille chanson, un vieux proverbe plein de bon sens... c'est une rose qui s'appelle la France, c'est une assiette peinte... que sais-je? Mais oui, la patrie, c'est tout ça... et bien d'autres choses encore.

L'ONCLE ÉMILE

Mais oui, c'est tout ça, nom de Dieu!

JUDITH

Oh! vous, parbleu, vous êtes un cocardier. Quand vous voyez passer un drapeau, vous pleurez.

VOWENBERG

Ma cuisinière aussi.

L'ONCLE ÉMILE

Ça prouve que c'est une brave femme votre cuisinière, je l'embrasserais... Je ne pleure pas, mais je suis très ému.

JUDITH

Êtes-vous ému quand vous voyez le drapeau qui flotte sur le Mont-de-Piété?

L'ONCLE ÉMILE

Ça, non!

JUDITH

Et quand vous voyez les petits drapeaux dans les petites boutiques des Champs-Élysées?

L'ONCLE ÉMILE

Non plus. Mais quand je vois le drapeau à sa place, c'est-à-dire au milieu du régiment, alors, je suis ému et je m'en vante... Et je ne suis pas le seul, heureusement.

VOWENBERG

Ha! ha! Le drapeau!

AFKLER

Le régiment qui passe!

VOWENBERG

Les dernières cartouches!

AFKLER

Le père La Victoire!

VOWENBERG

Ah! vous voyez, docteur Lurdau, que le militarisme compte encore chez nous quelques partisans.

L'ONCLE ÉMILE

Il ne s'agit pas de militarisme, il faut bien pourtant que nous ayons une armée.

AFKLER

Pourquoi faire?

L'ONCLE ÉMILE

Mais pour nous défendre; parce que les autres en ont une.

MOISSAC

Mais personne ne songe à nous attaquer.

L'ONCLE ÉMILE

Ça, nous n'en savons rien. Alors, il ne faut pas être les plus faibles.

AFKLER

Vous êtes pour la paix armée?

JUDITH

Moi, je suis pour la guerre désarmée.

LURDAU

Nous poursuivons précisément ce but que les plus faibles soient protégés, en attendant que les guerres diminuent jusqu'à disparaître. Ce sera la plus grande œuvre de la civilisation.

L'ONCLE ÉMILE

Taisez-vous donc!... C'est au lendemain de la Conférence de la Haye, que nous avons vu une nation formidable et soi-disant civilisée, se précipiter sur un petit peuple vingt fois inférieur en nombre. Nous serons bien avancés quand pareille chose nous arrivera.

JUDITH

Et alors? il n'y aura plus de ciel, plus de mer, plus de montagnes... il n'y aura plus de couchers de soleil, il n'y aura plus de clairs de lune... il n'y aura plus d'arbres, plus de fleurs, plus de musique, plus de parfums... il n'y aura plus de gens qui s'aimeront, plus de baisers, de caresses, d'étreintes!

VOWENBERG

Il n'y aura plus d'assiettes peintes!

L'ONCLE ÉMILE

Ah! si vous raisonnez comme ça!

JUDITH

Mais l'armée, c'est la guerre.

L'ONCLE ÉMILE

Mais non.

JUDITH

Mais si, c'est forcé. L'homme qui a un fusil veut s'en servir. Et penser qu'à notre époque, on trouve encore des gens pour envisager la guerre comme une chose nécessaire, sainte, sacrée, c'est effrayant!

L'ONCLE ÉMILE

Mais non, comme une chose possible.

JUDITH

Eh! bien, il y a des possibilités qu'il ne faut jamais admettre; c'est le meilleur moyen de les rendre impossibles.

VOWENBERG

Mais, s'il surgissait un nouveau Napoléon, vous et vos pareils, vous seriez prêts à le suivre, comme un troupeau.

L'ONCLE ÉMILE

Pas du tout. Je trouve que Napoléon fut un homme néfaste.

VOWENBERG

Vous dites ça maintenant... Ah! docteur Lurdau, vous n'en avez pas assez dit sur la mentalité de certains Français.

L'ONCLE ÉMILE

Que voulez-vous dire?

VOWENBERG

Je veux dire qu'il faut haïr le militarisme, et que les gens qui font leur métier d'être militaires ont un cerveau comparable à celui du Catoblépas, animal tellement stupide qu'il dévorait ses propres pieds.

MICHEL

Vous oubliez, Vowenberg, que j'ai un frère qui fait précisément son métier d'être militaire.

VOWENBERG

Non, non, je ne l'oublie pas, et je répète...

MICHEL, très calme.

Monsieur Vowenberg, vous ne répéterez rien du tout... et je vous prie de prendre la porte...

JUDITH

Tu es fou!

VOWENBERG

C'est sérieux?

MICHEL

Tout ce qu'il y a de plus sérieux.

VOWENBERG

Alors, il n'est plus permis de discuter?

MICHEL

Il est permis de discuter courtoisement... Allons! Vous n'avez pas entendu?

Il s'avance vers lui.

VOWENBERG

Ne me touchez pas!

MICHEL

Alors, allez vous-en.

VOWENBERG

C'est plaisir de venir déjeuner chez vous, vous avez une façon de comprendre l'hospitalité!...

MICHEL

Je ne vous reproche pas les plats qu'on vous a servis, seulement, je vous reproche de mettre les pieds dedans.

VOWENBERG

Ça ne se passera pas comme ça, je vous en réponds... cette affaire aura des suites.

MICHEL

Une affaire a toujours des suites.

VOWENBERG

Vous êtes trop spirituel... Vous savez qu'on en meurt?

MICHEL

C'est une belle mort!...

VOWENBERG, tendant la main à Judith.

Au revoir!

JUDITH

Je vous accompagne...

MICHEL

Reste là, je te prie.

JUDITH

Mais...

MICHEL

Reste là! (Vowenberg se dirige vers la porte, après avoir dit au revoir à Pauline Afkler et à Moissac.)

Un silence, un grand silence. Judith va ouvrir, avec une nerveuse tranquillité, le piano et joue vaguement.

MOISSAC

Vous avez eu tort, Aubier... il ne faut pas prendre au tragique ce que dit Vowenberg...

L'ONCLE ÉMILE

Il s'exprime avec une telle violence!...

MOISSAC

Oui, je sais bien, il a un langage un peu apocalyptique et qui surprend dans la bouche d'un jeune noceur... C'est le prophète de chez Maxim's!...

TRÉVIÈRES

Au revoir, mon cher Monsieur Aubier. Si vous avez besoin de moi, je suis à votre disposition.

MICHEL

Je vous remercie.

MOISSAC

Je descends avec vous, Trévières.

Ils vont dire au revoir à Judith.

JUDITH, s'interrompant de jouer.

Vous vous en allez?

MOISSAC

Sans doute, puisque Vowenberg a donné le signal du départ.

Trévières et Moissac sont sortis. Judith s'est remise à jouer du piano.

MICHEL, au docteur Lurdau.

Je vous demande pardon, Monsieur, de vous avoir rendu témoin de cette scène un peu vive...

LURDAU

Je suis enchanté, au contraire, c'est si intéressant!...

L'ONCLE ÉMILE

Oui, voilà un document pour votre psychologie des peuples.

LURDAU

Je regrette seulement d'avoir été la cause involontaire, le point de départ, à ainsi dire, d'une discussion qui a tourné au véritable drame.

MICHEL

Ne regrettez rien, au contraire, vous m'avez rendu un grand service.

Poignées de mains. Lurdau sort, après avoir dit adieu à Judith.

ANDRÉE

Je m'en vais aussi, Judith... mes affaires sont dans votre chambre, je crois?

JUDITH

Oui. Je vais avec vous.

Elle se lève et sort avec Andrée. Il ne reste plus que l'oncle Émile et Michel.

SCÈNE II

MICHEL, L'ONCLE ÉMILE

L'ONCLE ÉMILE

Dis-moi donc: tu ne vas pas te battre avec ce Vowenberg, j'imagine?

MICHEL

J'attendrai ses témoins. Tu n'imagines pas non plus que je lui fasse des excuses?

L'ONCLE ÉMILE

C'est vrai. Par exemple, Judith n'est pas contente.

MICHEL

Tant pis! Aussi bien, ce qui vient d'arriver est une résultante; c'est l'éclatement d'une longue exaspération. Oui, le milieu dans lequel je vis, les choses que j'entends journellement, les gens que je suis obligé de voir, tout ça m'exaspère!

L'ONCLE ÉMILE

Mais pourquoi vois-tu ces gens-là?

MICHEL

Mais parce qu'ils plaisent à Judith. Elle les invite; ce sont ses amis. C'est effrayant le défilé qu'il y a ici. Et, ce qu'il y a de plus irritant, c'est la façon dont ces gens-là ont l'air de vous traiter d'imbécile, dès qu'on ne pense pas comme eux. Encore, tout à l'heure, tu as vu? Dieu sait si je trouve que la guerre est une chose atroce, abominable. Combien de discussions avons-nous eues à ce sujet avec mon frère et avec toi... Eh! bien, ce Vowenberg s'est montré tellement agressif, qu'il m'a forcé de prendre parti, presque contre moi-même.

L'ONCLE ÉMILE

Ah! je comprends qu'il t'ait exaspéré... Qu'est-ce qu'il fait, ce Vowenberg?

MICHEL

Rien; c'est un démolisseur.

L'ONCLE ÉMILE

Un démolisseur?

MICHEL

Oui, ça ne veut rien dire, mais ici, c'est le plus grand éloge qu'on puisse faire de quelqu'un.

L'ONCLE ÉMILE

Ne m'as-tu pas dit qu'il voulait faire de la politique?

MICHEL

Oui, il dit déjà: « Quand je serai ministre! »

L'ONCLE ÉMILE

Pas ministre de la Guerre, en tout cas.

MICHEL

Est-ce qu'on sait?

L'ONCLE ÉMILE

C'est vrai, on ne sait pas... Il ne faut pas plaisanter. C'est peut-être lui qui trouvera la formule qui nous fichera tous définitivement par terre.

Un silence.

MICHEL

Tu savais que Suzanne allait se remarier?

L'ONCLE ÉMILE

Oui, j'en ai entendu parler.

MICHEL

Pourquoi ne me l'as-tu pas dit?

L'ONCLE ÉMILE, embarrassé.

Parce que... j'ai pensé que ça pourrait...

MICHEL

J'aurais toujours mieux aimé l'apprendre par toi que par Vowenberg. Tu sais qui elle épouse ?

L'ONCLE ÉMILE

Oui, c'est un Monsieur de... de... attends donc... de Paruel, je crois.

MICHEL

Connais pas. Qu'est-ce qu'il fait ?

L'ONCLE ÉMILE

Il a de grandes propriétés en Lorraine, des terres qu'il fait valoir lui-même.

MICHEL

En Lorraine ? Cela complique les choses.

L'ONCLE ÉMILE

Comment ça ?

MICHEL

Dame ! Suzanne ne pourra pas emmener ses enfants là-bas.

L'ONCLE ÉMILE

Ah ! ça, c'est une question à régler.

MICHEL

Oh ! elle est toute réglée. J'ai le droit de les voir deux fois par semaine, chez mes parents... je ne vais pas renoncer à les voir...

Sur ces derniers mots, Judith est entrée.

JUDITH

Ah ! je vous demande pardon... je ne savais pas que vous étiez encore là, Émile.

L'ONCLE ÉMILE

Non, non, je m'en vais, je m'en vais... je vous laisse causer, mes enfants. Au revoir, ma petite Judith... au revoir, mon vieux Michel... Ne vous dérangez pas, ne vous dérangez pas, je connais le chemin.

Il sort.

SCÈNE III

JUDITH, MICHEL

JUDITH

Je viens d'écrire à Vowenberg.

MICHEL

Pourquoi faire ?

JUDITH

Pour lui faire des excuses.

MICHEL

Pas en mon nom, j'espère.

JUDITH

Je ne tolère pas que l'on traite mes amis de cette façon ; que ce soit la dernière fois, n'est-ce pas ?

MICHEL

Tes amis ne sont pas les miens.

JUDITH

J'en suis fâchée. En tout cas, j'ai exprimé à Vowenberg tous mes regrets que cette scène ridicule, grotesque, se soit passée chez moi.

MICHEL

Pardon, chez nous.

JUDITH

Peu importe!

MICHEL

D'ailleurs, ce qui est arrivé là est bien de ta faute.

JUDITH

De ma faute? Oh! ça, c'est trop fort!

MICHEL

Certainement... certainement. Quand la discussion a pris cette tournure, au lieu de l'apaiser, de la détourner, de te taire tout au moins, tu n'as fait que l'envenimer!

JUDITH

Je te l'ai déjà dit: il y a certaines choses que je ne peux pas entendre passivement et de sang-froid.

MICHEL

Il y a d'autres choses que je ne laisserai jamais dire devant moi... Vowenberg avait besoin d'une leçon... il ira porter ailleurs ses provocations.

JUDITH

Il n'a pas été provocant, il a dit des choses très justes. C'est toi qui, maintenant, ne sais quoi inventer pour excuser la mauvaise humeur. Il est facile, pourtant, d'en deviner la véritable cause. Tu as appris que ta femme allait se remarier, alors, ça t'a donné une crise de traditionnalisme. Parbleu! c'est toujours la même chose.

MICHEL

Il ne s'agit pas de ma femme, il s'agit de Vowenberg.

D'abord, pourquoi l'as-tu invité à déjeuner, sans me le dire ?

JUDITH

Parce que j'ai le droit d'inviter ici qui je veux.

MICHEL

Ah! tu as été bien inspirée... Mais tu ne peux pas te passer de lui; c'est vrai, il est toujours fourré ici... et même, quand il y a du monde, comme tout à l'heure encore, vous trouvez moyen de vous isoler. Qu'avez-vous donc de si intéressant à vous dire ? que complotez-vous ?

JUDITH

Nous ne complotons rien. Vowenberg est un garçon très intelligent, très cultivé... J'éprouve beaucoup de plaisir à causer avec lui... Je le trouve très agréable.

MICHEL

Oh! je sais bien. Et puis, il a avec toi des façons qui me déplaisent, il est beaucoup trop familier; il te fait la cour, et ça t'amuse.

JUDITH

Il ne me fait pas du tout la cour.

MICHEL, entre ses dents.

Sale juif[1]!

[1] Après la répétition générale, la censure a demandé que l'on supprimât ces deux mots. Nous les avons donc supprimés, bien qu'à cette place, ils eussent moins la valeur d'une injure que d'une locution dont les Israélites eux-mêmes sourient et plaisantent entre eux. Aussi bien, il ne faut pas perdre de jugement que nous sommes, à ce moment, dans la discussion et dans les nerfs, et que Michel, directement atteint, ne peut avoir la politesse d'un idéologue.

JUDITH

Bien, très bien, c'est parfait... tous les juifs sont des sales juifs... Ah! tu as des moyens de discussion bien français, toi, à la bonne heure... Alors, tu le détestes simplement parce qu'il est juif?

MICHEL

Ne me fais donc pas dire des choses pareilles! Est-ce que je déteste Lazare Hœndelssohn?

JUDITH

Tu as commencé par ne pas l'aimer.

MICHEL

Non, je ne l'ai pas aimé tout de suite; mais j'ai bien vite reconnu sa culture supérieure et la noblesse de son caractère.

JUDITH

C'est encore heureux.

MICHEL

De telles qualités, Vowenberg ne me donnera jamais l'occasion de les reconnaître en lui. Mais, il ne faut pas toucher à Vowenberg, et tu l'aimes précisément pour la même raison que, selon toi, je le déteste, parce qu'il est juif!

JUDITH

Absolument.

MICHEL

Tu es en admiration devant lui, devant son outrecuidance insupportable, son insolence tumultueuse, son arrivisme féroce, sa... sa méchanceté et ce don supérieur qu'il possède d'être antipathique. D'ailleurs, pour toi, il n'y a que les juifs qui soient intelligents, qui aient de

l'esprit, du talent et du génie. Ils ont toutes les qualités, tous les dons avec le moyen de s'en servir: eux seuls possèdent le sens de la vie!

JUDITH

C'est incontestable: le sens de la vie, ils le possèdent plus que vous autres. Ils savent ce qu'ils veulent, et ils veulent être heureux; ils sont logiques, la raison les guide; ils ne s'embourbent pas dans les ornières de la routine; ils ne nient pas le progrès, ils y croient ardemment et, comme ils ne sont pas des indifférents et des aquoibonistes, comme la plupart d'entre vous, ils vous dépassent, ils sont les premiers en tout, et c'est cela que vous ne leur pardonnez pas.

MICHEL

Oh! en tout, en affaires. Et encore, parce qu'ils ont moins de scrupules.

JUDITH

Dis donc plus de persévérance et d'ardeur au travail!

MICHEL

En tout! Ils ne sont pas plus artistes, plus savants, plus philosophes et plus poètes que nous!...

JUDITH

Ils le sont bien davantage!

MICHEL

Allons donc! Ils ont toujours été les commissionnaires de la pensée[1]. Mais ce ne sont pas des inventeurs et des créateurs, et il n'y a que ça qui compte!...

[1] Il faut comprendre que Michel, ici, emploie une expression synthétique et ne s'attarde pas aux exceptions. Parbleu! il sait bien

JUDITH

Laisse-leur le temps. Pendant quinze siècles vous les avez opprimés!

MICHEL

Ça n'a pas empêché l'éclosion et l'épanouissement d'un Spinoza.

JUDITH

Il y en a eu d'autres!

MICHEL

On le saurait!

JUDITH

Oh! toi, tu ne sais rien.

MICHEL

Rien de rien!

JUDITH

En tout cas, il n'y a pas eu parmi eux de bourreaux ni d'inquisiteurs!...

MICHEL

Laisse-leur le temps. Il y en a déjà et il s'en prépare d'autres.

JUDITH

Tant pis pour vous, si nous nous vengeons!

MICHEL

Et tant pis pour vous, si nous songeons à nous défendre!

que Henri Heine était juif. S'il développait, il dirait que, parmi les israélites se livrant aux travaux intellectuels, il voit surtout, dans le présent comme dans le passé, des traducteurs, des commentateurs, des critiques, des archéologues, des philologues, etc.; il constaterait leur aptitude ingénieuse et patiente aux sciences d'érudition plus qu'aux découvertes.

Oui, j'en suis bien revenu de la supériorité d'Israël. Par quels moyens sont-ils les premiers?

JUDITH

Par leur intelligence et par leur volonté!

MICHEL

L'Intelligence! tu n'as que ce mot-là à la bouche; mais l'Intelligence n'a pas plus de droits à notre admiration que la force musculaire. C'est un don, voilà tout, et qui n'est pas admirable, s'il ne s'accompagne pas de vertus, de sentiments généreux, de bonté véritable et de délicatesse.

JUDITH

La bonté et la générosité sont des dons, si tu vas par là, et qui peuvent être néfastes, s'ils ne s'accompagnent pas de discernement et de compréhension. Nos sentiments et notre sensibilité sont aussi profonds que les vôtres, crois-le bien; mais nous ne connaissons pas la sentimentalité ni la sensiblerie, ni l'acceptation de la souffrance inutile, tout ce que vous devez à une religion déprimante dont les prêtres ne sont même pas des hommes!

MICHEL

Vous ne vous embarrassez d'aucun idéal.

JUDITH

Notre idéal est de ce monde: c'est la Justice et la Vérité.

MICHEL

Oui, vous êtes plus pratiques et plus réalistes que nous, c'est certain; mais aussi, accapareurs, exploiteurs, trusteurs et bluffeurs.

JUDITH

Alors, il n'y en a pas parmi vous, de ces gens-là?

MICHEL

Proportionnellement, il y en a moins.

JUDITH

Tu as décidé ça?

MICHEL

Oui, parce qu'il y a chez nous des ouvriers, des paysans, et tous les éléments qui constituent un peuple, et non pas une bande[1]. Mais chez vous, pour un Lazare Hœndelssohn, combien de Vowenberg? Seulement toi, tu ne fais pas le départ entre ceux-ci et celui-là.

JUDITH

Sois tranquille, je le ferai.

MICHEL

Tout ce qu'ils disent est merveilleux, tout ce qu'ils font est excellent. Tu ne te plais qu'avec eux.

JUDITH

Tu peux le dire!

MICHEL

Tu me les as amenés tous. Il en est venu un d'abord, puis dix, puis vingt, puis cent!... chacun en amenant cent autres... Ils sont dix mille maintenant!

[1] M. Théodore Reinach évalue à 100.000 le nombre des juifs, en France; «Paris, à lui seul, compte plus de la moitié de ce chiffre». (*Histoire des Israélites*, 2e édition, 1901.) La population actuelle de la France est évaluée à 37.000.000 d'habitants. Il n'apparaît pas qu'il y ait chez nous, comme en Russie et en Roumanie, un prolétariat juif.

JUDITH

Tu exagères!

MICHEL

Oh! à peine. Ils se sont installés ici, indiscrets, encombrants, bruyants, sans gêne... C'est un flot envahissant, débordant... Ton médecin est juif.

JUDITH

Aussi, je me porte bien.

MICHEL

Ton avocat est juif.

JUDITH

Il ne me donne que de bons conseils.

MICHEL

Ton couturier est juif, et ça se voit!... tes fournisseurs sont juifs.

JUDITH

Mieux, meilleur marché.

MICHEL

Tout, tout est Juif autour de moi!

JUDITH

Tu es injuste, Michel, mes domestiques ne sont pas juifs; mais mon amant le sera, si c'est ça que tu veux!

MICHEL

Ce que je veux, c'est que ça cesse, parce que j'en ai assez, entends-tu? j'en ai assez!... Je suis las de recevoir chez moi tous ces gens pour qui je suis l'adversaire et qui, par leurs ricanements, salissent tout ce que je respecte.

C'est vrai, ils ne savent que ricaner... ils ont même inventé le ridicule du courage...

JUDITH

Ils ont raison... il y a des courages ridicules. Quant à moi, j'en ai assez de tes mauvaises humeurs et de ton injustice!

MICHEL

Et, ce qu'il y a de plus inquiétant, c'est que tu es avec eux contre moi. Tu n'as jamais compris combien c'est irritant, exaspérant, quand on aime une femme...

JUDITH

Ah! parlons-en de ton amour!

MICHEL

Oui, quand on aime une femme, de l'entendre vanter et exalter sans cesse les gens qui sont le plus différents de vous, car tu n'y as mis aucune discrétion, aucun ménagement.

JUDITH

Tant pis pour toi, si la comparaison n'a pas été à ton avantage... il fallait leur ressembler.

MICHEL

Leur ressembler, le ciel m'en préserve.

JUDITH

Tant pis pour toi, il ne fallait pas te montrer inférieur... Eh! bien, oui, je les aime mieux que toi; je les trouve cent fois, dix mille fois plus intelligents et plus agréables que toi; oui, tu me les as fait aimer avec leurs défauts et avec leurs tares... C'est mon peuple, cest ma race, je l'aime

sans réserves! Je n'ai qu'un regret, c'est de m'en être éloignée un moment. Ah! Dieu! si c'était à refaire!

MICHEL

Il faudra bien pourtant que tout ce monde-là désapprenne le chemin de ma maison!...

JUDITH

Tu as la prétention de m'empêcher de recevoir mes amis? Alors, tu préfères sans doute que j'aille chez eux? Tu ne vas pas m'enfermer ici, j'imagine?... Vivre en tête-à-tête avec toi?... Ah! bien, merci, ce serait gai. Mais je reçois bien tes amis, moi!

MICHEL

Tu n'en reçois pas beaucoup, ils ne viennent plus.

JUDITH

J'en reçois encore trop... quand ce ne serait que ce petit jésuite de Trévières... tes amis et tes parents, ton vieil imbécile d'oncle, ce raté, et ta gourgandine de sœur!

MICHEL

Je te défends...

JUDITH

Je recevrai ici qui me plaira, je te prie de le croire.

MICHEL

En tout cas, il y en a un que tu ne recevras pas, je t'en réponds, c'est ton. Vowenberg!

JUDITH

Nous verrons. Tout ça, parce qu'il a dit que ton soldat de frère faisait un métier d'imbécile... il a eu raison!

MICHEL

Pas plus que ton banquier de frère ne fait un métier de voleur!

JUDITH

Ah! prends garde, Michel, prends garde! J'ai déjà quitté un homme avec lequel je ne pouvais pas m'entendre, comme toi. Je l'ai quitté parce qu'il détestait ceux de ma race, parce qu'il voulait m'imposer ses façons de voir et de comprendre, ou plutôt de ne rien voir et de ne rien comprendre! Je n'admettrai pas davantage que tu veuilles m'imposer les tiennes, que tu prétendes exercer une domination sur mes idées qui sont à moi, entends-tu, à moi, ni un contrôle, quel qu'il soit, sur mes amitiés. Ça, je ne l'admettrai jamais!... jamais! ou plutôt, je m'en irai...

MICHEL

Judith! voyons, Judith! ne crie pas comme ça... Qu'est-ce que tu as?... Je t'en prie... calme-toi... j'ai été plus loin que je ne voulais... Mes paroles ont dépassé ma pensée...

Il tâche à la calmer, à la reprendre.

JUDITH

C'est trop facile à dire... (Et dans une crise de colère toujours croissante, elle ne cesse de crier.) Non, non, c'est trop tard, c'est trop tard!... Je m'en irai!... Je m'en irai.

Jusqu'à ce qu'elle tombe évanouie sur un canapé. A ce moment le domestique entre.

LE DOMESTIQUE, annonçant.

Monsieur Lazare Hœndelssohn!

MICHEL, à genoux, auprès de Judith.

Faites-le entrer. Dites à Léontine d'apporter de l'éther.

SCÈNE IV

MICHEL, JUDITH, évanouie, LAZARE

LAZARE

Bonjour, Michel... Qu'y a-t-il donc?... Judith est malade?

MICHEL

Oui... nous avons eu une discussion très vive, elle s'est mise en colère...

LAZARE

Ah! Ah!

Cependant Léontine a apporté de l'éther.

MICHEL, prenant le flacon d'éther qu'il fait respirer à Judith.

Je l'ai déjà vue ainsi deux ou trois fois, ce ne sera rien... La première fois, j'ai cru qu'elle allait mourir... C'était effrayant! Elle est tellement nerveuse... Oh! ce ne sera rien... tout à l'heure, elle va revenir à elle...

JUDITH, sentant Michel auprès d'elle.

Non... non... pas toi... va-t'en!

MICHEL

Elle va mieux... mais il est préférable qu'elle ne me voie pas, quand elle rouvrira les yeux. Je m'en vais... Je vais embrasser les enfants que leur grand'mère m'a amenés à côté, au Luxembourg, je ne serai pas longtemps. Restez auprès d'elle... vous avez beaucoup d'influence sur elle... vous lui parlerez... vous la calmerez... je reviens tout de suite... je serai dans mon cabinet... vous m'appellerez...

LAZARE

Oui... oui... vous pouvez être tranquille... comptez sur moi!...

Michel sort. Pendant ce dialogue entre Lazare et Michel, Léontine est restée auprès de Judith.

SCÈNE V

LAZARE, JUDITH

Au bout de quelques secondes, Judith ouvre les yeux, et aperçoit Lazare.

JUDITH, faiblement.

C'est vous, Lazare. Depuis quand êtes-vous là?

LAZARE

Je suis entré dans le moment que vous étiez évanouie.

JUDITH

Et Michel, où est-il?

LAZARE

Il est sorti... Il est allé voir ses enfants et m'a prié de rester auprès de vous jusqu'à ce qu'il revienne... Voyons, qu'y a-t-il?

JUDITH

Merci, Léontine. (Elle lui fait signe qu'elle n'a plus besoin d'elle et, quand Léontine est sortie:) Je viens d'avoir une discussion des plus violentes avec Michel.

LAZARE

Oui, je sais... mais à quel propos?

JUDITH, comme épuisée.

A propos d'une scène ridicule qu'il a faite à Vowenberg qui déjeunait ici... Il s'est permis de le mettre à la porte. A-t-on idée de ces façons-là! C'est à croire qu'il est devenu fou.

LAZARE

Vous me surprenez... Michel n'est pas un homme violent; il a fallu des raisons sérieuses, graves, pour l'amener à un acte pareil.

JUDITH

Oh! des raisons sérieuses! Il n'a pas besoin de ça.

LAZARE

Enfin, comment ça est-il venu?

JUDITH

Vowenberg a dit contre le militarisme des choses qui ont eu le malheur de déplaire à Michel.

LAZARE

En quels termes les a-t-il dites? Je connais son langage habituel... Il me semble l'entendre. Michel n'a peut-être pas tout à fait tort...

JUDITH

Comment! vous excusez Michel? Pourtant, Vowenberg est des nôtres.

LAZARE

Je sais bien; c'est un grand malheur pour nous que des gens comme lui soient des nôtres. Il y a des moments où, moi-même, il me rendrait antisémite.

JUDITH

Je ne vous dis pas; mais, non content de l'avoir mis à la porte, Michel a la prétention de m'empêcher de voir mes amis. Alors, j'ai pris une colère folle...

LAZARE

Je vois ce qui s'est passé: vous étiez nerveux tous les deux et vous vous êtes dit des choses blessantes.

JUDITH

Irréparables!

LAZARE

Oh! irréparables... Ce qu'on dit dans ces moments-là ne compte pas.

JUDITH

C'est dans ces moments-là, au contraire, que l'on dit bien tout ce qu'on pense et rien que ce qu'on pense. De telles discussions deviennent entre nous de plus en plus fréquentes et, à chaque fois, nous nous découvrons plus distants l'un de l'autre, plus hostiles l'un à l'autre. Cette vie-là n'est plus possible... D'abord, je n'aime plus Michel!

LAZARE

Ne dites donc pas ça... vous n'en savez rien... Vous êtes dans un tel état de surexcitation...

JUDITH

Non, non, ce n'est pas d'aujourd'hui que je m'en suis aperçue, et lui sent bien que je ne l'aime plus... Après une discussion comme celle de tout à l'heure, comment en douterait-il?... Nous n'avons pas une idée commune... nous ne parlons pas la même langue: nous sommes deux étrangers en face l'un de l'autre.

LAZARE

Oui, deux étrangers.

JUDITH

Il sait quel élan, venu des profondeurs de mon être, me porte vers ceux de ma race. Peut-être devine-t-il obscurément que j'en ai choisi un. Alors, il est inquiet, irritable, jaloux... dans tout juif, il voit un rival. Il est jaloux de Vowenberg, il est jaloux de tout et de tous et, naturellement, il n'est pas jaloux du seul homme dont il aurait lieu de l'être! (Un silence; elle regarde fixement Lazare qui détourne son regard.) Enfin! ne parlons pas de tout ça... quand vous êtes là, j'oublie tout... Je suis si heureuse de vous voir, que ce bonheur-là efface tout le reste... J'oublie, je suis très heureuse! (Elle pleure.) Je vous demande pardon.

LAZARE, lui prenant la main.

Ma pauvre petite Judith, vous êtes encore toute vibrante de cette discussion... Allons, pleurez, pleurez, ça vous fait du bien.

JUDITH, dans les larmes.

Mais non, mais non, ça ne me fait pas de bien, vous, vous surtout, Lazare, ne me donnez donc pas des consolations aussi banales. Ça ne me fait pas de bien, ça me fait du mal au contraire... Ce n'est pas cette scène de tout à l'heure... ça m'est bien égal... Je pleure parce que je suis malheureuse, parce que je souffre, parce que je vois bien que je me suis trompée, que j'ai gâché ma vie... parce que... parce que j'ai des accès de désespoir fou, quand je songe que vous m'avez aimée autrefois et que je n'ai pas voulu devenir votre femme... et que j'ai passé à côté du bonheur!...

LAZARE

Pourquoi parlez-vous de ça, Judith?... Je ne vous en ai jamais reparlé, moi.

Il ne lui tient plus la main.

JUDITH

Je sais bien, vous ne m'en avez jamais reparlé... Je vous demande pardon, mais il y a des moments où le cœur déborde et où les secrets se répandent qu'on voulait tenir cachés au plus profond de soi... Ce n'est pas ma faute... Pourquoi être revenu dans ma vie?... Car c'est vous qui êtes revenu... Et puis, vous m'avez témoigné tant d'intérêt, une si tendre affection... vous venez souvent ici... vous passez de longues heures auprès de moi... Alors, j'ai bien pu croire, espérer que vous-même...

LAZARE

Vous ne devez pas dire ça, Judith. il ne faut pas que, sur un tel sujet, il y ait un malentendu entre nous... Ne me faites pas regretter d'être venu souvent ici, puisque vous avez pu attribuer à un autre sentiment que l'amitié la fréquence de mes visites... Je viens, parce que je passe auprès de vous des heures claires et qui me font oublier bien des tristesses. Je vous parle des idées qui me passionnent, car elles vous passionnent aussi... C'est une joie rare et délicate de causer avec vous, Judith... vous êtes très intelligente et vous avez un des cerveaux les plus intéressants que je connaisse.

JUDITH

Ah! toujours mon intelligence et mon cerveau!... Mais j'ai un cœur aussi, Lazare, et c'est de tout ce cœur-là que je vous aime!...

LAZARE

Judith! Judith! taisez-vous!

JUDITH

Oui, je vous aime. Hélas! j'ai été indifférente autrefois, coquette peut-être, cruelle même; j'étais trop jeune pour comprendre quel homme supérieur vous étiez et vers quelles hauteurs sereines vous m'auriez emmenée. Mais depuis, j'ai vécu, et en vous seul j'ai reconnu mon maître.

LAZARE

Ah! Judith, pourquoi me troubler par cet aveu qui fait revivre soudain en moi le passé, toute ma jeunesse, mon espérance et mon désir?... Vous pleurez, vos larmes inondent mon cœur et je ne puis vous consoler. Michel est mon ami.

JUDITH

Je ne l'aime plus... je suis prête à le quitter!

LAZARE

Et quand bien même?... Que ferais-je de vous? Je vous respecte trop pour faire de vous ma maîtresse...

JUDITH

Ah! ne me respectez pas trop... Vous avez eu des maîtresses pourtant! Vous m'avez aimée et vous m'aimeriez encore, je le sens, je le jure!

LAZARE

Je vous ai aimée comme celle dont on veut faire sa compagne fidèle, sa femme... mais depuis...

JUDITH

Mais depuis... Ah! parlez!... Je vous en supplie, pas de restrictions, maintenant, je peux tout entendre!

LAZARE

Depuis, vous avez fait un long séjour parmi les étrangers.

JUDITH

Parmi les étrangers... Je comprends, c'est notre race que vous respectez en moi, en ne me jugeant plus digne d'être votre femme.

LAZARE

Oui, pour qu'elle soit la plus forte, il faut aussi qu'elle soit la plus pure!... D'ailleurs, l'œuvre à laquelle je me suis consacré m'interdit de mêler une femme à ma vie.

JUDITH

Pourtant, si cette femme n'avait d'autre ambition que de se consacrer tout entière à cette œuvre, d'être auprès de vous une compagne, une amie. Il y a des mariages spirituels, de telles unions ont existé.

LAZARE

Vous vous exaltez. Mais vous êtes jeune, séduisante et très femme, Judith. Pourquoi vivre dans les dangers d'une continuelle tentation, ou alors, succomber? Le monde ne croirait pas à la pureté de cette union.

JUDITH

Alors, vous me refusez même ça, et vous me parlez de l'opinion du monde. Ah! j'expie chèrement la faute d'avoir été sans expérience! De toutes parts, je me heurte à des préjugés et contre une morale qui n'est pas la mienne;

c'est au nom de cette morale que vous me désespérez, que vous m'humiliez... et vous vous vengez cruellement de mon dédain de jadis!

LAZARE

Oh! Judith! Comment une telle pensée peut-elle entrer dans votre esprit?... Comprenez-moi bien; je ne me venge pas... Devant votre douleur et votre sincérité, un tel sentiment de ma part serait bien peu généreux. Il me faut au contraire beaucoup de courage pour vous parler comme je le fais... beaucoup de courage, croyez-moi... désormais, je ne pourrai même plus être votre ami.

JUDITH

Ne dites pas ça, Lazare, ne dites pas ça! Il faut que vous restiez mon ami. Je ne vous parlerai plus jamais de tout cela, je vous le promets; mais restez mon ami, ou alors, vous m'abandonneriez dans une détresse effroyable... et je serais capable de tout. C'est vrai, j'ai le cœur désemparé, l'âme obscurcie... tout s'écroule autour de moi, tout s'écroule, je ne sais plus où je vais... je ne sais plus... ne m'abandonnez pas... venez à mon secours... éclairez-moi... de vous seul, j'accepte un conseil, une direction!...

LAZARE

Ah! ma pauvre petite Judith!... C'est affreux! Quel conseil voulez-vous que je vous donne? Vous devez rester avec Michel.

JUDITH

Je ne l'aime plus, je ne peux plus l'aimer... au nom de quelle morale encore dois-je rester avec lui?

LAZARE

C'est pour vous qu'il a quitté sa femme et ses enfants

et, par là, il est votre créancier. C'est une traite qu'il a tirée moralement sur vous. Et puis, il vous aime.

JUDITH

Il m'aime!... il m'aime (désignant le groupe de Rodin) tenez, comme l'homme qui est sur cette cheminée et qui s'accroche désespérément à cette femme.

LAZARE

Je le plains.

JUDITH

Écoutez!

LAZARE

Quoi donc?

JUDITH

Je l'entends qui rentre, et la pensée de le revoir tout à l'heure m'est insupportable. Il va me demander pardon... et nous nous réconcilierons, sans que je lui aie dit que je l'aime... et il se contentera de cette réconciliation.

LAZARE

Il attend à côté, pauvre homme! il avait tant de peine! Voulez-vous que je l'appelle?

JUDITH, avec un geste de découragement.

Si vous voulez! (Lazare se dirige vers la porte du bureau de Michel.) Mais attendez, j'ai quelque chose à vous demander... Savez-vous si le ministère est formé?

LAZARE, un peu surpris.

Pas encore, mais ce n'est qu'une affaire de vingt-quatre heures, deux jours au plus. Pourquoi me demandez-vous ça?

JUDITH

Sagelier sera président du Conseil?

LAZARE

Très probablement, pourquoi?

JUDITH

Vowenberg voudrait être attaché à son cabinet.

LAZARE

Vowenberg?

JUDITH

Oui... Sagelier, je crois, n'a rien à vous refuser.

LAZARE

Je ne crois pas.

JUDITH

Alors, il faut lui recommander Vowenberg. Vous me le promettez?

LAZARE

Je vous le promets.

JUDITH

Ne perdez pas de temps, allez le voir en sortant d'ici. N'en parlez pas à Michel, c'est inutile, avec sa jalousie, et après ce qui s'est passé tantôt...

LAZARE

C'est entendu!

Il se dirige vers le cabinet de Michel. Le rideau tombe.

RIDEAU

ACTE QUATRIÈME

Huit jours après. Le cabinet de travail de Michel. — Au lever du rideau, Michel assis devant sa table, est en train d'écrire. Un orgue de barbarie moud, dans la rue, des airs tristes qui, par cette matinée de printemps, entrent par la fenêtre ouverte; Michel se lève, jette une pièce de monnaie et ferme la fenêtre. L'orgue va jouer plus loin. Un domestique entre.

SCÈNE PREMIÈRE

MICHEL, un Domestique, SUZANNE

LE DOMESTIQUE, remettant une carte à Michel.

Cette dame voudrait absolument parler à Monsieur.

MICHEL, très surpris.

C'est bien... faites-la entrer.

Quelques secondes, puis Suzanne entre.

SUZANNE

Bonjour, Michel.

MICHEL

Bonjour, Suzanne (un long silence). Mais je vous demande pardon... asseyez-vous... je vous demande pardon... je suis très...

SUZANNE

Oui, vous êtes étonné de me voir ici. Depuis deux ans que nous sommes séparés, c'est la première fois que nous

sommes en face l'un de l'autre. Mais vous devez bien penser qu'il m'a fallu un motif grave pour me présenter dans cette maison, à cette heure matinale, au risque de rencontrer...

MICHEL

Vous ne la rencontrerez pas... elle est sortie...

SUZANNE

Je viens de chez mon avoué... il m'a dit que vous vous opposiez à ce que j'emmène mes enfants. Est-ce vrai?

MICHEL

Oui, c'est vrai.

SUZANNE

Alors, je suis accourue comme une folle, sans réfléchir à ce que ma visite pouvait avoir d'extraordinaire. Aussi bien, ces événements sont loin... il me semble que nous pouvons causer très amicalement et, depuis notre séparation, vous avez toujours fait preuve de conciliation et de générosité, vous vous êtes toujours montré très juste, chaque fois qu'il s'est agi des enfants... C'est ce qui m'a encouragée à faire auprès de vous cette démarche. Certes, je n'ignorais pas que le fait de me remarier pouvait apporter des modifications dans les arrangements pris jusqu'ici en ce qui les concerne. Vous pouviez les voir deux fois par semaine chez leurs grands-parents... vous aviez le droit d'exiger la continuation de ces visites... C'est votre droit absolu. Pourtant, je ne croyais pas que vous en useriez.

MICHEL

Pourquoi? Vous voulez vous remarier... rien de mieux... rien de mieux... Mais vous épousez un homme qui demeure très loin, au fond d'une province... vous avez l'intention,

je le sais de vivre la plus grande partie de l'année, huit mois au moins à la campagne. Voyons, Suzanne, vous n'avez pourtant pas la prétention d'emmener les enfants là-bas, en Meurthe-et-Moselle, de me séparer d'eux pendant huit mois ?

SUZANNE

Hélas ! une mère a toutes les prétentions.

MICHEL

Je sais bien, mais réfléchissez un peu... vous me demandez là un sacrifice difficile.

SUZANNE

Ah ! je ne me le dissimule pas... Pourtant, si vous aviez consenti ce sacrifice, j'aurais su le reconnaître... Par exemple, vous les auriez eus plus longtemps aux vacances... vous auriez pu les voir, quand vous auriez voulu... j'étais disposée à faire les concessions les plus larges.

MICHEL

Je n'en doute pas... mais je n'en profiterais pas de ces concessions. Vous allez demeurer à Nomény. On ne va pas à Nomény comme on va à Asnières. Si votre futur mari a des terres à faire valoir en Lorraine, moi, j'ai mes occupations à Paris. Alors, où, quand, comment verrais-je mes enfants ? Deux ou trois fois par an. Sans compter qu'à une telle distance et à de tels intervalles, je n'aurais plus aucune influence, aucune direction sur eux. Autant dire que je m'en sépare complètement, que je renonce à leur affection, à leur tendresse et que je consens à n'être bientôt plus pour eux qu'un étranger.

SUZANNE

Oh !

MICHEL

Mais oui,... un étranger! D'abord, qui s'occupera de leurs études? encore, à la rigueur, vous pouvez diriger celles de votre fille; mais mon fils, Raymond, va avoir douze ans; son éducation devient une chose sérieuse et qu'il m'appartient à moi aussi de surveiller.

SUZANNE

Vous pourrez toujours suivre les grandes lignes de cette éducation. Pour le reste, M. de Paruel est un homme très intelligent, très instruit et je le crois capable...

MICHEL

C'est possible, mais Monsieur de Paruel s'intéressera-t-il à vos enfants, et d'abord, les aimera-t-il? Il ne sera que leur beau-père après tout.

SUZANNE

C'est un homme très bon et d'un très grand cœur... S'il ne devait pas les aimer, vous pensez bien que je ne songerais même pas à ce mariage. D'ailleurs, les enfants qui ont un instinct sûr et qui ne se trompe pas, l'aiment déjà...

MICHEL

Comme un père! Ah! voilà la phrase que j'attendais.

SUZANNE

Je ne l'ai pas dite.

MICHEL

Eh! bien, c'est ce que je ne veux pas. M. de Paruel a toutes les qualités de l'esprit et du cœur, c'est entendu. Mais vous pouvez avoir d'autres enfants avec lui... avez-

vous songé à ça? Alors que deviendront les miens? Ils seront sacrifiés... parbleu! C'est toujours la même chose.

SUZANNE

Je vous demande pardon... je serai là.

MICHEL

Ah! vous serez là... vous serez là... Non, non, c'est impossible. (On frappe.) Entrez. (Le domestique paraît.) Qu'est-ce que c'est?

LE DOMESTIQUE

C'est M. Trévières.

MICHEL

Eh! bien, vous l'avez fait entrer au salon?

LE DOMESTIQUE

Oui, Monsieur.

MICHEL

C'est bien. Priez-le d'attendre.

Le domestique sort.

SUZANNE, se levant.

Votre décision est irrévocable... vous ne voulez pas que je les emmène?

MICHEL, presque durement.

Non.

SUZANNE

Et vous demanderez que Marguerite et Raymond soient mis en pension à Paris ou près Paris?

MICHEL

Puisqu'ils en ont l'âge, c'est probablement ce qu'un tribunal décidera.

SUZANNE

Ce serait bien cruel pour ces pauvres petits qui ne m'ont jamais quittée... et puis, ils sont d'une telle sensibilité!... ce sont des êtres si délicats. Pour eux plus que pour d'autres, l'internat serait une chose douloureuse. Combien de fois vous ai-je entendu dire que les enfants devaient être élevés dans la famille, dans la douce chaleur des caresses.

MICHEL

Je ne vous dis pas le contraire; mais puisqu'il n'y a pas d'autre solution.

SUZANNE

Si, il y en a une...

MICHEL

Laquelle?

SUZANNE

C'est que je ne me remarie pas... C'est sans doute ce que vous voulez. Je pouvais refaire ma vie que vous avez défaite de la façon que vous savez; vous m'en empêchez, soit, mais vous cessez d'être juste en prétendant exercer votre droit.

MICHEL

Il ne s'agit pas d'exercer un droit, comprenez-moi bien. Je ne vous empêche pas de vous remarier... seulement, vous choisissez un homme qui habite la Lorraine... pourquoi pas l'Amérique!

SUZANNE

J'ai choisi un homme qui m'aime sincèrement, et dont le caractère m'offre toutes les garanties de fidélité, de sécurité dont j'ai besoin. Ils n'ont pas manqué, ceux qui s'offraient à me consoler sans m'épouser. Si je n'avais pas

été une honnête femme, si j'avais pris un amant, à Paris, auprès de vous, avec un peu d'habileté et d'hypocrisie, je serais restée digne de la garde et de l'éducation de mes enfants, n'est-ce pas? Oui, je pouvais être une amante, une courtisane même, je ne peux pas être une épouse. Je n'ai pas trente ans, les hommes me disent que je suis belle; j'en rencontre un qui m'aime assez pour me donner son nom et me consacrer sa vie; mais si je veux qu'on me laisse mes enfants et ne pas déchoir de mes prérogatives de mère, je dois renoncer à être une femme... C'est très bien.

MICHEL

Vous me mettez dans une situation épouvantable; c'est vrai, j'ai l'air d'un bourreau.

SUZANNE

Cette situation-là, c'est vous qui l'avez créée.

MICHEL

Parce que j'ai eu des torts autrefois, ce n'est pas une raison pour que je fasse aujourd'hui toutes les concessions. Vous ne voulez pas vous séparer de vos enfants, moi non plus... je suis leur père autant que vous êtes leur mère!

SUZANNE

Non, pas autant; car moi, même au prix de mon bonheur, encore aujourd'hui, je ne veux pas les quitter, tandis que vous, vous les avez abandonnés. Lorsque vous êtes parti, il y a deux ans, votre paternité était moins exigeante.

MICHEL

Si je suis parti, c'est parce que vous m'avez chassé...

rappelez-vous, c'est vous-même qui m'avez ouvert la porte.

SUZANNE

Oui, toute grande, je me rappelle; mais il n'y avait que ça à faire. Je venais de découvrir les lettres de cette femme, vous m'aviez avoué, vous m'aviez crié que vous l'aimiez. J'ai compris que vous ne pouviez pas vous passer d'elle; vous étiez sous l'empire d'une véritable incantation.

MICHEL

Et vous, vous étiez sous l'empire d'un orgueil exaspéré!

SUZANNE

Oui, je sais bien, on a dit que j'étais une orgueilleuse; on n'a vu que mon orgueil, mais on n'a pas vu mes larmes, on n'a pas entendu mes sanglots et mes cris de désespoir; car je peux bien vous le dire maintenant, j'ai souffert par vous autant que peut souffrir une créature humaine. Ah! oui, je peux parler de la douleur, j'en ai connu toutes les phases. J'en ai connu la période instinctive, presque animale, et qui n'est pas la plus effrayante, je vous assure. Le jour de votre départ, j'ai cru que je deviendrais folle. D'autres jours qui ont suivi, dans un besoin fiévreux de mouvement, je marchais à travers la campagne, je marchais jusqu'à ce que je tombe par terre, épuisée, étendue contre la terre comme une bête blessée, avec le seul espoir de mourir.

MICHEL, très ému.

Suzanne!

SUZANNE

Et puis, j'ai été malade: pendant quatre mois, entre la vie et la mort...

MICHEL

Oui, oui, je sais.

SUZANNE

Et puis ma douleur est devenue consciente, lucide, contemplative, profonde; c'est la période la plus poignante... elle dure longtemps, longtemps!... Voyez-vous, rien qu'à évoquer ces heures sombres, je suis prise d'effroi. Je me demande comment je suis là devant vous, comment j'ai la force de vous en parler. Ah! Michel, malgré tout le mal que vous m'avez fait, je ne vous souhaite pas...

Elle pleure doucement.

MICHEL

Suzanne, ma chère Suzanne, ma pauvre Suzanne, c'est affreux!

SUZANNE

Et puis le temps accomplit son œuvre: il faut l'aider et avoir la volonté d'oublier. Ah! ça ne se fait pas tout de suite: on traverse encore des crises aiguës; mais c'est comme ces mauvais rêves qui vous deviennent familiers et pour ainsi dire mécaniques. Vous savez, quand on rêve que quelqu'un veut vous jeter dans un précipice; on s'accroche à lui, on lutte désespérément, jusqu'à ce que, dans son sommeil, à force d'avoir eu ce cauchemar, on se dise: « Laisse-toi donc tomber, puisque tu te réveilleras dans ton lit! » et, en effet, on se réveille dans la vie, dans les mille occupations journalières, dans l'affection de quelques amis, dans la tendresse de ses enfants. Ceux-là étaient ma grande consolation, mon cher devoir, ma seule raison de vivre. Mais ne parlez pas toujours de mon orgueil... J'ai souffert, Michel, je vous assure, et pourtant il paraît que ce n'est pas assez.

MICHEL

Suzanne, oubliez ce que je vous ai dit tout à l'heure; vous avez raison, j'étais injuste et je n'ai pas le droit de vous empêcher d'être heureuse. Emmenez vos enfants... emmenez-les... ils vous appartiennent, et c'est de tout mon cœur et sans arrière-pensée que je vous fais ce sacrifice.

SUZANNE

Je vous remercie, Michel.

MICHEL

Ne me remerciez pas, c'est une dette que je paye.

SUZANNE

Oui, une dette. En venant ici, j'avais une grande foi dans votre esprit de justice et dans votre bonté. Si vous m'aviez refusé ce que je vous demandais, c'eût été une suprême désillusion. J'ai cru autrefois que je ne pourrais jamais vous pardonner; mais aujourd'hui, et pour ce que vous venez de faire, (lui tendant la main) je vous pardonne.

MICHEL

Alors, vous allez être heureuse maintenant?

SUZANNE

Je l'espère... j'aurai une vie tranquille... à la campagne... C'est la vie qui me convient. J'ai toujours eu un peu une âme de fermière, moi. Je me rends bien compte que j'étais trop simple pour vous... je ne suis pas assez, comment dirais-je? assez inquiétante; disons le mot, je ne suis pas une cérébrale.

MICHEL

Ah! Suzanne, soyez généreuse, ne m'accablez pas. Vous savez bien que vous avez la plus belle intelligence: l'intelligence du cœur.

SUZANNE, souriant.

Allons... allons... ne prononcez pas de mots irréparables. Maintenant, je m'en vais... je m'en vais... il faut que je m'en aille. D'abord, il y a quelqu'un qui vous attend. Au revoir Michel.

MICHEL

Je vous accompagne.

Il la reconduit. Quelques secondes, puis il rentre dans son cabinet avec Trévières.

SCÈNE II

MICHEL, TRÉVIÈRES, puis JUDITH

MICHEL

Excusez-moi de vous avoir fait attendre.

TRÉVIÈRES

C'est moi qui vous demande pardon de vous déranger, mais j'ai à vous parler.

MICHEL

Voyons, de quoi s'agit-il?

TRÉVIÈRES

Eh! bien, voilà, c'est très délicat... il m'arrive une chose assez surprenante... je voulais d'abord vous écrire; mais il m'a paru préférable de venir vous trouver. Je vous

avais demandé, il y a quelques jours, de parler pour moi à Sagelier qui est votre ami, de me faire attacher à son cabinet. Vous m'avez dit depuis que vous aviez effectivement vu Sagelier et que, sur votre recommandation, il vous avait paru très bien disposé en ma faveur. Vous avez même ajouté que vous considériez la chose comme faite.

MICHEL

Oui. Eh bien?

TRÉVIÈRES

Eh! bien, vous savez qui est nommé à ce poste d'attaché?

MICHEL

Non.

TRÉVIÈRES

Vowenberg.

MICHEL

Vowenberg?

TRÉVIÈRES

Réellement, vous ne le saviez pas?

MICHEL

C'est la première nouvelle.

TRÉVIÈRES

Pourtant, une personne qui vous touche de très près, s'est employée pour lui dans cette affaire.

MICHEL

Je ne comprends pas du tout... de quelle personne voulez-vous parler?

TRÉVIÈRES

Mais de votre... mais de votre amie, enfin de Madame Fuchsyani.

MICHEL

Judith! Vous prétendez que Judith...

TRÉVIÈRES

Je ne prétends pas, Monsieur Aubier, j'en suis certain. Non seulement Madame Fuchsyani a fait agir Lazare Hœndelssohn, mais elle a écrit elle-même au ministre une lettre dans laquelle, au nom d'anciennes relations amicales, elle le priait de s'intéresser à Vowenberg et de le prendre auprès de lui.

MICHEL

Je serais bien étonné que Madame Fuchsyani ait écrit une telle lettre à mon insu. Vous avez vu cette lettre, Trévières?

TRÉVIÈRES

Oui, Monsieur Aubier, je l'ai vue.

MICHEL

Ah!

Un silence.

TRÉVIÈRES

Madame Fuchsyani ne savait peut-être pas que vous vous intéressiez à moi pour cette place?

MICHEL

Si, elle le savait.

TRÉVIÈRES

Ah!

MICHEL

Mon cher ami, tout cela est extrêmement pénible... je vous fais toutes mes excuses et, comme je comprends dans quel état d'esprit vous êtes venu me trouver, j'ajoute à ces excuses ma parole d'honneur que j'ignorais absolument cette démarche de Madame Fuchsyani. Je vous en donne ma parole d'honneur.

TRÉVIÈRES

Oh! Monsieur Aubier, de vous à moi, une parole d'honneur est inutile... vous me l'affirmez, ça suffit.

MICHEL

Oui, ça doit suffire.

TRÉVIÈRES

Monsieur Aubier, je suis désolé... je vous ai fait de la peine... je n'aurais pas dû vous dire...

MICHEL

Si, si, mon cher enfant, vous avez bien fait... il fallait me dire, au contraire... il vaut mieux que je sache. Seulement, vous avez eu tort de douter de moi. Si vous aviez un peu réfléchi, comment auriez-vous pensé qu'après avoir mis, l'autre jour, Vowenberg à la porte de chez moi, après m'être battu avec lui, j'allais tout à coup m'intéresser à ses affaires, au point de vous trahir, vous pour qui j'ai de l'affection et avec qui j'étais engagé?

TRÉVIÈRES

En effet, cela me semblait bien étrange de la part d'un homme comme vous... Mais quelquefois, malgré soi, on subit des influences...

MICHEL

Non, mon cher ami, quand il s'agit d'une parole donnée, aucune influence...

A ce moment, Judith entre; elle vient du dehors; elle est en costume du matin, son chapeau sur la tête, ombrelle claire, etc...

JUDITH

Bonjour, Michel. J'entre comme ça. Je savais que tu n'étais qu'avec Trévières. (A Trévières.) Bonjour Trévières.

TRÉVIÈRES

Bonjour Madame.

JUDITH

Vous m'excusez?

TRÉVIÈRES

Comment donc! où en serions-nous, chère Madame, si l'on se gênait avec des amis.

JUDITH

En effet... vous avez peut-être encore à causer avec Michel?

TRÉVIÈRES

Non, non, nous avions fini... justement je m'en allais. Au revoir, Madame.

JUDITH

Au revoir, Trévières.

Il sort. Michel l'accompagne, Judith restée seule, tout en enlevant son chapeau, aperçoit la carte de Suzanne. Michel rentre.

SCÈNE III

MICHEL, JUDITH

JUDITH, lui tendant la carte de Suzanne.

Elle est donc venue ?

MICHEL

Oui.

JUDITH

Quand ça est-elle venue ?

MICHEL

Tout à l'heure.

JUDITH

C'est charmant, nous aurions pu nous rencontrer dans l'escalier. Que venait-elle donc faire ici ?

MICHEL

Elle venait me parler au sujet des enfants.

JUDITH

Elle a un avoué.

MICHEL

Oui, mais c'est une question difficile à traiter par l'intermédiaire des avoués.

JUDITH

Elle les emmène ?

MICHEL

Oui.

JUDITH

C'est que tu le veux bien. Enfin, ça te regarde... mais n'aie pas l'air de m'en vouloir.

MICHEL

Tu avais donc écrit à Sagelier pour lui recommander Vowenberg?

JUDITH

Oui... je lui ai écrit.

MICHEL

Je trouve incroyable que tu aies fait ça.

JUDITH

Pourquoi?

MICHEL

Pourquoi! tu me demandes pourquoi? Comment, moi je te dis tout, je n'ai rien de caché pour toi, je te mets au courant de tout ce que je fais, tu savais parfaitement que je m'occupais de... de... de... (Il ne trouve pas le nom. Avec un geste d'impatience.) Ah!

JUDITH

Trévières.

MICHEL

Oui, de Trévières, pour cette place. Et toi, pendant ce temps-là, sans rien me dire, tu manœuvrais pour la faire obtenir à Vowenberg! Tu ne trouves pas ça inouï!

JUDITH

Non... tu avais ton protégé, j'avais le mien. N'a-t-il pas été convenu que nous gardions chacun nos amis? Je ne comprends pas que tu te mettes dans un état pareil pour une chose aussi insignifiante.

MICHEL

Insignifiante! tu trouves ça insignifiant, toi?

JUDITH

Dame, il ne s'agit pas de la vie d'un homme après tout: il s'agit d'un poste d'attaché, et encore ce n'est pas pour toi.

MICHEL

Mais, j'aurais préféré cent fois que ce fût pour moi; comprends donc que je suis personnellement atteint. Dans quelle situation cela me met-il vis-à-vis de Trévières? J'ai été obligé de lui faire des excuses...

JUDITH

Tu es bien bon.

MICHEL

Et j'ai eu beau lui donner ma parole d'honneur que j'ignorais ta lettre à Sagelier, je ne suis pas certain qu'il soit parti convaincu.

JUDITH

Que Trévières croie donc ce qu'il voudra, il ne m'intéresse guère.

MICHEL

Mais en revanche, Vowenberg t'intéresse trop. Il faut même que tu aies des motifs bien puissants, pour intervenir de cette façon en faveur d'un homme qui est mon ennemi déclaré et que tu sais me haïr. Pourquoi as-tu fait ça? Tu l'aimes, il est ton amant... quoi? Réponds.

JUDITH

Mais non, mais non, c'est insensé ce que tu dis. Quel aprport ça a-t-il?

MICHEL

Alors, qu'y a-t-il donc entre vous, pour que tu n'aies pas reculé devant cette trahison?

JUDITH

Michel!

MICHEL

Mais oui, cette trahison... Il n'y a pas d'autre mot. Qu'y a-t-il entre vous? Je ne sais pas... je cherche... voyons, explique-moi... tu ne vas pourtant pas me dire encore que c'est parce qu'il est juif.

JUDITH

Mais si...

MICHEL

Ah! toujours!

JUDITH

Mais si, tu ne dois pas chercher ailleurs la signification de ce que j'ai fait. (Lentement et comme à elle-même.) Oui, du jour où j'ai vu à Jérusalem, priant devant les ruines du Temple, ce lamentable troupeau de mes coreligionnaires que les persécutions avaient chassés du pays où ils étaient nés, je me suis juré à moi-même qu'en toute occasion et de toutes mes forces, je servirais ceux de ma race, que je les servirais afin qu'ils deviennent les plus forts, et que nous ne revoyions plus les temps abominables, les temps des lois d'exception, de la rouelle, des ghettos et des bûchers! Ne juge donc pas mon acte à travers tes antipathies et ta jalousie, et laisse certaines choses en dehors des personnalités. A ce compte-là, est-ce que Lazare Hœndelssohn aime Vowenberg? Il le trouve insupportable, odieux, et pourtant, dans cette circonstance, il s'est employé aussi pour lui.

MICHEL

Oui, vous vous tenez étroitement!

JUDITH

Faites-en donc autant! au lieu de gémir et de récriminer sans cesse. On dirait que vous ne pouvez pas vous défendre... vous êtes les plus nombreux pourtant. Cette solidarité, vous devriez nous l'envier et tâcher de l'imiter; mais vous faites tout le contraire. Sagelier aussi t'a trahi dans cette affaire: Sagelier est ton camarade d'enfance, ton ami de jeunesse; et pourtant, il a préféré être agréable à Lazare Hœndelssohn dont il a besoin, tout en sachant que Trévières est un garçon honorable, tandis que Vowenberg!...

MICHEL

Eh! bien, moi, malgré tout ce que tu me dis, je n'admire pas une solidarité qui, de ton propre aveu, s'étend aux gens les moins estimables. Que ce soit Trévières ou Vowenberg qui soit attaché au Cabinet du Ministre, ça ne changera pas la face du monde, c'est évident; aussi, ce n'est pas de la quantité des conséquences que je m'alarme, mais c'est la qualité, comprends-tu, la qualité de ton procédé qui m'épouvante. Tu as beau proclamer le sentiment qui t'a fait agir...

JUDITH

Certainement, je m'en glorifie.

MICHEL

Alors, pourquoi t'es-tu cachée? Pourquoi ne m'as-tu pas averti de ce que tu faisais? Au moins la lutte eût été loyale, égale. Mais, voilà, dans une telle lutte, tu n'aurais pas été sûre de vaincre, et quand on entreprend quelque chose, il faut mettre toutes les chances de son côté, n'est-ce

pas? L'important, c'est de réussir, de réussir quand même, par n'importe quel moyen. Il faut faire tout ce qu'on peut pour avoir tout ce qu'on peut, et le succès justifie tout. En effet, contre l'application de ces théories, nous ne savons pas nous défendre. D'ailleurs, je ne sais même pas pourquoi je te dis tout ça; nous n'avons pas la même conception de la vie: nous ne jugeons pas les mêmes choses avec les mêmes états de conscience. Cela éclate dans tout ce que tu dis et dans tout ce que tu fais et c'est très grave.

JUDITH

Oui c'est très grave, Michel. Je ne veux pas me mettre en colère; je suis lasse de toutes ces discussions; celle-ci sera la dernière, je te le jure. Écoute-moi, et surtout, comprends-moi bien. Oui, il y a entre nous des froissements et des heurts perpétuels; mais, sois juste, ce n'est pas ma faute, à moi seule. Rappelle-toi, dans les premiers temps de notre amour, comme nous étions en parfaite communion d'idées! Rappelle-toi nos conversations ardentes, passionnées et si douces pourtant, là-bas, à Jérusalem; alors tu voulais être un homme libre, sans préjugés. Mais à peine étions-nous rentrés à Paris que tu as été pris de je ne sais quelle peur. Comme ces pauvres malades qui ne peuvent pas traverser les grandes places, et dont une force invincible cloue les pieds au seuil des espaces, tu n'as pas voulu traverser à mes côtés et, la main dans la main, les grandes places de joie et de lumière!

MICHEL

Ce que tu appelles des préjugés, ce sont mes croyances, opposées aux tiennes: elles affirment que pour chacun, le culte de sa personnalité, le besoin de bonheur et l'ardeur de vivre ont pour limites le droit et la souffrance des

autres. Oui, quand nous étions loin, là-bas, à Jérusalem, j'ai pu tout oublier dans l'enivrement de l'amour, mais cet amour était empoisonné dans sa source, et pour traverser librement les grandes places de joie et de lumière, il faut avoir un cœur pur, une conscience tranquille. Quant aux êtres qui vivent exaspérément leur vie, sans s'inquiéter des désastres qu'ils sèment autour d'eux, ceux-là, quand ils sont jeunes, comme toi, peuvent bien croire, un moment, qu'ils marchent dans la joie et la lumière; mais ils entreront bientôt dans le délire et dans la nuit.

JUDITH

Oui, je sais, ce sont tes idées. Il aurait fallu que ton amour fût plus fort que tout. Alors, j'ai perdu peu à peu la force et le goût de te convaincre. Oui, il y a entre nous des dissentiments qui te blessent et t'irritent; oui, j'ai tous les défauts de ma race, mais crois-tu donc n'avoir que les qualités de la tienne? Et, pourtant, si tu m'avais aimée comme je voulais être aimée, ces dissentiments, je me serais efforcée, de toute ma volonté et de tout mon amour, à les faire disparaître, tandis qu'ils se sont exaspérés, au contraire, au contact de ton inquiétant remords. Aujourd'hui, je suis à bout de forces: je ne veux plus vivre dans le mensonge; il faut que je te dise la douloureuse vérité... je ne t'aime plus. Michel, je ne t'aime plus!

Elle pleure silencieusement. Un long silence. Puis elle se lève, et avec des gestes lents, prend son chapeau qu'elle met sur sa tête.

MICHEL

Qu'est-ce que tu fais?

JUDITH

Je m'en vais... je m'en vais... il faut nous séparer... je reprends ma liberté.

MICHEL

Ainsi, pour toi, j'aurai quitté mes enfants... bientôt on va m'en priver encore davantage, bientôt un étranger me remplacera auprès d'eux... et c'est ce moment-là que tu choisis pour t'en aller, pour me laisser seul, pour m'abandonner, sans t'inquiéter du vide que tu laisses et de ma vie que tu auras perdue.

JUDITH

Hélas! Michel, je choisis le moment où tout me prouve que nos existences ne doivent plus être mêlées. Crois-tu que ce soit de gaîté de cœur que je m'en aille? Tu ne vois donc pas mes larmes?

MICHEL

Tu ne vois donc pas les miennes?

JUDITH

Certes, la mort de notre amour est une chose désolante; mais son agonie a été plus désolante encore... et nous ne devons pas la prolonger... tu sais bien qu'on n'aime pas par devoir.

MICHEL

Oui, j'aurais dû prévoir qu'avec tes idées, un jour tu trouverais aussi simple de me dire: je ne t'aime plus, que tu as trouvé simple, il y a deux ans, de le dire à M. de Chouzé.

JUDITH

Comme tu l'as dit à ta femme.

MICHEL

Parce que je t'aimais.

JUDITH

Parce que tu croyais m'aimer.

MICHEL

Ah! je comprends... tu en aimes un autre. C'est pour ça que tu me quittes. Ah! malheureuse, qui donc vas-tu retrouver?

Il la prend rudement par les poignets.

JUDITH

Qu'importe le nom que je te jetterais! Oui, tu dis bien, malheureuse! Celui que j'aime ne m'aime pas et, c'est à cause de toi, je l'ai bien compris, que je ne peux pas être à lui. Que ta jalousie se rassure... je n'irai pas le retrouver. Non, c'est pour moi-même que je veux ma liberté; mais tu es l'obstacle à mon bonheur. Va, ne souhaite pas que je reste auprès de toi, car bientôt je te haïrais et, alors, ce serait affreux, Michel, ce serait affreux!... Et tu ne retiendras pourtant pas de force ni par pitié une femme qui s'ennuie ici, de cet ennui déprimant, mortel que tu as connu autrefois. Oui, j'ai besoin de respirer, car j'étouffe ici, j'étouffe dans cette liaison comme tu étouffais autrefois dans ton mariage. Et quelle pauvre chose demeurerait à tes côtés qu'un être dont la pensée et le cœur ne seraient plus là! Laisse-moi partir, laisse-moi partir.

MICHEL

Où iras-tu?

JUDITH

Je n'en sais rien... j'ai besoin de m'en aller loin, bien loin... je suis lasse de l'amour, de la vie, de tout; j'ai besoin d'être seule, comprends-tu, seule? Voyager, m'instruire, être indépendante! surtout, c'était mon rêve quand

j'étais jeune fille: les premiers vœux sont peut-être les vœux éternels. Mais ne gardons pas de cette séparation un souvenir désespéré... ne nous quittons pas comme deux ennemis... donne-moi la main, Michel, veux-tu?

Elle lui tend la main.

MICHEL

Oh! je ne suis pas ton ennemi... Adieu, Judith, va donc vers tes destinées!

JUDITH

Adieu, Michel.

Elle se dirige lentement vers la porte, sans détourner la tête. Michel la regarde, immobile.

RIDEAU

L'AFFRANCHIE

COMÉDIE EN TROIS ACTES

Représentée pour la première fois, sur le théâtre de la *Renaissance*, le 5 février 1898.

PERSONNAGES

ROGER DEMBRUN	MM. LUCIEN GUITRY.
PIERRE LÉTANG	LUGUET.
LISTEL	HIRCH.
DAMORNAY	MONTVALLIER.
CHÉRANGE	BRULÉ.
UN DOMESTIQUE	STEBLER.
ANTONIA DE MOLDÈRE	Mmes ROSA BRUCK.
JULIETTE	JANE THOMSEN.
MADAME ROLLEBOISE	GUYMA.
MADAME SINNGLOTT	LABADY.
MADAME DANGLEJAIS	MARCILLY.
MADAME EGRETH	WIKINS.
CLÉMENCE	ANDRÉE CANTI.
MADEMOISELLE CENDRIER	MARIE ROYER.
ROSALIE	DE GOURNAY.

L'AFFRANCHIE

ACTE PREMIER

La scène se passe à Venise, dans un petit palais loué par Madame de Moldère sur le grand Canal, en face du palais da Mùla.

C'est la nuit, au mois de mai: huit heures et demie.

Auprès d'une des fenêtres sur le grand Canal, une petite table ronde de cinq couverts: fleurs, bougies, linge élégant, etc.

SCÈNE PREMIÈRE

ANTONIA DE MOLDÈRE, ROGER, PIERRE, LISTEL, JULIETTE, autour de la table.

Le dîner touche à sa fin: on en est au dessert.
Sur la table, des fruits.

LISTEL

Ces fraises sont excellentes: je n'en ai pas mangé d'aussi bonnes depuis ma première communion.

ANTONIA

Vous exagérez; il est vrai que les fraises sont très bonnes ici.

LISTEL

Et sous le rapport de la nourriture, en Italie, on n'est pas gâté.

JULIETTE

On ne vient pas ici pour manger.

ANTONIA

On vient pour aimer.

LISTEL

Raison de plus: il faut manger, et le mieux c'est encore d'être chez soi. En somme, vous avez pris le moyen le plus pratique, quand on veut passer quelque temps à Venise: il faut louer un palais ou un appartement dans un palais, sur le grand Canal. Combien payez-vous ici, sans indiscrétion?

ANTONIA

Trois cents francs par mois.

LISTEL

Et vous avez le piano?

ANTONIA

Naturellement.

JULIETTE

Vous avez un piano, Antonia? Où donc est-il?

PIERRE

Ce n'est pas le piano instrument, ma chérie... en italien, piano veut aussi dire étage.

JULIETTE

Ah! bien! bien! Je ne savais pas.

LISTEL

Et vous occupez tout le rez-de-chaussée, le rez-de-canal pour être plus exact?

ANTONIA

Oui, tout le rez-de-chaussée.

LISTEL

Et vous dites trois cents francs par mois... Ça n'est pas cher, ça n'est pas cher.

ANTONIA

Mais la vie est pour rien à Venise; ce qui est coûteux, c'est la vie d'hôtel.

LISTEL

Parbleu, tous les hôtels anglais, en Italie, sont tenus par des Suisses... et ils s'y entendent à estamper le touriste; il suffit d'ailleurs d'aller dans leur pays. La Suisse n'est plus qu'un magasin de sites; c'est le Louvre de la nature; le prix est sur tous les glaciers, et tous les abîmes sont marqués en chiffres connus.

JULIETTE

Quelque chose qui n'est pas cher ici, c'est les gondoles; le tarif en est touchant: une heure d'enchantement revient à un franc, ce qui n'est pas ruineux. Eh bien, figurez-vous que Pierre, qui est très généreux d'ordinaire, très large, est avec les gondoliers d'une avarice sordide. Chaque fois que nous débarquons, au moment de payer, il a avec ces pauvres gens des discussions ridicules.

ANTONIA

C'est vrai, Pierre?

PIERRE

Mais non, mais non, ne l'écoutez donc pas.

JULIETTE

Mais si, mais si, dans toutes les autres circonstances de la vie, tu es très chic, je me plais à le reconnaître, mais avec les gondoliers, tu es crasseux... là, et je voulais t'en faire honte devant tout le monde.

On rit.

ANTONIA

Vous avez tort.

Cependant, sur une autre table, on a servi du café. Antonia donne le signal de se lever.

LISTEL

C'est égal... trois cents francs par mois, je n'en reviens pas. Vous avez combien de pièces?

ANTONIA

J'ai une petite cuisine.

LISTEL

Cucina.

ANTONIA

Une très belle chambre, et alors cette pièce qui me sert à la fois de salon et de salle à manger. Je dîne tard, j'approche la table de la fenêtre et je vois passer les gondoles.

LISTEL

Tout en vidant votre verre.

ANTONIA

Justement. Prenez-vous du café?

LISTEL

S'il vous plaît.

Juliette lui offre du sucre.

ANTONIA

Et vous, Pierre?

PIERRE

Volontiers.

JULIETTE

C'est si joli le bruit d'une gondole qui passe et le cri des gondoliers!

LISTEL

Voyons, entre nous, il n'a rien de bien curieux, le cri des gondoliers: c'est bien surfait... c'est plutôt laid.

JULIETTE, froissée.

Ça ne se discute pas.

LISTEL

Et le bruit des gondoles, ça n'a l'air de rien, mais c'est assommant! On dit que Venise est une ville silencieuse, mais ça vous empêche de dormir... surtout en cette saison; les amoureux se font trimbaler jusqu'à une heure fort avancée de la nuit, on ne peut pas fermer l'œil. Enfin pourtant, si l'on était malade, j'imagine que l'on pourrait faire mettre devant ses fenêtres de la paille dans le grand Canal.

ROGER, qui jusqu'alors n'a rien dit.

Comme ça doit être fatigant pour vous d'avoir tant d'esprit!

LISTEL

En tout cas, c'est une fatigue que je vous épargne, cher monsieur.

ROGER

Oh! certainement.

Il s'éloigne avec Juliette.

PIERRE, à Listel.

Mon cher monsieur, vous ne serez pas dans les bonnes grâces de ces dames, si vous blaguez Venise.

Il va rejoindre Juliette et Roger.

LISTEL

Est-ce de ma faute, si j'ai des aperçus originaux? (A Antonia.) Et vous êtes ici depuis?...

ANTONIA

Depuis quinze jours... oui, quinze jours, déjà! Et vous?

LISTEL

Moi, je suis arrivé hier... et je repars demain.

ANTONIA

C'est une vraie chance en ce cas de vous avoir rencontré. Vous ne serez pas resté longtemps.

LISTEL

Venise me dégoûte.

ANTONIA

Vous êtes dégoûté!

LISTEL

N'est-ce pas? (Un silence.) Dites-moi donc qui est ce monsieur silencieux et désagréable qui ne comprend pas la plaisanterie.

ANTONIA

C'est un ami que j'ai rencontré ici... un charmant garçon.

LISTEL

Un ami... seulement ?

ANTONIA

Oui.

LISTEL

Vous êtes sûre ?

ANTONIA

Oh ! très sûre.

LISTEL

Ah ! (Un silence.) Je vous regardais pendant le dîner : vous êtes très jolie ce soir... vous l'êtes toujours, mais ce soir vos yeux ont une expression particulière.

ANTONIA

Vraiment ?

LISTEL

Oui... un éclat, un je ne sais quoi, enfin, vous avez l'air d'une femme très aimée.

ANTONIA

Mais, je suis très aimée... par vous... vous me le dites et vous me l'écrivez à chaque instant.

LISTEL

Oui, sans doute, mais ça n'est pas moi qui donne à vos yeux cette expression, je ne me fais pas d'illusion... enfin, je vous aime déjà depuis six ans, depuis que je vous connais ; vous ne m'avez jamais rien accordé, vous ne m'accorderez jamais rien, et je vous parlerai tout de même de mon amour. C'est assez godiche... enfin, c'est comme ça.

ANTONIA

Vous n'êtes pas très malheureux.

LISTEL

Bien... Bien... Et que fait-il ce monsieur silencieux et désagréable ?

ANTONIA

Il écrit... Il fait des livres.

LISTEL

Des livres gais ?

ANTONIA

Oh! non.

LISTEL

Ça m'aurait étonné. Et il s'appelle ?

ANTONIA

Roger Dembrun.

LISTEL

?????

ANTONIA

Oh! vous ne pouvez pas le connaître : il écrit des choses de philosophie, d'art ; ça ne s'adresse pas...

LISTEL

Aux imbéciles ; alors, en effet, je ne peux pas le connaître.

ANTONIA

Non, mais ça ne s'adresse pas aux gens du monde... Voyons, mon petit Listel, vous êtes très spirituel, très amusant, mais il y a des choses que les gens du monde comme vous ne lisent jamais. Voilà ce que je voulais dire.

LISTEL

Oui, c'est un symboliste.

ANTONIA

Vous êtes absurde, mon cher. N'employez donc pas des mots dont vous ne comprenez pas la portée. Qu'est-ce que ça signifie, un symboliste? Savez-vous ce que c'est seulement?

LISTEL

Oh! pardon, je vous demande pardon. Enfin, il a beaucoup de talent. Et l'autre monsieur, qui est-ce?

ANTONIA

C'est un ami de M. Dembrun... c'est un peintre.

LISTEL

Beaucoup de talent aussi.

ANTONIA

Non, aucun... du moins, je ne sais pas... je n'ai jamais rien vu de lui.

LISTEL

C'est sa femme qui est avec lui?

ANTONIA

Non...

LISTEL

Oui... Alors, j'aurais pu amener une femme.

ANTONIA

Vous savez, à Venise, il ne faut pas être trop...

LISTEL

Oh! certainement. Enfin, vous n'êtes pas toute seule ici, vous avez des amis... Ça me rassure.

ANTONIA

Vous êtes bien bon.

LISTEL

Et à quoi passez-vous vos journées?

ANTONIA

Je me lève tard, je déjeune à midi et, l'après-midi, je fais des visites dans les églises ou dans les musées, avec mes amis; mais nous ne voyons pas cela comme des Anglais...

LISTEL

Oh! je pense bien.

ANTONIA

Une église, une salle de musée par jour, cela me suffit, et puis, de temps en temps, je vais revoir un tableau qui m'a plu: j'ai comme ça des amis un peu partout, à l'Académie, aux Frari, dans les palais. Et puis, vers cinq heures, je prends une gondole, je me fais conduire au Lido, à l'affreux Lido, et je m'assieds en face de la molle Adriatique; je regarde la flottille des bateaux de Chioggia avec leurs voiles noires, jaunes et rouges; il y en a qui ressemblent à des clowns avec de grosses culottes bouffantes; d'autres ont l'air d'évêques qui marcheraient sur la mer en somptueuses dalmatiques. D'autres fois, je me fais conduire sur la lagune, je fais amarrer la gondole à l'un des pilotis et je regarde le soleil se coucher sur Saint-Marc: c'est l'heure où Venise a l'air d'une ville d'Orient... je reste là, bercée entre le ciel et la mer qui changent de couleurs à

toutes les minutes, comme deux infinies Loïe Fuller. Alors, c'est incomparable: c'est la Féerie, c'est le Rêve, c'est le Paradis!

LISTEL

Oui, c'est possible; je ne sais comment vous faites, mais moi, Venise ne m'emballe pas du tout; j'ai eu une grosse désillusion: il y a d'affreux bateaux à vapeur et j'ai constaté que l'on avait installé un gril room dans le palais de Desdemona.

ROGER, qui a entendu ces derniers mots.

Ça n'est pas dans le palais de Desdemona.

LISTEL

Je vous demande pardon.

ROGER

Vous avez dit le palais de Desdemona, parce que ça fait mieux, pour amuser la société, mais ça n'est pas exact: le gril room est installé dans le palais Swift, qui est une annexe du Grand-Hôtel.

LISTEL

Pourtant, je vous assure...

ROGER

Voyons, je le sais bien, puisque je suis descendu à côté, au Grand-Hôtel.

LISTEL

D'ailleurs, ça n'a aucune importance.

ROGER

Aucune.

LISTEL

Enfin, à chaque instant, ici, j'ai sujet de m'attrister. Cet après-midi encore, je me suis trouvé dans la cour du palais des Doges avec une centaine de Cooks' grotesques qui m'enlevaient toute illusion.

ANTONIA

Lorsque je suis dans la cour du palais des Doges, je me dis que c'est là qu'on fêta les princesses Léonore et Béatrice d'Este à la rencontre desquelles on avait envoyé le *Bucentaure*... et je me représente la cérémonie, les régates, les pantomimes, je m'imagine tous ces gens-là dans leurs costumes magnifiques, et les barbares peuvent passer, je ne les vois même pas.

LISTEL

Mais il faut être très fort en histoire pour penser comme ça aux princesses Machin, et moi, je ne suis pas calé du tout.

ANTONIA

Mais même sans ça. Tenez, l'autre soir, nous sommes allés à la Fenice entendre *La Bohème*. Il y avait à côté de nous dans une loge le roi de Siam et sa suite; ça avait plutôt l'air d'une cage de singes; mais je me figurais que la République de Venise recevait des princes d'Orient, et par ce stratagème j'atteignais à m'exalter.

LISTEL

Vous avez beaucoup d'imagination... et puis, disons-le aussi... il faudrait être deux.

PIERRE

Et encore ça ne réussit pas à tout le monde. Voyez notre pauvre Musset.

LISTEL

C'est pour ça qu'il vaut mieux ne pas avoir sa maîtresse à Venise; il vaut mieux être seul, parce que lorsqu'on est deux, on est toujours trois.

PIERRE

Ah! que le bonheur est impair!

Petit silence.

LISTEL

Entrez donc, mon cher Pagello.

PIERRE

Il paraît que Pagello est un très vieil homme, et lorsqu'on lui parle de George Sand, il dit: « Ah! si, si, questa Francesa che fumava sigarette. »

JULIETTE

Ça veut dire?

PIERRE

« Ah! oui, oui, cette Française qui fumait des cigarettes. » C'est tout ce qu'il se rappelle d'une histoire d'amour qui a fait couler tant d'encre!

ROGER

Et tant de larmes!

ANTONIA

Tiens! il y a du monde à dîner chez nos voisins d'en face... la vieille demoiselle va chanter ce soir...

PIERRE

Quelle vieille demoiselle?

ANTONIA

C'est une Anglaise, miss Basden, qui demeure en face, et quand il y a du monde chez elle, comme ce soir, vers onze heures les invités se mettent aux fenêtres... on voit une gondole se détacher du palais et venir au milieu du grand Canal; et cette gondole porte miss Basden qui chante en s'accompagnant d'une petite guitare.

LISTEL

Je ne la verrai pas et je le regrette, mais il faut que j'aille ce soir à la Fenice entendre *La Bohème*. On dit que c'est très bien.

ANTONIA

Très bien; vous pouvez y aller en toute confiance, n'est-ce pas, Juliette?

JULIETTE

Oh! oui, c'est joli... moi, j'ai pleuré.

Elle fredonne: *Mimi Pinson. La Biondinetta.*

LISTEL

Oh! vous savez, moi, la musique italienne... Je suis wagnérien.

ROGER

Wagnérien! mais l'Italie, monsieur, est le pays de la musique italienne: à Venise, à Florence, à Naples, il faut entendre de la musique italienne... Qu'est-ce que ça signifie d'être wagnérien... ici?

LISTEL

Écoutez, moi, je veux bien, mais c'est Verdi qui a commencé. (A Antonia.) Au revoir, madame, et merci de votre très aimable accueil.

ANTONIA

Vous plaisantez.

LISTEL, s'inclinant devant Juliette.

Je m'en vais, enchanté!

ANTONIA

De vous en aller?

LISTEL

Non, de votre accueil.

Il serre la main à Roger et Pierre.

ANTONIA

Je vous accompagne.

LISTEL

Ne vous dérangez pas.

SCÈNE II

ANTONIA, ROGER, JULIETTE, PIERRE

Lorsque Antonia est revenue:

ROGER

Quel être exaspérant est votre ami. Ah! c'est bien le Français en voyage... pire que le Français, c'est le Parisien, le Parisien!

ANTONIA

On ne choisit pas ses compatriotes.

ROGER

Ces gens-là m'exaspèrent.

JULIETTE

Vous le leur laissez bien voir.

ANTONIA

Je trouve même que vous êtes beaucoup trop franc, et quand j'invite un de mes amis, chez moi, vous ne devriez pas lui laisser voir qu'il vous déplaît.

ROGER

Pourquoi avez-vous des amis déplaisants?

A ce moment Listel ouvre la porte.

LISTEL

Ne vous dérangez pas... Continuez à causer comme si je n'étais pas là... je viens chercher simplement mon porte-cigarettes que j'ai dû laisser sur la table... le voilà, je l'ai, je l'ai... ne vous dérangez pas, au revoir, je me sauve.

Et quand il est parti:

ANTONIA

Enfin, qu'avez-vous contre lui?... Je vous assure que c'est un homme charmant.

ROGER

Je ne sais pas... c'est cette façon de parler à tort et à travers, et surtout de tout blaguer, de tout rapetisser... ça me rend malade, c'est bien simple.

PIERRE

Ah! les Français en voyage sont terribles pour ça... en disent-ils des bêtises!

ANTONIA

Ça vous semble ainsi, parce que vous ne comprenez pas les autres langues, mais soyez persuadé qu'il se dit autant de bêtises en anglais ou en allemand.

PIERRE

C'est bien possible.

ROGER

Tantôt, je me suis amusé à en suivre deux à Saint-Marc, deux bons bourgeois, le mari et la femme. Arrivés devant la mosaïque en turquoise et en malachite, l'homme a dit: « Ils ne s'embêtaient pas! » et la femme a fait: « Titt, titt, titt, titt, c'est de la folie! »

On entend des accords.

JULIETTE

Voilà que ça commence: vite, allons écouter.

Elle se précipite à la fenêtre. Antonia la rejoint. Dans le lointain, en face du Grand-Hôtel, c'est la sérénade, instruments et voix, par la Société Concordia. Pierre et Roger demeurent à fumer et à causer, étendus dans des fauteuils.

SCÈNE III

PIERRE, ROGER

Après avoir écouté quelques minutes la sérénade.

PIERRE

Listel a beau blaguer, ça n'est vraiment pas mal.

ROGER

C'est même très bien.

PIERRE

Votre amie à la fenêtre est d'un joli effet: elle a une robe de clair de lune. Ah! elle est très allurale, très branchée, très racée... et puis Venise lui va très bien. Mme de Moldère est de ces femmes pour lesquelles les ville de luxe et de volupté sont leurs vrais cadres. Regardez si elle n'a pas l'air d'une dogaresse!

ROGER

Votre amie aussi est charmante.

PIERRE

Je vous remercie... elle est gentille... c'est une bonne petite fille. Mais vous, vous êtes très amoureux... ça se voit.

ROGER

C'est vrai?

PIERRE

Plutôt... et vous avez raison. Venise, voyez-vous, est une ville de passion: c'est une ville pour les lunes de miel ou pour les ruptures; mais il ne faut pas y apporter, comme moi, un amour calme et même résigné.

ROGER

Pourquoi y êtes-vous venu?

PIERRE, désignant Juliette à la fenêtre.

C'est elle qui a voulu.

ROGER

Elle croyait sans doute que Venise conserve les liaisons malades, comme Menton conserve les poitrinaires.

PIERRE

Oui, mais quand la phtisie est trop avancée, le Midi les achève... c'est ce qui m'arrive. Depuis que je suis ici, je suis comme un fou: dans ce décor merveilleux, dans cette atmosphère d'amour, j'ai un maladif désir d'inconnu, et je rêve l'aventure avec toutes, avec la petite Vénitienne qui passe maquillée sous son châle brun, avec l'Américaine rousse qui dîne à côté de moi à l'hôtel... je voudrais avoir un rendez-vous, même avec une femme qui ne viendrait pas, car c'est déjà une volupté d'attendre, et j'ai besoin d'un roman même puéril, mais qui illuminerait mon séjour à Venise.

ROGER

Ça n'est pas drôle.

PIERRE

J'ai eu la même sensation, cet hiver, au bal de l'opéra. Juliette avait voulu y aller, et je me rappelle, à un moment, nous étions assis dans le foyer et collés contre le mur, elle dans un domino noir, nous regardions ceux qui s'amusaient et nous étions sinistres. Elle jetait des confetti... pour avoir l'air ohé! ohé! mais c'était dona Elvire, car elle avait plutôt l'air d'une qui aurait vu passer son amant avec toutes les autres; et, en effet, c'était bien toutes les autres, les inconnues, qui étaient ses rivales.

ROGER

Vous me dites ça... et votre amie est là, à deux pas, qui écoute des musiques dans la nuit, et en ce moment même, elle est en train de se créer un souvenir inoubliable de Venise. Ah! c'est effrayant, c'est tragique, presque.

PIERRE

Oui, c'est épouvantable. Et avec ça elle adore les na-

celles, les sérénades, elle est très pont des soupirs. A chaque instant, il faut prendre une gondole... Je me venge en marchandant les gondoliers... je ne leur donne pas de pourboire... c'est idiot. Mais je ne peux plus, je ne peux plus: j'ai assez de la vie intérieure que je mène ici, et nous allons partir bientôt.

ROGER

Mais à Paris ce sera la même chose.

PIERRE

Sans doute.

ROGER

Alors, ne vaudrait-il pas mieux, pour elle et pour vous, lui dire...

PIERRE

C'est bien difficile de dire ça à une femme.

ROGER

Alors?

PIERRE

Oh! je sais bien, il n'y a pas de raison pour que ça finisse. Et puis, il y a l'habitude... l'habitude ou trente-cinq ans de collage... voilà où je m'achemine tout doucement; j'ai quelquefois des révoltes, parce que je suis à un âge dangereux, et avant de renoncer tout à fait à l'amour, j'aurais besoin d'une dernière ivresse.

ROGER

Vous êtes la femme de trente ans.

PIERRE

Si vous voulez.

ROGER

Enfin, vous traînerez une existence misérable, et Juliette ne sera pas heureuse; ne vaut-il pas mieux lui dire la vérité?

PIERRE

Toutes les vérités ne sont pas bonnes à dire.

ROGER

Nous nous payons de faux proverbes; toutes les vérités sont bonnes à dire, au contraire, mais c'est nous qui ne sommes pas tous bons pour les entendre.

PIERRE

Il y a des choses qu'il est difficile de faire comprendre à une femme, surtout quand elle est pleine de tendresse et de dévouement et qu'elle vous donne à chaque instant les preuves du plus grand amour. Ainsi, encore tout dernièrement, c'est elle qui m'a envoyé une balle dont j'ai la cicatrice, là, au-dessus du sourcil.

ROGER

Oh! alors, en effet, c'est différent: vous ne pouvez pas être ingrat... mais je ne savais pas que...

PIERRE

Si... si... il y a de ça six mois à peu près. Juliette ne demeurait pas encore avec moi.... depuis nous habitons ensemble.

ROGER

C'est bien le moins.

PIERRE

Et un soir, j'avais donné rendez-vous, à minuit, dans mon atelier, à une très jolie petite femme. Vers onze

heures et demie, je rentre chez moi, j'ouvre la porte et, dans l'ombre, je sens une main glacée qui me prend... là. C'était Juliette... elle avait eu un pressentiment ou elle avait reçu une de ces lettres que des personnes généreuses mettent à la poste en oubliant de les signer... enfin elle était là.

ROGER

Je n'aurais pas voulu être à votre place.

PIERRE

Moi non plus. Figurez-vous qu'avant de rentrer, j'avais acheté une bouteille de champagne, et je n'avais qu'une idée, c'était de me débarrasser de cette bouteille avec laquelle je me sentais ridicule... Vous connaissez mon atelier, vous savez qu'il y a une petite antichambre avec un coffre à bois près de la porte d'entrée. Je soulève le couvercle, je fourre la bouteille dans le coffre à bois et je referme la porte et le couvercle en même temps, de façon que les deux bruits coïncident.

ROGER

C'était de la présence d'esprit.

PIERRE

Attendez! J'allume une lampe. Juliette et moi nous causons, et tout en affectant la plus grande tranquillité, je pensais à l'autre. Je me disais: « Si elle pouvait ne pas venir! » Mais elles viennent toujours dans ces cas-là. En effet, on frappe, et je vais ouvrir; comprenez-vous ça? Je vais ouvrir!

ROGER

Vous aviez dépensé toute votre présence d'esprit pour la bouteille de champagne, il ne vous en restait plus.

PIERRE

Ça doit être ça. Enfin, je fais entrer cette femme dans l'atelier, je la fais asseoir... elle me dit: « Je ne vous dérange pas? » Je lui réponds: « Mais pas du tout, au contraire. » A ce moment, Juliette sort de sa poche un revolver et elle tire.

ROGER

Sur vous?

PIERRE

Non, pas sur moi, c'eût été logique, mais sur la femme qui n'en pouvait mais. Seulement, je me jette entre les deux et je reçois une balle... là. Je tombe, Juliette croit qu'elle m'a tué... elle se précipite en pleurant sur mon corps, tandis que l'autre se sauvait plus morte que vive.

ROGER

Elle aurait pu vous tuer, c'est un drame véritable.

PIERRE

Je vous crois; mais vous comprenez que lorsqu'une femme a fait ça pour vous...

ROGER

Elle pourrait recommencer.

PIERRE

Non, ce n'est pas ça, et si je vous ai détaillé cette scène grotesque, ce n'est pas pour le plaisir de vous raconter un fait divers; mais c'est pour vous montrer quelle femme est Juliette. Le jour où je lui dirais que je ne l'aime plus, elle serait capable de faire quelque sottise, de s'empoisonner, comme elle me l'a fait pressentir plus d'une fois.

ROGER

Oh! oui, c'est très grave. Alors, vous allez vous condamner toute votre vie à mentir et à la trahir.

PIERRE

Que voulez-vous?

ROGER

Moi, je ne pourrais pas.

PIERRE

Comment faire?

ROGER

Ah! voyez-vous, il faudrait proclamer le droit de ne plus aimer, il faudrait habituer les gens à l'idée que c'est une chose simple, naturelle, fatale même, et que les amours éternelles sont d'admirables exceptions, mais des exceptions. Car enfin, quand on y réfléchit, c'est monstrueux! En aucun cas, on ne peut s'engager pour la vie. En religion il n'y a pas de vœux éternels; deux associés peuvent se séparer, deux époux peuvent divorcer, un officier peut donner sa démission; mais notre code sentimental n'admet pas que deux amants se quittent, et l'on demande à l'amour libre, quelle ironie! plus qu'on ne demande aux affaires, au mariage, au patriotisme et à la religion même. De sorte qu'on peut définir l'union libre celle dont on est le plus esclave.

PIERRE

C'est bien vrai.

ROGER

Voyez-vous, il faudrait persuader aux gens qu'en amour, lorsqu'un des deux prononce: « Je ne t'aime plus », ça n'est pas pour l'autre une injure personnelle, et qu'à ne plus être aimé il n'y a ni honte ni ridicule.

Car, la plupart du temps, les gens souffrent surtout dans leur amour-propre. Combien de femmes n'aimeraient-elles pas mieux voir leur amant mort qu'infidèle ? et c'est la même chose pour l'homme ; mais alors votre amour n'est qu'égoïsme et vanité, et vous ne m'intéressez plus. Voilà ce qu'il faudrait dire et alors on supprimerait bien des désastres ; on supprimerait surtout cette vendetta d'amour qui fait que l'amant délaissé se change en Corse et gagne le maquis, et alors un amour, même violent, pourrait finir en douce amitié...

PIERRE

Oui, comme une fraîche soirée termine un jour brûlant. Évidemment ce serait mieux ; mais cela revient à dire qu'il faudrait nous débarrasser tout à coup des idées que nous avons héritées depuis des siècles... et encore empêcherez-vous les passionnés de souffrir ?

ROGER

Ils souffriront... s'ils sont passionnés, que peuvent-ils désirer de mieux que leur souffrance, et ils n'ont pas besoin d'y ajouter la calomnie, le fer et le poison. Oui, en parlant un langage de justice et de résignation, on viendrait efficacement au secours des âmes moyennes, c'est-à-dire de la masse qui est malheureuse parce qu'on lui parle précisément le langage contraire, qui souffre en un mot, parce que c'est dans les livres. Tenez, à l'heure qu'il est, mettez au théâtre un amant qui se sépare d'une maîtresse infidèle, et si cet amant ne la tue pas, ou tout au moins ne la traîne pas par les cheveux en la piétinant, on dira qu'il ne l'aimait pas. Et pourtant !

PIERRE

Oui, tout cela est fort beau en théorie ; mais vous-même...

ROGER

Je sais ce que vous allez me dire. Écoutez-moi: j'adore Mme de Moldère et je crois qu'elle m'aime; mais le jour où elle ne m'aimera plus, je prétends qu'elle me le dise loyalement, bravement...

PIERRE

Faites attention, les voici qui reviennent.

SCÈNE IV

ANTONIA, JULIETTE, ROGER, PIERRE.

PIERRE, à Juliette.

Eh bien! c'est fini le concert? C'était joli... tu es contente?

JULIETTE

Oh! je suis folle! Il fait doux ce soir. Tu ne sais pas ce que tu ferais si tu étais gentil, Pierrot?

PIERRE

Je m'appelle Pierre... appelle-moi Pietro, parce que nous sommes en Italie, je veux bien; mais pas Pierrot.

JULIETTE

Si tu étais gentil, Pietro, tu me payerais une heure de gondole.

PIERRE

Encore!

JULIETTE

C'est méchant ce que tu dis là.

PIERRE

D'abord, ma chérie, il est tard... il est temps de rentrer.

JULIETTE

Rentrons en gondole.

PIERRE

Non, marchons un peu, ça nous fera du bien; nous n'allons jamais par les petites rues, et pourtant, je lisais encore ce matin dans mon Bædeker qu'elles sont très animées et le théâtre de curieuses scènes de la vie populaire.

JULIETTE

Je n'aime pas marcher.

PIERRE

Je n'aime pas naviguer... j'ai déjà manqué deux fois de me noyer, et j'ai une appréhension quand je suis sur l'eau... j'ai peur même... enfin ça m'est désagréable.

JULIETTE

Tu ne m'as jamais parlé de ça.

PIERRE

Mais si, tu as bien dû voir qu'à Paris, quand il s'agissait de traverser la Seine, je faisais plutôt un détour pour prendre un pont.

JULIETTE

Que la plaisanterie est de mauvaise grâce!

PIERRE

Oui, c'est entendu, je suis ridicule, odieux: je suis même indigne de porter le nom de Pietro, mais j'ai horreur de la gondole.

ANTONIA

Voyons, Pierre, vous n'êtes pas gentil... puisque ça lui ferait tant de plaisir à cette petite.

JULIETTE

Tiens, en voilà justement une qui passe.

PIERRE

Justement est admirable: il en passe tout le temps... Eh bien, appelle-la...

JULIETTE, à la fenêtre.

Psst, psst...

PIERRE

Tu la hèles comme un fiacre. (Il crie.) Gondola! gondola!

ANTONIA

Que fait-on demain?

JULIETTE

Voulez-vous aller à Murano?

ANTONIA

Ça me paraît très indiqué... Alors, où se retrouve-t-on?

JULIETTE

Voulez-vous que ce soit à l'une des mille petites tables de chez Quadri.

ANTONIA

Entendu... à l'une des mille petites tables de chez Quadri; nous allons vous regarder partir.

SCÈNE V

ANTONIA, ROGER.

Ils regardent partir Pierre et Juliette.

ANTONIA

Au revoir, au revoir!

LA VOIX DE PIERRE

Buona sera!

ANTONIA

Elle est exquise, cette Juliette... elle adore Pierre.

ROGER

Oui.

ANTONIA

Mais lui ne l'aime pas.

ROGER

Vous croyez?

ANTONIA

C'est certain... D'ailleurs, vous le savez aussi bien que moi: il ne vous a parlé que de ça tout à l'heure.

ROGER

Comment le savez-vous?

ANTONIA

Je le devine... il avait bien dîné et il fait une nuit de confidences. Ah! ça n'est pas difficile à voir qu'il ne l'aime pas. Ne mentez pas, n'est-ce pas qu'il vous l'a dit?

ROGER

Oui.

ANTONIA

Vous voyez bien... C'est dommage, pauvre petite! Dire qu'il y en a toujours un qui aime davantage... et c'est celui-là qui souffre.

ROGER

Mais c'est l'autre qui s'ennuie.

ANTONIA

Vous vous ennuyez?

ROGER

Je ne parle pas de nous.

ANTONIA

Vous parlez des amants ordinaires.

ROGER

Oui.

ANTONIA

Juliette n'est pas vulgaire. Elle a des sentiments exquis; et lui, quel homme est-ce?

ROGER

C'est un gentil garçon... Seulement il ne l'aime pas, il ne l'aime plus.

ANTONIA

C'est qu'elle est encore pleine d'illusions.

ROGER

La question est de savoir s'il vaut mieux les lui laisser,

ces illusions, ou les lui arracher. C'était justement le sujet de notre conversation, tout à l'heure, avec Pierre.

ANTONIA

Et vous lui avez conseillé... ?

ROGER

De dire simplement à Juliette qu'il ne l'aime plus.

ANTONIA

Simplement ? Oh ! en effet, c'est simple comme bonjour, avec cette différence que c'est adieu. Adieu ! Voilà ce que tu lui as conseillé ! Ah ! quelle chose affreuse que l'amour... Il vaut mieux ne pas penser...

ROGER

N'en doute pas.

ANTONIA

Et pourtant, tu me quitteras un jour, si tel est ton bon plaisir.

ROGER

Tout ça c'est de la coquetterie, et tu ne penses pas un mot de ce que tu dis... et tu sais bien que celui de nous deux qui se lassera le premier, ce sera toi... toi !

ANTONIA

Alors, tu me tueras !

ROGER

Non, je ne te tuerai pas.

ANTONIA

Si, tu me tueras ; sans ça, ce n'est pas drôle.

ROGER

Eh bien! ça ne sera pas drôle; mais je ne te tuerai pas parce que tu ne m'aimeras plus: c'est ton droit.

ANTONIA

Tu parles sérieusement?

ROGER

Très sérieusement. (Antonia se lève brusquement.) Qu'est-ce que tu as?

ANTONIA

Ah! c'est toi, c'est toi qui ne m'aimes guère, puisque tu prévois avec ce calme que je puisse cesser de t'aimer. Tu ne sens donc pas à quel point tu m'as faite tienne, et quand il n'y a pas... tiens, grand comme ça, de mon cœur et de ma chair qui ne soit à toi, tu m'ouvres un cœur plein de doutes!... Ah! c'est affreux!

ROGER

Écoute, je suis désolé, je te demande pardon... je te demande pardon. Je ne pensais pas que tu prendrais cela d'une façon aussi grave.

ANTONIA

Comment veux-tu donc que je le prenne? Mets-toi à ma place.

ROGER

C'est vrai, j'ai eu tort; mais, tu vois, je suis tout à fait désolé de t'avoir dit ça.

ANTONIA

Pourquoi me l'as-tu dit?

ROGER

Pourquoi?... Parce que j'avais ces idées-là, ce soir... C'est la suite de la conversation que j'ai eue, tout à l'heure, avec Pierre. Mais quand je pense à certaines choses, quand j'observe ce qui se passe autour de nous, près de nous... et aussi quand je me souviens... quand je me souviens!...

ANTONIA

Ah! je sais bien; mais est-ce une raison, parce que tu as connu des femmes qui t'ont menti, pour que je ne sois pas sincère, et qui t'ont trompé, pour que je ne sois pas fidèle? Ah! mon pauvre ami, ne me juge pas d'après celles qui m'ont précédée dans ta vie, et ne me torture pas avec les instruments de ta triste expérience.

ROGER

Il ne faut pas m'en vouloir. Je t'aime tant que je suis parfois exalté jusqu'à la maladresse.

ANTONIA

Ne complique pas notre amour, ne le hérisse pas d'obstacles et surtout n'aie pas une âme romantique...

ROGER

Moi! Ah! grands dieux!...

ANTONIA

Je suis tout près de toi et tu es bien certain que nul n'est entre nous.

ROGER

Tu as raison.

Petit silence, puis on entend une voix aigre soutenue par une mandoline.

ANTONIA

Tu entends?... c'est notre vieille Anglaise. Oh! viens la voir.

ROGER

Pauvre fille, elle est touchante! Elle s'écoute chanter: elle s'enivre de sa voix aigre comme un paysan s'enivre de la piquette qu'il a récoltée; elle n'a pas d'amant et, pour remplir son existence vide, elle se compose des épisodes poétiques... Nous devons la respecter.

ANTONIA

Ah! plaignons-la surtout de tout notre cœur. Souvent, je vois ici de grands garçons qui visitent Venise avec leurs parents. A cet âge-là, les musées doivent leur donner des migraines atroces, mais en revanche, comme ils regardent les femmes avec des yeux clairs de jeunes fauves captifs! Parfois je les regarde et je leur souris; il me semble que c'est une bonne action... quelque chose comme une aumône. Tu n'es pas jaloux, au moins? D'ailleurs, je ne regarde que les plus laids: c'est ceux-là qui en ont le plus besoin... Un regard, un sourire, ça n'est pas grand'-chose.

ROGER

C'est beaucoup pour eux: c'est de quoi rêver! Je me rappelle, il y a seize ans, quand je suis venu pour la première fois à Venise, petit garçon qui comprenais mal les Giovanni Bellini, si une femme comme toi m'avait fait l'aumône d'un regard, je me serais cru un dieu!

ANTONIA

Et maintenant tu as mon regard et mes yeux, et tu n'es qu'un homme. Mais, toi aussi, je te permets de re-

garder les petites jeunes filles qui sont ici avec leur papa et leur maman. Regarde-les, mais pas trop longtemps... regarde-les, et surtout... ne touche pas!

ROGER

Sois tranquille.

ANTONIA

Quel jour sommes-nous donc aujourd'hui? Je ne sais pas comment je vis ici.

ROGER

Nous devons être le vingt.

ANTONIA

Il va falloir partir bientôt.

ROGER

Pourquoi? Rien ne nous y oblige.

ANTONIA

Il fait déjà très chaud, et au mois de juin c'est dangereux... tu n'aurais qu'à attraper la fièvre; ici, elle court les canaux... Nous irons autre part, peu importe où, du moment que nous serons seuls. Mais je voudrais aller dans un endroit où tu ne sois pas encore allé avec une autre femme... s'il en existe toutefois.

ROGER

Mais oui, il en existe.

ANTONIA

Est-ce que je sais?

ROGER

C'est toi qui compliques notre amour en ce moment.

ANTONIA

Tu as raison. Ah! tiens, j'aime mieux ne pas penser à tout ça. Et pourtant tu n'es pas un don Juan.

ROGER

C'est un reproche?

ANTONIA

Oh non! Don Juan ne restait pas assez longtemps avec les femmes... en somme, c'était un moineau sublime! Non, Dieu merci! tu n'es pas l'odieux homme à femmes... tu n'es même pas un viveur, et pourtant ton cœur est déjà un cimetière.

ROGER

Mais le cimetière, c'est la mort, c'est l'oubli!

ANTONIA

Mais non, ça n'est pas l'oubli avec vous autres hommes... chacune de vos maîtresses a sa pierre, son inscription et sa petite croix.

ROGER

C'est la moindre des choses.

ANTONIA

C'est encore trop... Tandis que nous autres femmes, lorsque nous aimons un homme, tout disparaît: notre vie commence à partir du jour où nous l'avons connu... et, quant au reste, il n'y a pas d'inscription ni de croix dans notre cœur... C'est l'oubli absolu.

ROGER

Oui... la fosse commune...

ANTONIA

Pourquoi dis-tu ça? Ah! mon Dieu! comme il faut faire attention à ce qu'on dit avec toi; mais s'il faut peser chacune de ses paroles, il n'y aura plus moyen de parler... Je t'ai dit ça parce que je l'ai entendu dire cent fois à mes amies, parce que je l'ai observé moi-même chez les autres femmes; mais il n'est pas question de moi, ce n'est pas pour moi que je parle. Moi? Ah! si tu savais! La fosse commune!... Vraiment, tu as l'air de supposer...

ROGER

Mais je ne suppose rien du tout.

ANTONIA

Enfin, tu n'as pas dit ça... tu n'es pas un enfant... tu avais une pensée.

ROGER

Mais non, je t'assure.

ANTONIA

Allons donc!... On a dû te dire...

ROGER

Mais non, on ne m'a rien dit.

ANTONIA

Si, si, j'en suis sûre... on t'a dit des infamies... Est-ce que tu crois que je ne connais pas tous les bruits qui courent sur mon compte? Et comment en serait-il autrement? Je suis veuve, riche, indépendante et courtisée... on ne peut pas ouvrir plus de portes à la calomnie.

ROGER

Mais pourquoi t'échauffes-tu de la sorte ?

ANTONIA

Parce que je t'aime, parbleu!

ROGER

Mais je te jure qu'on ne m'a rien dit, et d'ailleurs tu me connais, je n'ai pas cherché à savoir.

ANTONIA

Oh! tu aurais pu! Mais, c'est vrai, tu n'es pas curieux, toi... tu n'es pas jaloux... tu ne m'as jamais rien demandé.

ROGER

Je ne t'ai rien demandé parce que je ne m'en reconnais pas le droit. Je ne suis maître de ta vie que du jour où tu m'as dit que tu m'aimais, après t'être donnée à moi... Tu vois que je ne suis pas comme les autres. Parbleu! c'est entendu: les amants ont le droit de fouiller rageusement dans le passé de leurs maîtresses, heureuses encore quand ils admettent qu'elles aient un passé! La plupart du temps, nous nous imaginons de bonne foi qu'elles auraient dû nous attendre. Ah! sous quel orme gigantesque nous auraient-elles ainsi attendus, les pauvres! Et, quand nous les interrogeons, elles nous répondent ce qu'elles veulent, et elles ont raison! Mais, si je ne t'ai rien demandé, n'en conclus pas que je sois indifférent, et qu'en pensant à certaines choses vagues, et pourtant très précises, je ne sois pas très malheureux.

ANTONIA

C'est vrai. Et tu souffres?

ROGER

Mais oui.

ANTONIA

Oh! quel bonheur... O mon cher amant, je ne veux pas que tu sois malheureux, je ne veux pas que tu souffres désormais... D'ailleurs, il y a longtemps que je voulais te dire... il ne faut pas qu'il y ait de mystère entre nous, ni de ces silences pendant lesquels on pense trop... Il n'y a rien dans mon passé qui puisse te meurtrir, mais quand je t'aurai raconté quelle fut ma vie avant de te connaître, tu seras pris d'une grande pitié... si toutefois tu me crois.

ROGER

Mais oui, je te croirai.

ANTONIA

Regarde... il y a des spectacles dont notre âme s'ennoblit. Peut-on s'égayer devant un coucher de soleil et peut-on mentir devant la mélancolique splendeur de Venise endormie?

Elle éteint la lampe.

ROGER

Qu'est-ce que tu fais?

ANTONIA

Il fait trop clair et je te parlerai mieux dans l'ombre. (Elle s'assied à côté de lui.) Viens tout près de moi... tout près, tout près... et donne-moi ta main. Ah! je suis bien comme ça! Tu m'aimes?

ROGER

Je t'adore.

ANTONIA

Alors, je commence. Pour que tu comprennes bien le mariage que j'ai fait, il faut d'abord te dire combien j'ai été élevée misérablement, non pas du point de vue matériel, mais du point de vue moral. Ah! quels exemples j'avais sous les yeux. Lorsque ma mère s'est remariée, mon père était consul de France à Tiflis...

Et, pendant qu'elle raconte cette histoire, le rideau tombe.

RIDEAU

ACTE DEUXIÈME

Un beau salon dans un appartement aux Champs-Élysées, chez Antonia.

SCÈNE PREMIÈRE

PIERRE, puis ROSALIE, la femme de chambre.

Au lever du rideau, Pierre est assis et lit. Le domestique entre et arrange le feu.

ROSALIE

Madame fait dire à monsieur qu'elle rentre à l'instant et qu'elle va venir tout de suite. Si monsieur veut lire, en attendant, les journaux du soir qui sont arrivés: voici *Le Temps* et *Les Débats*.

PIERRE

Merci, Rosalie.

Il déplie *Le Temps* sans fièvre; quelques secondes, puis Antonia.

SCÈNE II

ANTONIA, PIERRE.

ANTONIA

Je vous ai fait attendre; il y a longtemps que vous êtes là?

PIERRE

Je suis là depuis quatre heures et demie.

ANTONIA

Je suis désolée... Pourquoi arrivez-vous si tôt?

PIERRE

Avant-hier, quand je vous ai quittée, vous m'avez dit: Venez à quatre heures et demie pour que nous ayons le temps de causer avant le défilé des visites.

ANTONIA

Ah! je vous ai dit ça? c'est possible... j'avais complètement oublié. D'ailleurs je suis rentrée plus tard que je n'aurais voulu: j'ai toujours tant de choses à faire!

PIERRE

Je pense bien. Qu'est-ce que vous avez fait aujourd'hui?

ANTONIA

Pas grand'chose. Je suis allée au Bois.

PIERRE

Toute seule?

ANTONIA

Non, avec ma nièce qui est en ce moment à la maison.

PIERRE

Ah! votre nièce est chez vous... il n'y a pas longtemps?

ANTONIA

Depuis une semaine... je croyais vous l'avoir dit... Oui, ma sœur me l'a confiée pendant son absence, parce qu'elle est partie pour Vienne où elle restera un mois.

Alors j'ai emmené tantôt cette petite avec moi pour lui faire prendre l'air.

PIERRE

Il y avait du monde au Bois?

ANTONIA

Je ne sais pas... je n'ai pas regardé... je me suis fait conduire dans les allées désertes, au grand trot, j'adore ça. C'est très joli, le Bois, l'hiver. On ne le connaît pas assez. Et puis je suis descendue pour marcher un peu; je me suis promenée au bord d'un petit lac qui a l'air souffreteux et abandonné; le soleil se couchait en face de moi, un soleil froid dans un ciel pâle, et c'était si triste, si triste, que j'avais envie de pleurer.

PIERRE, lui prenant la main.

Ma pauvre chérie.

ANTONIA, retirant sa main, et énervée.

Oh! il ne faut pas me plaindre, c'est une mélancolie que j'aime.

PIERRE

Bien... bien.

ANTONIA

Le froid, le crépuscule, la solitude, c'était exquis. Je ne sais pas si vous êtes comme moi, j'adore être seule et je ne m'ennuie jamais avec moi-même. (Petit silence.) C'est tout ce que vous me dites?

PIERRE

Que voulez-vous que je vous dise? vous n'êtes guère engageante.

ANTONIA

A quoi?

PIERRE

C'est vrai, je vous quitte avant-hier très aimable, un peu amoureuse même, oui, amoureuse, et je vous retrouve absolument changée, glaciale, vous oubliez le rendez-vous que vous m'avez donné... je vous attends une heure, avec quelle impatience!...

ANTONIA

Il ne fallait pas m'attendre.

PIERRE

La question n'est pas là; mais vous m'accueillez comme un fâcheux, j'ai l'air de vous ennuyer... Si je vous ennuie, dites-le.

ANTONIA

Non, vous ne m'ennuyez pas.

PIERRE

Je n'en sais rien... chaque fois que je vous vois, il faut tout recommencer, comme si je vous voyais pour la première fois, et vous ne vous rappelez jamais où l'on en était resté.

ANTONIA

Je ne peux pourtant pas faire une marque. Ce n'est pas ma faute... il faut me prendre comme je suis.

PIERRE

Mais je ne demande pas mieux que de vous prendre... comme vous êtes, surtout comme vous êtes; mais vous vous plaisez à me troubler, à m'intimider. Vous vous amusez peut-être beaucoup...

ANTONIA

Ah! non, je ne m'amuse pas.

PIERRE

Moi non plus. Un jour, vous me laissez tout espérer, tout, et le lendemain vous ne vous rappelez plus rien... ou vous faites celle qui...

ANTONIA

Non, je ne fais pas celle qui...

PIERRE

Mais si... enfin, je ne comprends plus rien, je ne sais plus.

ANTONIA

Moi non plus, je ne sais pas... en vérité, je ne sais pas.

PIERRE

En tout cas, vous savez que je vous aime. Depuis le jour où je vous ai connue à Venise, je vous aime, et je vous l'ai dit, et vous m'avez laissé vous le dire.

ANTONIA

Toutes les femmes aiment qu'on leur dise ces choses-là.

PIERRE

Oui, mais moi, vous saviez combien c'était grave, et je vous avais expliqué comment je vivais et toute l'inquiétude de ma vie tranquille, car il y a l'amertume du bonheur comme il y a l'ivresse de la souffrance; et je souffrirai avec vous.

ANTONIA

Pourquoi changer, alors?

PIERRE

Pour changer. Enfin vous êtes venue, vous, dans ma vie: vous étiez le rêve, l'aventure, le roman, la chimère, le superflu... l'indispensable! et je vous ai aimée éperdument. Que voulez-vous faire?

ANTONIA

Je ne sais pas, en vérité, je ne sais pas.

PIERRE

Vous ne savez pas?

ANTONIA

Mais non... c'est à vous d'avoir de la décision.

PIERRE

Ça n'est pas facile avec vous, vous êtes tellement autoritaire.

ANTONIA

J'aime pourtant qu'on me commande.

PIERRE

Brûler mes vaisseaux? Je ne recule pas devant cet incendie, mais ce sont eux qui ne voudront pas flamber. Tant pis, c'est vous qui l'aurez voulu... Tenez, j'ai justement quelque chose à vous remettre.

Il tire un petit écrin de sa poche et le remet à Antonia.

ANTONIA, ouvrant l'écrin.

C'est une clef?

PIERRE

Oui, c'est une clef.

ANTONIA

Pour quoi faire?

PIERRE

Vous savez bien, c'est la clef de l'appartement.

ANTONIA

Quel appartement?

PIERRE

Mais si, vous savez bien... pourquoi vous plaisez-vous à m'embarrasser encore, en ce moment? ça n'est pas généreux de votre part... d'ailleurs, voilà un mois que j'ai cette clef sur moi... je veux toujours vous la donner et je n'ose jamais, *je ne trouve pas le joint.* Voyons, vous ne vous rappelez pas qu'un jour vous m'avez dit... ou plutôt vous m'avez permis, autorisé... (Il bafouille, puis résolument et très vite.) Enfin, c'est là tout près, à côté, rue de Balzac, 17, le rez-de-chaussée à droite; vous verrez, il y a trois marches.

ANTONIA

Mais vous êtes effronté comme un page! (On entend des cris d'enfant.) Attendez, qu'est-ce que cette enfant a donc à crier comme ça.

Elle sonne.

ROSALIE

Madame a sonné?

ANTONIA

Oui, Rosalie, priez donc Mlle Cendrier de venir me parler. Je ne sais pas ce qu'elle a, en ce moment, cette petite... elle est d'une nervosité... et elle se met dans des rages!

SCÈNE III

ANTONIA, PIERRE, MADEMOISELLE CENDRIER

MADEMOISELLE CENDRIER

Madame m'a fait demander?

ANTONIA

Oui, mademoiselle Cendrier; je voulais vous dire: cette petite pousse des cris insensés, c'est insupportable et vous devez pouvoir la faire taire.

MADEMOISELLE CENDRIER

Madame, je n'ai aucune autorité sur Mlle Yvette: elle ne veut pas étudier son piano et profère des invectives contre l'auteur de sa méthode, M. Le Couppey; elle déclare aimer mieux mourir que jouer la huitième récréation qu'elle trouve trop difficile.

ANTONIA

Eh bien, vous direz à Mlle Yvette que je la prive de dessert pour ce soir et que si elle n'a pas joué sa huitième récréation sans faute avant le dîner, elle n'ira pas se promener demain en voiture avec moi.

MADEMOISELLE CENDRIER

Bien, madame, je le lui dirai.

Elle sort.

SCÈNE IV

ANTONIA, PIERRE

PIERRE

Pauvre petite! cette huitième récréation est pour elle le plus pénible travail. Ça me rappelle quand j'étais petit et que j'apprenais le piano, pour lequel je n'avais d'ailleurs aucune disposition, on me faisait faire des exercices qui consistent à lever les doigts les uns après les autres...

ANTONIA

Ça s'appelle des exercices d'indépendance.

PIERRE

Oui, et lorsque ma mère sortait, elle m'attachait au piano avec une grosse ficelle, pour que je fasse mes exercices d'indépendance! Je vois que les méthodes d'éducation n'ont pas changé depuis mon enfance.

Un assez long silence.

ANTONIA

Alors, vous croyez que je vais venir comme ça dans votre rez-de-chaussée?

PIERRE

Je ne crois rien, je ne sais même pas si vous viendrez: je vous attendrai... et quand vous vous ennuyerez, quand vous aurez besoin d'être bercée, de vous sentir toute enveloppée par la plus respectueuse tendresse...

ANTONIA

Taisez-vous, taisez-vous. Elle est jolie cette petite clef.

PIERRE

Je l'ai fait copier sur la clef d'un secrétaire Louis XV.

ANTONIA

Ne dites pas ça d'un air si triste. Elle est très jolie, et que doit être l'appartement si la clef est en or?

PIERRE

La porte est en bois. Oh! vous verrez, c'est bien simple, pourvu que ça vous plaise... vous savez que je suis très ému, très troublé: j'ai tant peur de vous déplaire.

ANTONIA

Je suis si intimidante que ça? C'est étonnant que vous soyez si timide.

PIERRE

Pourquoi est-ce étonnant?

ANTONIA

Parce que les hommes qui ont tant de succès auprès des femmes sont généralement plus hardis, plus entreprenants.

PIERRE

Mais je n'ai pas tant de succès auprès des femmes.

ANTONIA

Allons donc! Vous êtes le monsieur sur lequel on tire.

PIERRE

Ah! je vous en prie, ne me parlez pas de cette histoire ridicule.

ANTONIA

Mais ça n'est pas ridicule du tout, c'est très flatteur au contraire. A propos, elle va bien, votre amie ?

PIERRE

Très bien, je vous remercie.

ANTONIA

On voit encore la cicatrice. Ah! c'est beau d'être aimé comme ça. C'est étonnant, vous êtes pourtant très ordinaire.

PIERRE

Oh! je sais bien, mais c'est vous qui êtes extraordinaire. Pourquoi me dites-vous ça? Écoutez, il est cinq heures et demie... bientôt les visiteurs vont affluer.. vous viendrez ?

ANTONIA

Je ne sais pas.

PIERRE

Oh! naturellement, je ne vous demande pas de venir demain ou après-demain, je ne vous fixe pas de jour, ce serait odieux. Je vous attendrai tous les jours.

ANTONIA

Tous les jours! ne dites donc pas d'enfantillages... et si je ne viens jamais ? Non, je vous écrirai, c'est beaucoup plus simple. Je peux vous écrire, je pense qu'on ne décachètera pas vos lettres, rue de Balzac.

PIERRE

Oh! bien sûr. Alors, si vous m'écrivez, il faut que je vous donne le nom sous lequel j'ai loué, parce que je n'ai pas loué sous mon véritable nom.

ANTONIA

Je pense bien.

PIERRE

Alors, vous écrirez à M. Mérowig O'Coddy, O apostrophe, deux d, y.

ANTONIA

Vous n'auriez pas pu trouver un nom un peu plus simple?... Celui-là est invraisemblable.

PIERRE

Justement: on a l'habitude de chercher des noms vraisemblables, des noms ternes et communs, c'est une erreur. Supposez que quelqu'un ayant intérêt à interroger les concierges leur demande qui habite le rez-de-chaussée, et qu'on réponde: c'est M. Aubry ou M. Durand, c'est comme si ça y était, c'est limpide; tandis que si on répond: c'est un M. Mérowig O'Coddy, ça déroute les soupçons... on pense: c'est un jeune homme qui écrit au *Mercure de France*, et on n'insiste pas.

ANTONIA

C'est très ingénieux: je vois avec plaisir que vous pensez à tout, et que la passion, loin de vous égarer, n'exclut pas chez vous la prudence.

PIERRE

Pourquoi me le reprochez-vous? Je suis prudent, c'est vrai, mais c'est autant pour vous que pour moi, car, vous aussi, Antonia, vous avez intérêt à ce qu'on ne sache pas...

ANTONIA

C'est égal, Mérowig O'Coddy, ceci est plus que de la prudence... Avouez que vous avez une peur bleue de Juliette.

PIERRE

Ma foi non.

ANTONIA

Ne faites donc pas le grand garçon. Comment va-t-elle, au fait, votre petite amie ?

PIERRE

Vous me l'avez déjà demandé. Elle va très bien, je vous remercie.

ANTONIA

Soyez franc, vous en avez un trac fou.

PIERRE

Ne soyez pas méchante et injuste ; vous savez bien que je n'ai pas peur d'elle, mais j'ai peur de lui faire de la peine. Car autrement, qu'est-ce que je risque ? Nous ne sommes pas mariés, Juliette et moi ; je n'ai prononcé aucun serment à la mairie ou à l'église ; il n'y a pas auprès d'elle de vieux parents auxquels je doive compte du bonheur de leur enfant. Donc, si je prends des précautions, c'est bien pour elle et non pour moi ; et cette prudence que vous dénommez peur pourrait mieux être dénommée pitié. Oui, l'amour que j'ai pour vous me rend plein de pitié pour elle, et puisqu'en nous aimant, nous pouvons être heureux, laissons-lui du moins, à elle, la façade du bonheur !

ANTONIA

Pourtant, quand je voudrai, vous me la sacrifierez ; mais je ne vous le demanderai pas, et vous avez raison ; il ne faut pas faire de la peine : moi-même je ne serais pas heureuse, si nous faisions pleurer une bonne petite fille.

PIERRE

Vous avez un cœur charmant. Alors, puis-je espérer?

ANTONIA

Je ne me rappellerai jamais le nom...

PIERRE

Je vais vous l'écrire.

Il tire son porte-cartes de sa poche et laisse tomber un portrait qu'il ramasse vivement.

ANTONIA

Qu'est-ce que c'est que ça?

PIERRE

Ça n'est rien...

ANTONIA

Mais encore?

PIERRE

C'est un portrait.

ANTONIA

De Juliette?

PIERRE

Non... c'est le mien.

ANTONIA

Montrez.

PIERRE

Ça n'a aucun intérêt.

ANTONIA

Allons, voyons, montrez donc, vous êtes ridicule... Il est bien... vous êtes flatté... vous me le donnez?

PIERRE

C'est que...

ANTONIA

C'est que quoi?....

PIERRE

C'est que je n'ai que celui-là... que je viens d'aller chercher, et je dois l'apporter à Juliette, ce soir.

ANTONIA

C'est ça qui m'est égal.

PIERRE

Je vous en donnerai un autre... ça c'est une épreuve.

ANTONIA

Eh bien! moi aussi, c'est une épreuve; c'est justement celui-là que je veux. Mais faites attention, je crois qu'on a sonné.... le défilé va commencer.

Elle glisse le portrait dans un livre, sur la petite table à côté d'elle.

SCÈNE V

LES MÊMES, LISTEL

LE DOMESTIQUE, annonçant.

Monsieur Listel.

LISTEL, venant saluer Antonia.

Bonjour, madame, vous allez bien?

ANTONIA

Et vous, mon bon Fernand?

LISTEL

Moi, je ne vais pas.

ANTONIA

Vous connaissez M. Pierre Létang?

LISTEL

Oui, oui, j'ai eu le plaisir de dîner chez vous avec monsieur, à Venise.

Les deux hommes se serrent la main.

ANTONIA

C'est vrai, au fait, et à part ça, quoi de neuf?

LISTEL

Oh! ne m'en parlez pas, je reviens d'Auteuil, où notre pauvre ami Raflard a fait une chute effroyable en sautant la rivière. On a été obligé d'aller chercher la civière; je le crois bien malade.

ANTONIA

Oh! c'est affreux, ces courses d'obstacles. Et pourtant je n'aime que celles-là.

PIERRE

Vous vous donnerez une maladie de cœur.

ANTONIA

C'est vrai, ces spectacles-là me font mal, et je veux voir tout de même; alors, j'ai imaginé un raisonnement dont je suis assez contente.

LISTEL

Voyons!

ANTONIA

Je joue très gros jeu, et si c'est le cheval pour qui j'ai parié qui tombe, je me dis que c'est mon argent qui tombe en même temps, et la grosse perte que je fais atténue ma pitié pour l'homme et pour la bête; et si, au contraire, ce sont les autres chevaux qui culbutent, n'est-ce pas des rivaux qui sont éliminés?

LISTEL

Ça n'a l'air de rien, mais c'est tout un système philosophique, et c'est avec de tels raisonnements que des gens savent être heureux, quoi qu'il advienne. Vous devez être très heureuse.

ANTONIA

Je ne suis pas malheureuse, mais j'ai une vie bien monotone, et je viens de vous le dire...

LISTEL

Vous aimez les obstacles: mais il ne tient qu'à vous, madame, de faire de votre Longchamps un Auteuil merveilleux.

PIERRE

Et puis, ne vous désespérez pas, madame, les accidents viendront toujours assez tôt, et les panaches et les catastrophes.

ANTONIA

Dieu vous entende!

LE DOMESTIQUE, annonçant.

Madame Danglejais.

ANTONIA

Bonjour, chère amie, vous êtes à Paris depuis...?

MADAME DANGLEJAIS

Depuis avant-hier, et ma première visite est pour vous.

ANTONIA

C'est tout à fait aimable, je suis si contente de vous voir.

MADAME DANGLEJAIS

Et j'ai tant de choses à vous dire.

ANTONIA

Je pense bien.

PIERRE, se levant.

Madame, je vais me retirer.

ANTONIA

Déjà? Vous ne serez pas resté longtemps. Au revoir, à bientôt j'espère. et ne soyez pas des éternités sans venir. (A Listel.) Pourquoi riez-vous?

LISTEL

Je ne ris pas.

ANTONIA

Pourquoi souriez-vous, alors?

LISTEL

Parce que, dans la conversation, des mots graves comme éternité signifient souvent des espaces de temps fort courts, deux ou trois jours tout au plus.

ANTONIA

Comme c'est vrai ce que vous venez de dire là, et combien d'autres exagérations pourrait-on relever à chaque instant!

LISTEL

A chaque instant.

PIERRE, saluant Madame Danglejais.

Madame... (A Listel.) Au revoir, monsieur.

Et quand il est parti:

LISTEL

C'est un très charmant garçon, ce Létang, très sympathique. Revoyez-vous quelquefois son amie, avec laquelle nous avons dîné chez vous à Venise?

ANTONIA

Non, je ne l'ai pas revue depuis. D'ailleurs, je ne la connaissais pas, elle n'est pas mon amie. Je l'ai reçue ce soir-là, parce que, du moment que j'invitais Létang, c'eût été mal de la laisser à l'hôtel... et puis, à Venise, ça n'avait pas d'importance, mais ici, à Paris...

LISTEL

Oui, évidemment, vous ne pouvez pas.

ANTONIA

C'est difficile... je dois reconnaître qu'elle est très distinguée, très comme il faut... elle a tout à fait l'air d'une femme du monde.

LISTEL

Oh! tout à fait. D'ailleurs, vous savez qui c'est?

ANTONIA

Non.

LISTEL

C'est une fille naturelle du duc de Sambleu, vous savez bien, le fameux duc de Sambleu qui a fait une fête terrible dans les dernières années de l'Empire... enfin, celui qu'on avait surnommé la Vadrouille.

ANTONIA

Ah! c'est sa fille, ça ne m'étonne plus. Voyez, comme la race se reconnaît toujours!

LISTEL

Oui, oui, il a eu cette fille avec la célèbre Florence Roulier; la petite a été très bien élevée: couvent, Conservatoire, Odéon; c'est là que Létang l'a connue, en est tombé amoureux et l'a retirée du théâtre... elle est jolie.

ANTONIA

Non, elle n'est pas jolie.

LISTEL

Elle a beaucoup de charme... et puis elle l'adore.

ANTONIA

C'est l'essentiel.

LISTEL

Et elle est d'une jalousie!...

ANTONIA

Oui, il paraît.

LISTEL

Elle lui a flanqué une balle dans la tête. Vous connaissez l'histoire?

ANTONIA, impatientée.

Oui, oui, je sais. (A Madame Danglejais. Et vous êtes revenue à Paris définitivement, vous ne repartez pas?

MADAME DANGLEJAIS

Non! en voilà pour quelque temps. Je viens de faire un grand voyage à travers toute l'Europe. J'ai vu tous ceux et toutes celles que notre cause intéresse: j'ai causé avec Ibsen.

ANTONIA

Il faut vous dire que Mme Danglejais s'occupe passionnément de la cause féministe.

LISTEL

Aïe! Oh! oh! Ah! en effet, c'est très intéressant. Il y a beaucoup à faire.

ANTONIA

Je vous crois.

MADAME DANGLEJAIS

Vous devez être féministe, monsieur, comme tous les gens intelligents.

LISTEL

Alors, ce n'est peut-être pas très modeste à moi de l'avouer, mais en effet, madame, j'ai plutôt des tendances féministes.

MADAME DANGLEJAIS

A la bonne heure. Oui, je suis revenue avec des idées nouvelles; il faut voyager, il faut voir ce qui se passe dans les autres pays; j'ai un grand projet. Nous sommes très routiniers en France...

LE DOMESTIQUE, annonçant.

Monsieur Damornay.

ANTONIA

Ah! voilà une agréable surprise. Bonjour, mon vieil ami.

DAMORNAY

Bonjour, ma belle amie. Vous vous portez toujours bien, il n'y a pas besoin de vous le demander. Vous êtes plus jolie et plus séduisante que jamais.

ANTONIA

Et vous, vous êtes toujours le plus galant homme du monde. Et d'où venez-vous? Qu'avez-vous fait cet été?

DAMORNAY

Je suis allé comme tous les ans faire une saison à Contrexéville.

ANTONIA

C'est joli?

DAMORNAY

C'est affreux. Imaginez-vous une cuvette dans laquelle on tourne; on voit tout le temps les mêmes gens.

ANTONIA

Y avait-il au moins quelques figures de connaissance?

DAMORNAY

Pas la moindre.

ANTONIA

Madame Damornay était avec vous?

DAMORNAY

Non, ma femme était à Vichy pour son foie.

ANTONIA

Avec sa fille, probablement?

DAMORNAY

Non, ma fille était à Salies-de-Béarn où elle prenait des bains dans de la boue.

LISTEL, bas à Madame Danglejais.

Charmante famille, bien parisienne.

ANTONIA

Vraiment, je ne savais pas que votre fille fût malade.

DAMORNAY

Mais si, malheureusement, c'est à la suite de...

Il continue à voix basse.

LISTEL, à Madame Danglejais.

Alors, madame, vous avez causé avec Ibsen ?

MADAME DANGLEJAIS

Oui, j'ai eu cette noble émotion.

LISTEL

Quel homme est-ce ?

MADAME DANGLEJAIS

C'est un homme tout à fait supérieur.

LISTEL

Je pense bien... mais je voulais dire...

LE DOMESTIQUE, annonçant.

Monsieur Cherange.

CHERANGE, venant saluer Antonia.

Bonjour, madame, votre santé est bonne ?

ANTONIA

Je vous remercie. (Présentant.) Monsieur Cherange, monsieur Damornay; c'est monsieur qui est l'auteur d'un livre qui fait beaucoup de bruit en ce moment: c'est un *Essai sur la culture des sensations malsaines*, ouvrage, comme son nom l'indique, de pure idéologie.

DAMORNAY

Je l'ai lu. C'est étonnant comme monsieur est jeune pour avoir écrit un livre aussi documenté.

CHERANGE

A seize ans, monsieur, Pascal avait écrit le *Traité des coniques*.

DAMORNAY

En effet, monsieur, en effet, mais je veux dire que c'est un livre qui dénote de l'expérience, de la maturité, et même de la dyspepsie.

LE DOMESTIQUE, annonçant.

Madame Egreth.

MADAME EGRETH

Bonjour, madame.

ANTONIA

Bonjour, chère madame, comme il y a longtemps que je n'ai eu le plaisir de vous voir. M. Egreth va bien?

MADAME EGRETH

Mais très bien, madame, je vous remercie.

ANTONIA

Et votre petit bonhomme, Alfred, je crois?

MADAME EGRETH

Oui, Alfred; c'est un grand garçon à présent.

ANTONIA

Quel âge a-t-il donc?

MADAME EGRETH

Il a huit ans.

ANTONIA

Huit ans! C'est vrai, la dernière fois que je l'ai vu, il était encore en robe; il est toujours gentil?

MADAME EGRETH

Oh! très gentil. Il nous donne beaucoup de satisfaction, il travaille très bien.

ANTONIA

Déjà! A quoi donc?

MADAME EGRETH

Mais nous voudrions qu'il entrât à l'École polytechnique.

ANTONIA

Vous vous y prenez de bien bonne heure.

MADAME EGRETH

On ne saurait jamais s'y prendre assez tôt: l'admission aux grandes écoles du gouvernement et à l'École polytechnique en particulier devient de jour en jour plus difficile.

ANTONIA

Alors, vous voulez en faire un artilleur?

MADAME EGRETH

Oh! non, je ne crois pas qu'il aimera le métier militaire: c'est un enfant très doux, et il a plutôt des façons de petite fille.

ANTONIA

Alors?

MADAME EGRETH

Mais comme c'est un bûcheur et que son professeur le trouve très doué pour les mathématiques, nous espérons qu'il pourra sortir dans les tabacs.

LISTEL

Pourquoi pas?

MADAME EGRETH

Nous l'espérons, mais il ne faut pas le dire trop haut.

ANTONIA

Vous avez raison.

DAMORNAY

Ma chère amie, voulez-vous me présenter, je vous prie, à Mme Egreth.

ANTONIA

Mais volontiers. (A Madame Egreth.) Monsieur Damornay.

DAMORNAY

Je crois, madame, que nous sommes voisins de campagne. J'habite aux environs de Louviers, dans l'Eure, une propriété qu'on appelle la Chesneraye.

MADAME EGRETH

En effet, monsieur, en effet.

DAMORNAY

J'ai eu le plaisir de causer quelquefois avec monsieur votre mari qui m'est très sympathique, et je vous ai rencontrée souvent, dans votre tonneau, conduisant un petit poney alezan que j'adore.

MADAME EGRETH

Vous êtes trop aimable, il vous le rend bien.

DAMORNAY

Le poney?

MADAME EGRETH

Non, mon mari.

ANTONIA

Au fait, c'est vrai, vous êtes allé dans vos terres, cet été. Vous avez tâté le pouls à vos électeurs.

DAMORNAY

Oui, un peu.

ANTONIA

Eh bien, qu'est-ce qu'ils disent?

DAMORNAY

Ne m'en parlez pas, c'est épouvantable. Je ne sais pas où nous allons: le socialisme fait des progrès terribles, les paysans que l'on rencontre ne vous donnent plus le coup de chapeau, ils ne vous souhaitent même pas le bonjour.

LISTEL

C'est effrayant! Il y a un aussi mauvais esprit dans les campagnes que dans les villes.

DAMORNAY

Mais, mon cher monsieur, c'est à ce point que les gens que j'emploie dans mes fermes, sur mes terres, ne parlent plus à la troisième personne; ils me diront très bien: Monsieur, vous vous trompez, ou: Monsieur, donnez-moi mon argent.

CHERANGE

Ce que vous dites là donne à réfléchir. On se prend à regretter l'ancien régime.

DAMORNAY

Pourtant, je suis un vieux républicain, n'en doutez pas.

CHERANGE

A Dieu ne plaise, cela se lit sur votre figure.

DAMORNAY

Et d'ailleurs, j'ai fait mes preuves, coups de fusil, barricades; mais la familiarité de ces gens-là me déplaît, je l'avoue.

CHERANGE

Mais si les paysans ont désappris de parler à la troisième personne, c'est qu'ils se sont aperçus, enfin! que cette troisième personne n'était jamais là.

DAMORNAY

Que voulez-vous dire?

CHERANGE

Il faut entendre cette troisième personne dans un sens symbolique: elle est non pas l'homme que vous êtes, vous, monsieur Damornay, mais quelque chose au-dessus, quelqu'un ayant une mission, un représentant de la

Providence pour ces braves gens, un protecteur, un ami, voilà ce que signifie la troisième personne; mais la plupart du temps, quand ils parlent à cette personne-là, on ne leur répond pas, alors ils ont désaccoutumé de lui parler.

DAMORNAY

Oui, en effet, c'est une explication originale, c'est très drôle.

CHERANGE

Oh! c'est tout à fait rigolo.

MADAME EGRETH, se levant, comme mue par un ressort.

Au revoir, madame.

ANTONIA

Comment, déjà?

MADAME EGRETH

Oui, je suis obligée de me sauver, j'ai encore une quantité de visites à faire.

ANTONIA

Faites mes amitiés à votre mari et au polytechnicien.

MADAME EGRETH

Je n'y manquerai pas.

Et quand elle est partie:

ANTONIA

Je me demande ce qui lui a pris, à cette petite Mme Egreth, de me faire une visite aujourd'hui. Il y a bien cinq ans que je ne l'avais vue: je ne savais quoi lui dire. Qu'est-elle venue faire?

LISTEL

C'est bien simple, elle est venue chercher un alibi.

ANTONIA

Comment cela?

LISTEL

Mais oui, elle est en ce moment adultère avec un nommé Lapoix. Il y a à peu près quinze jours que ça a commencé, et ils se voient à côté, rue Bassano, vers ces heures-ci, justement.

ANTONIA

Il est étonnant ce Listel. Il sait tout, il connaît tout le monde.

LISTEL

Alors ça n'est pas difficile à reconstituer: en sortant de la rue Bassano, elle a été aperçue; on la croyait d'un autre côté, et, pour justifier sa présence dans ces parages, elle est montée chez vous... c'est le coup de l'alibi, c'est élémentaire.

ANTONIA

Tiens, tiens, cette petite Mme Egreth, voyez-vous ça? Mais êtes-vous sûr?

LISTEL

Absolument sûr, c'est très connu.

ANTONIA

Et M. Egreth, qu'est-ce qu'il dit de tout ça?

LISTEL

Il ne dit pas.

ANTONIA

Il ne sait pas.

MADAME DANGLEJAIS

Il y a un M. Egreth qui fait des conférences féministes; est-ce celui dont vous parlez?

ANTONIA

C'est exactement le même.

MADAME DANGLEJAIS

C'est un homme fort remarquable.

LISTEL

Comment l'entendez-vous ?

MADAME DANGLEJAIS

Je veux dire qu'il fait des conférences intéressantes.

LE DOMESTIQUE, annonçant.

Mme Rolleboise, Mme Sinnglott.

Saluts, bonjours, présentations.

ANTONIA

Comme vous êtes belles, mesdames, d'où venez-vous ?

MADAME SINNGLOTT.

Nous venons de la Bodinière où nous avons entendu une conférence de M. Egreth.

ANTONIA

C'était beau ?

MADAME ROLLEBOISE

Admirable ! Il a parlé comme un dieu ! En voilà un qui comprend la femme !

MADAME SINNGLOTT.

Les femmes.

LISTEL

Sa femme.

MADAME DANGLEJAIS

Et quel était le sujet de sa conférence ?

MADAME SINNGLOTT.

Que la femme avait le droit de recevoir, sans le concours de son mari, les sommes provenant de son travail personnel, et d'en disposer librement.

LISTEL

Ça lui va bien... c'est exquis.

ANTONIA

Écoutez, Listel, vous êtes vraiment trop méchant.

LISTEL

Mais je ne dis rien.

LE DOMESTIQUE, annonçant.

Monsieur Roger Dembrun.

Roger va saluer Antonia, qui le présente aux différentes personnes qui sont là.

LISTEL, en lui serrant la main.

Nous étions destinés à nous rencontrer aujourd'hui, cher monsieur.

ROGER

En effet.

ANTONIA

Nous étions en train de parler féminisme; ces dames sont fort excitées: elles viennent de la conférence de M. Egreth.

ROGER

Ah! oui.

MADAME SINNGLOTT

Vous y étiez, monsieur?

ROGER

Non, mais je l'ai déjà entendu parler.

MADAME ROLLEBOISE

N'est-ce pas, monsieur, qu'il a beaucoup de talent?

ROGER

Non, madame, mais c'est un orateur: il dit des choses vagues avec la dernière violence.

MADAME SINNGLOTT

D'abord, êtes-vous féministe, monsieur?

ROGER

Ça dépend des femmes, madame, et ça dépend aussi de ce qu'elles demandent.

MADAME ROLLEBOISE

Mais nous ne demandons que des choses fort justes: par exemple que la femme mariée ne soit pas l'éternelle mineure sous la tutelle de son mari, qu'elle ait voix délibérative pour l'éducation de ses enfants, que, même sous le régime de la communauté, elle ait le contrôle de l'administration de sa fortune et puisse être prévenue à temps si son mari est en train de lui manger sa dot...

MADAME DANGLEJAIS

Le principe de la séparation de biens est déjà admis et mis en pratique dans un grand nombre de pays, et notamment en Turquie. C'est vraiment une honte que la Turquie nous ait précédés dans ces réformes-là.

MADAME SINNGLOTT

En somme, à l'heure présente, la femme turque n'est pas plus esclave que la femme française: en France, par le mariage, la femme a livré au mari toute sa personne physique, elle lui doit le *decubitum conjugalem* à l'instant même où il l'exige. Ah! c'est bien le Code Napoléon, s'il faut en croire Stendhal!

MADAME ROLLEBOISE

C'est le code Pandour.

MADAME SINNGLOTT

C'est le pire esclavage, la servitude la plus abjecte; encore, en Turquie, les femmes sont plusieurs pour se partager la corvée conjugale.

LISTEL

Sans doute, et puis, à côté de ça, vous entendrez des femmes se plaindre que leurs maris ne remplissent pas assez leurs devoirs conjugaux. Il est vrai qu'avec certaines femmes, ce serait les devoirs des Danaïdes.

DAMORNAY

Qu'est-ce que vous demandez encore?

MADAME SINNGLOTT

Nous demandons l'accès aux carrières libérales et les mêmes droits civils que les hommes.

DAMORNAY, riant.

Vous voudriez voter?

MADAME ROLLEBOISE

Pourquoi pas? Puisque nous payons les impôts, n'est-il pas juste que nous nommions ceux qui les votent, et aussi que nous les votions nous-mêmes, en un mot que nous soyons électrices et éligibles?

DAMORNAY

Ça n'est pas possible, ça n'est pas possible.

MADAME SINNGLOTT

N'est-il pas monstrueux, par exemple, que mon domestique vote alors que je ne vote pas, et nomme des députés qui édicteront ou maintiendront des lois, contre moi, femme?

MADAME ROLLEBOISE

C'est révoltant!

CHERANGE

Mais vous avez absolument raison, mesdames.

DAMORNAY

C'est insensé, tout simplement.

CHERANGE

Et il n'y a pas de quoi rire, monsieur; vous êtes un vieux républicain, vous n'admettez pas le progrès: vous avez le fâcheux esprit jacobin et vous en êtes resté aux «Droits de l'homme». Pourtant, le suffrage universel étant l'institution la plus illogique, et donnant les résultats les plus faux, les femmes n'y ont-elles pas leur place toute marquée?... Il faut être juste avant tout.

DAMORNAY

Et elles siégeront aussi à la Chambre, au Sénat?

CHERANGE

Pourquoi pas? Et qu'elles soient aussi avocats, ingénieurs, juges, médecins. Seulement, dans leur intérêt même, je leur conseillerai de n'en rien faire, car si elles prétendent à nos emplois, ce sera le krach de la galanterie; lorsqu'elles auront notre force, il ne faudra plus qu'elles comptent sur leur faiblesse.

LISTEL

Parce qu'alors ce serait du cumul.

CHERANGE

Absolument, et elles perdront sexuellement ce qu'elles gagneront socialement. Déjà ce que nos pères appelaient «la bagatelle» et qui fut pour eux la chose principale, n'est vraiment plus pour nous que la bagatelle; déjà l'importance de leurs petites infamies, de leurs trahisons, de leurs faveurs ou de leurs refus a beaucoup diminué. Si nous avions à refaire Antony, nous dirions: «Elle me résistait, je n'ai pas insisté.» Et si nous surprenions notre pire maîtresse avec notre meilleur ami, nous ne rugirions pas: «Tue-les!», nous murmurerions: «Je le suis!» Permettez-moi, madame, de vous présenter tous mes hommages.

ANTONIA

Ça n'a pas d'importance? C'est vous qui le dites: c'est une pure hypothèse.

CHERANGE

Qu'importe, si avec cette hypothèse j'arrive à une solution élégante d'un cas fréquent.

DAMORNAY

D'ailleurs, vous avez émis là des opinions toutes personnelles.

CHERANGE

Ne croyez pas ça, il y a beaucoup de jeunes gens qui pensent comme moi.

DAMORNAY

Vous êtes le représentant de la jeunesse française?

CHERANGE

De toute la jeunesse française, non, mais de la jeunesse intellectuelle, sûrement.

Et quand il est parti:

ANTONIA

Il est extraordinaire, ce petit.

LISTEL

Extrêmement intelligent.

MADAME ROLLEBOISE

Et un aplomb!

MADAME SINNGLOTT

Il est tout jeune; quel âge a-t-il?

ANTONIA

Il n'a pas vingt-trois ans; seulement, il a déjà tout lu, tout vu; il est d'une érudition incroyable, et il ne s'arrête pas aux choses de l'amour.

LISTEL

Il fera son chemin.

DAMORNAY

Oui, ils sont quelques-uns comme ça. Ils savent tout. ils tranchent de tout. Moi, il m'a estomaqué, ce gamin. Évidemment, il m'a pris pour une vieille bête. Vous avez entendu comme il m'a parlé?

ANTONIA

Oh! avec le plus profond mépris. Et vous, monsieur Dembrun, qu'en pensez-vous?

ROGER

Eh bien! je trouve que, sous une forme paradoxale, ce jeune monsieur Cherange a dit des choses très raisonnables.

DAMORNAY

Ça, je ne sais pas, c'est une autre affaire; il y aurait eu beaucoup à lui répondre.

ANTONIA

En tout cas, vous n'avez rien trouvé.

DAMORNAY

J'allais lui répondre, quand il est parti; il s'en est douté. il est malin.

ROGER

Il peut déplaire, à cause qu'il prend trop évidemment une attitude; mais ça, c'est son extrême jeunesse.

ANTONIA

Alors, vous avez aussi le mépris des femmes?

ROGER

Oh non!... mais je trouve que la base des revendications féministes, c'est-à-dire l'égalité des sexes, est une grosse utopie; car des choses trop différentes ne sauraient être égales, la nature elle-même s'y oppose, et en tâchant d'effacer les contrastes sexuels dont vit l'amour, on tuerait l'amour, et l'on arriverait bien vite non pas seulement au krach de la galanterie, mais, chose plus grave, à la banqueroute de l'amour, à la guerre des sexes. Or, dans une telle guerre, les femmes seraient fatalement vaincues, car on sait quel facteur est la force physique dans la lutte pour la vie.

MADAME SINNGLOTT

Les femmes peuvent s'entraîner.

ROGER

Mais, même à entraînement égal, elles seront toujours vaincues.

MADAME ROLLEBOISE

Mais entre l'égalité de sexes et l'inégalité actuelle, avouez pourtant, monsieur, qu'il y a place pour des réformes urgentes.

ROGER

Oh! certainement, une sérieuse revision du Code s'impose, en ce qui vous concerne, mesdames; mais les lois, même modifiées, n'interviendront pas dans les rapports sentimentaux, dans les attractions ou les répulsions physiques si mystérieuses, et là c'est celui des deux qui aime le moins, homme ou femme, qui reste maître de l'autre.

ANTONIA

C'est bien vrai.

ROGER

Et même avec les lois actuelles, s'il y a des hommes qui asservissent et ruinent des femmes, il y a des néfastes et des victorieuses qui sèment des désastres autour d'elles. Ce n'est donc pas les lois qu'il s'agit de refaire, mais il s'agit d'éclairer et d'élever les âmes, car les lois sont parfois dangereuses aux honnêtes gens, et il vaut mieux s'en passer, à moins d'avoir le code idéal, le code sans marges. Mais, quand vous parlez de votre servitude, vous surtout, mesdames, vous prêtez à sourire, car vous êtes des affranchies; vous entendez bien, des affranchies; vous êtes, la plupart du temps, non pas les esclaves, mais les maîtresses, et nous avons pour vous toute la tendresse, et le respect, et le dévouement, et la pitié.

ANTONIA

Tous les hommes ne sont pas comme vous: il y en a, et c'est la majorité, qui sont restés les maîtres égoïstes et durs.

ROGER

Mais distinguez du moins à qui vous avez affaire, et avec ceux qui ne vous battent pas et ne vous exploitent pas, sachez vous conduire comme des affranchies... c'est tout ce que nous demandons. Alors, la cause féministe aura fait un grand pas.

MADAME DANGLEJAIS

Ah! comme vous avez raison, monsieur, et partout où je suis allée, si vous saviez quelle réputation de frivolité et de perversité s'attache à la femme française. Et c'est injuste. Mais, de même que les modes viennent de France, il semblerait que le vice en vient aussi, parce que c'est là qu'il est le plus élégant, le plus tapageur et le plus joliment

cynique. On nous accable avec les mœurs des bourgeoises et des mondaines, c'est-à-dire des affranchies, quand il faudrait au contraire, pour notre cause, que l'exemple vînt de celles-là, et qu'avant de reformer la société, elles se reformassent elles-mêmes.

MADAME ROLLEBOISE

Nous vous y aiderons de tout notre cœur, c'est une tentative intéressante.

MADAME SINNGLOTT

Oh! certainement, il y a des choses qu'il faut dire. (A Antonia.) Au revoir, madame, à bientôt.

MADAME ROLLEBOISE, à Madame Danglejais.

Au revoir, madame.

Et quand elles sont parties:

ANTONIA

Croyez-vous qu'elles sont révoltées, ces petites femmes-là!

LISTEL

Et encore elles n'ont rien dit; mais lorsqu'elles parlent entre elles, leur féminisme ne connaît plus de bornes.

DAMORNAY

Leurs maris doivent être bien heureux.

LISTEL

Elles n'ont pas d'amants... au contraire.

DAMORNAY, se levant.

Ah! décidément, la famille s'en va! Ma belle amie, jusqu'au revoir.

ANTONIA

A présent que vous êtes rentré à Paris, vous viendrez quelquefois me voir... Je suis chez moi tous les jours, vers ces heures-ci.

DAMORNAY

Je viendrai très bientôt.

Et quand il est parti:

ANTONIA

Il faut bien le regarder, car c'est une race qui tend à disparaître, celle des gens bien élevés.

MADAME DANGLEJAIS

Il a dû être très bien.

LISTEL

C'est un type d'une autre époque: il a les jolies manières du vieil insurgé de 1871 qui s'est rangé des barricades et qui possède maintenant un château, des tableaux, des collections.

ANTONIA

Ç'a été un causeur délicieux. Je l'ai trouvé très changé, très vieilli.

LISTEL

Vous savez pourquoi? Il est en ce moment avec une petite fille qui le fatigue beaucoup et dont il est fou... ce sont là des circonstances exténuantes.

ANTONIA

Comment s'appelle-t-elle?

LISTEL

Fanny Louzy.

ANTONIA

Je connais ce nom-là. Est-ce qu'elle n'a pas chanté quelque part?

LISTEL

Oui, elle a voulu monter sur les planches. C'est une rage qu'elles ont toutes en ce moment. Elle avait inventé un numéro extraordinaire: elle avait rassemblé des vieux airs lorrains et bretons, des vieux noëls sur lesquels elle avait fait mettre des paroles polissonnes, et elle intitulait ça: *Noëls rosses!* Noëls rosses, j'adore ça. A quoi ça peut-il correspondre?... on ne sait pas... c'est fou!...

ANTONIA

Et Damornay en est toqué.

LISTEL

Gâteux! c'est le baron Hulot... Il a quitté complètement sa femme; si ça continue, il ne laissera pas un sou quand il mourra, il donne tout à cette petite. C'est pour ça qu'il disait tout à l'heure que la famille s'en va. Et elle le trompe! A un moment, elle faisait une telle noce, qu'on croyait qu'elle allait y rester... Alors on l'a envoyée à Menton, et Damornay lui écrivait tous les jours des lettres de quatre pages pleines d'exhortations paternelles, et elle lui renvoyait des dépêches: Zizi bien sage, ou: La petite fille s'est couchée à neuf heures.

ANTONIA

C'est insensé!

LISTEL

Insensé. Madame, je vous dis au revoir... (A Madame Danglejais.) Madame. (A Roger.) Au revoir, monsieur.

Et quand il est parti:

MADAME DANGLEJAIS

Il est très amusant, ce monsieur.

ANTONIA

Oui, il sait tout; il connaît tout le monde. (A Roger.) Mais je crois que vous ne l'aimez pas.

ROGER

Non, je ne l'aime pas: c'est le potinier, c'est le monsieur qui accueille toutes les calomnies, qui les colporte complaisamment, sans contrôle. Tous les soirs, en sortant de la Bourse, il va dans les salons, faire chez les gens du monde sa provision de racontars et de cancans; il remplit son cabas qu'il va vider chez des vieilles grues qui, en revanche, vident moralement devant lui leur seau de toilette... J'ai horreur de ces gens-là.

ANTONIA

Vous êtes sévère.

ROGER

Pas encore assez... ne le défendez pas trop; je vous dirai pourquoi tout à l'heure.

Petit silence.

MADAME DANGLEJAIS, se levant brusquement.

Au revoir, ma chère amie.

ANTONIA

Au revoir... nous n'avons guère eu le temps de parler aujourd'hui; mais venez donc, je vous en prie, déjeuner avec moi un de ces jours... vous n'aurez qu'à me prévenir par un mot la veille.

MADAME DANGLEJAIS

C'est entendu.

Elle sort.

SCÈNE VI

ANTONIA, ROGER

ANTONIA

Je suis fatiguée. J'ai un mal de tête fou.

ROGER

Vous avez eu beaucoup de visites aujourd'hui?

ANTONIA

Depuis cinq heures, ça n'a pas cessé. Est-ce absurde cette coutume de rester chez soi pour recevoir des gens qui vous sont absolument indifférents et ne vous disent que des banalités?

ROGER

Qui vous y force?

ANTONIA

Personne, c'est vrai.

ROGER

Et ça recommencera demain.

ANTONIA

Oui. Vous n'êtes guère aimable ce soir; vous ne m'avez même pas dit bonjour. (Elle se fait embrasser.) Ah! que voilà un baiser triste!

ROGER

Je ne suis pas gai: j'ai reçu des mauvaises nouvelles de mon frère... il faut que je parte.

ANTONIA

Quand partez-vous?

ROGER

Demain soir au plus tard.

ANTONIA

Ah! c'est bien ennuyeux.

ROGER

Oui... enfin il le faut. Qui avez-vous vu aujourd'hui?

ANTONIA

Les gens qui étaient là quand vous êtes arrivé, et puis la petite Mme Egreth qui venait de partir... C'est tout. Ah! et puis votre ami Létang.

ROGER

J'ai eu le plaisir de déjeuner avec Listel ce matin.

ANTONIA

Tiens... il ne me l'a pas dit.

ROGER

Il aura oublié.

ANTONIA

Chez qui déjeuniez-vous?

ROGER

Chez Létrivier.

ANTONIA

Il le connaît donc?

ROGER

Faut croire.

ANTONIA

Et qu'a-t-on dit à ce déjeuner? Si Listel était là, ça a dû marcher.

ROGER

En effet, ça a marché. C'est à Édimbourg que vous l'avez connu, Listel, m'avez-vous dit?

ANTONIA

Oui, c'est à Édimbourg. Pourquoi?

ROGER

Il paraît qu'il a été témoin d'un drame qui traversa votre existence, dans le temps que vous étiez en Écosse. Vous ne m'aviez jamais dit ça: j'ai appris sur votre compte des choses qui ne m'ont pas fait plaisir.

ANTONIA

Si l'on a dit de telles choses sur mon compte, je m'étonne qu'on les ait dites devant vous, que vous les ayez laissé dire.

ROGER

Sans doute; mais Listel s'y est pris d'une façon très adroite. D'abord, il n'a pas eu l'air de se douter un seul instant qu'il y eût la moindre intimité entre nous, ce qui lui a permis de dire les choses les plus perfides sur le ton de la conversation et de cette manière détachée et plaisante que vous aimez en lui... Au surplus, par la façon dont il parle des autres femmes, vous pouvez juger comme il a parlé de vous: vous comprenez qu'il n'a pas fait une exception en votre faveur.

ANTONIA

Soit. J'ai cru que Listel... Enfin, c'est une désillusion de plus.

ROGER

Oui, chaque jour amène son mufle.

ANTONIA

Mais, sans prendre ma défense comme amant, vous pouviez la prendre comme ami.

ROGER

Imposer silence à ce bavard, n'était-ce pas avouer nos relations? Vous savez bien qu'à Paris, dans la veulerie d'une certaine société, de la bonne société, on ne défend pas ses amis: il n'y aurait plus de conversation possible, et la seule amitié, aux yeux des gens qui étaient là, n'eût pas suffi à expliquer une intervention de ma part. Combien de fois vous-même ne m'avez-vous pas mis en garde contre un don-quichottisme compromettant?... car vous tenez avant tout aux apparences... à la considération...

ANTONIA

Et puis vous n'étiez sans doute pas fâché de savoir. Bref, vous l'avez laissé dire... Qu'est-ce qu'il a dit?

ROGER

Un peu de patience. Vous rappelez-vous, il y a cinq mois, à Venise, un soir que Pierre et Juliette dînaient chez vous... vous aviez aussi invité Listel, qui est parti aussitôt après le dîner.

ANTONIA

Il allait à la Fenice... oui, je me rappelle.

ROGER

Ce soir-là, lorsque nous avons été seuls, vous m'avez dit que vous aviez été mariée très jeune et malgré vous

à un homme beaucoup plus âgé que vous et qui vous maltraitait, que d'ailleurs cet homme avait eu une fin tragique et qu'il s'était suicidé dans un accès de fièvre chaude. C'est bien ça que vous m'avez dit, n'est-ce pas?

ANTONIA

Oui, en effet, je vous ai dit cela.

ROGER

Eh bien, aujourd'hui, j'apprends que madame de Moldère n'est pas votre vrai nom et que votre mari existe encore, car vous n'êtes pas veuve, mais divorcée à sa requête, à la suite d'événements que vous connaissez aussi bien que moi.

ANTONIA, hautaine.

C'est tout?

ROGER

C'est assez! Et je me rappelle cette soirée de Venise, je me rappelle toutes les circonstances, toutes; je me souviens même de vos paroles: — « Peut-on s'égayer devant un coucher de soleil et peut-on mentir devant la mélancolique splendeur de Venise endormie! » — Et vous avez menti! Je ne vous demandais rien pourtant, c'était donc si simple de vous taire. Mais non, c'est vous qui avez insisté pour me raconter soi-disant votre histoire... des histoires! Vous aviez éteint la lampe, vous m'aviez pris la main et vous me parliez tout bas dans l'ombre... Vous avez menti comme on se confesse.

ANTONIA

C'est une infamie... je n'ai pas à répondre.

ROGER

Parce que vous n'avez rien à répondre.

ANTONIA

Si, mais à quoi bon, puisque vous ajouterez désormais plus de foi aux potins de Listel qu'à mes propres paroles. Listel vous a-t-il dit aussi qu'il m'avait fait une cour violente, que je n'avais pas voulu, moi, être sa maîtresse, et que ce qu'il a inventé à ce déjeuner n'était qu'une sale vengeance d'homme éconduit. J'ai tout un paquet de ses lettres dans un de mes tiroirs... j'en ai haut comme ça... des lettres où il me supplie... je peux vous les montrer...

ROGER

Je sais, je sais, ça n'est pas la peine.

ANTONIA

Quant à ce qu'il a pu vous raconter, vous savez bien que d'une aventure, quelle qu'elle soit, le monde tire toujours plusieurs versions: il y en a une indulgente ou à peu près, les autres sont plus ou moins envenimées... Sans contrôle, vous adoptez la plus défavorable. C'est dans l'ordre, puisque vous êtes mon amant.

ROGER

Malheureusement pour vous, il y a des détails d'une précision telle, des choses, vous comprenez, qu'on n'invente pas.

ANTONIA

Comment faire? Quoi que je vous dise maintenant, vous ne me croirez pas. D'abord je vous ai avoué que j'avais eu un amant.

ROGER

Oui, mais vous m'avez dit que vous l'aviez eu après la mort de votre mari, tandis qu'il a été la cause de votre divorce et que votre mari existe encore.

ANTONIA

C'est comme s'il était mort pour moi.

ROGER

Sans doute... et pour moi donc qui ne l'ai jamais connu! D'ailleurs, vous ne comprenez pas du tout ce dont il s'agit en ce moment même, vous me répondez à côté. Vous n'avez aucune idée de vos droits, pas plus que de vos devoirs. Je sais que votre mari était le plus pénible personnage, et que vous ayez eu un amant, c'était bien excusable, c'était forcé même, et ça ne me regarde pas... Je vous ai déjà dit que je ne me reconnaissais aucun droit sur votre passé et que je ne vous demandais rien; mais alors, et c'est là ce que je vous reproche, pourquoi ce mensonge et cette mise en scène qui l'aggrave étrangement.

ANTONIA

Vous avez raison, et pourtant ce soir-là j'avais l'intention de vous dire la vérité, je le jure sur votre existence même; mais au moment de vous faire ces aveux qui me remplissaient de honte...

ROGER

Pourquoi?

ANTONIA

Ah! pourquoi? Parce que je vous aime... Je n'en ai pas eu le courage; c'est comme les gens qui ont l'intention nette de se suicider: ils prennent leur revolver, ils appuient

le canon sur leur tempe, mais ils n'ont pas le courage de presser la détente. Alors je vous ai dit n'importe quoi. Oui, devant la splendeur de cette nuit calme, je n'ai pas pu, non, je n'ai pas pu vous dévoiler, même dans le passé, une âme qui ne fût pas en harmonie avec notre amour présent et cette ville endormie sous le ciel plein d'étoiles.

ROGER

Vous avez voulu vous confesser en beauté. Seulement, après m'avoir dit là-bas que la nuit était trop belle pour mentir, vous me dites maintenant qu'elle était trop belle pour ne pas mentir. Il faudrait pourtant vous décider.

ANTONIA

Oui, je sais, ça n'est pas logique; mais il s'agit bien d'être logique. Ah! toutes les femmes me comprendront... Nous ne sommes pas tout à fait responsables, et lorsque nous sommes auprès de l'homme que nous adorons, il y a telles circonstances où nous disons moins ce qui a été que ce que nous aurions voulu qui fût.

ROGER

Oui, mais moi, moi, comment voulez-vous que je m'y reconnaisse dans tout ça?

ANTONIA

Vous avez raison: il y a des délicatesses que vous ne pouvez pas comprendre, vous autres hommes. Oui, toute confiance est morte en vous, je le sens bien; vous ne voyez que le mensonge, que le fait matériel et bête du mensonge, sans vous rendre compte que si j'ai été coupable, c'est peut-être de trop d'amour pour vous.

Elle pleure silencieusement.

ROGER

En effet, il y a des subtilités dans lesquelles je n'entre guère. Parbleu, je comprends dans quel but vous avez agi... je ne l'aurais pas fait, moi, mais je comprends que vous l'ayez fait; il y avait un drame dans votre vie, un scandale, vous aviez peur que je l'apprenne un jour ou l'autre, ce qui est arrivé d'ailleurs, et pour m'ôter l'envie d'interroger, vous avez pris les devants et vous avez raconté les choses à votre manière, en vous donnant le beau rôle, naturellement. Voilà toute l'explication. Mais, mettez-vous à ma place, je suis sorti de ce déjeuner bouleversé, moi! Notez bien que, si vous ne m'aviez rien dit, tous les bavardages de Listel et des autres n'auraient eu aucune influence sur moi; mais, je l'avoue, des racontars auxquels, hier encore, je n'aurais prêté aucune attention, me troublent maintenant, m'inquiètent, prennent une réelle importance... et c'est bien là l'Irréparable.

ANTONIA

Ah! qu'est-ce qu'on vous a dit?

ROGER

Rien... non, rien.

ANTONIA

Écoute, je ne te ferai pas de protestations. Oui, j'ai eu tort, j'ai eu tout à fait tort, et je comprends que ça t'ait donné un coup... Je sais, ça fait très mal, c'est une souffrance horrible; mais ne doute pas que je t'aime. Oublie cette nuit-là et rappelle-toi seulement nos autres nuits à Venise, et notre été en Bretagne, et hier encore chez toi, chez nous, rappelle-toi la maîtresse que j'étais. Ah! quel besoin les gens ont-ils de s'occuper ainsi de nous? Ils ne peuvent donc

pas nous laisser tranquilles. Vraiment l'humanité n'est pas belle; j'ai Paris et le monde en horreur. Nous devrions partir, aller passer quelques jours n'importe où, mais seuls, seuls... J'ai besoin de t'avoir à moi, de t'arracher à cette atmosphère de calomnies. J'ai envie de voir des paysages de neige. La Norvège, l'hiver, ça doit être merveilleux, les snobs y vont l'été... tu veux?

ROGER

Je ne peux pas, je pars demain.

ANTONIA

C'est vrai. Dieu! que c'est ennuyeux! Où vas-tu?

ROGER

A Alger: mon frère est très malade; j'ai reçu une lettre de ma belle-sœur qui me dit de venir... qu'il désire beaucoup me voir.

ANTONIA

Emmène-moi.

ROGER

C'est impossible, ma chérie. D'abord, il fait un temps terrible sur la Méditerranée: tu aurais une traversée épouvantable.

ANTONIA

Ça m'est égal.

ROGER

Et puis, ça n'est pas à Alger même que je vais: mon frère demeure à la campagne, dans les environs, et je descends chez lui forcément. Il faudrait te laisser à l'hôtel, et ça ne serait guère amusant pour toi.

ANTONIA

Alors je vais rester toute seule. Et tu seras longtemps?

ROGER

Ça dépendra.

ANTONIA

Oui, je comprends. Alors, écoute: il faut absolument que tu me donnes ta soirée et toute la journée demain; je ne veux pas te quitter, je veux rester avec toi jusqu'au dernier moment.

ROGER

C'est vrai?

ANTONIA

Oui, c'est vrai. Tu vas m'emmener dîner n'importe où et puis nous irons entendre de la musique. Ah! j'ai besoin d'entendre de la musique avec toi. Qu'est-ce qu'on joue ce soir à l'Opéra?... *La Juive?* zut! à l'Opéra-Comique, *Werther;* j'aime mieux ça. Je vais vite m'apprêter et Rosalie téléphonera pour avoir une baignoire.

Elle se dirige vers son cabinet de toilette; à ce moment Mademoiselle Cendrier apparaît.

SCÈNE VII

ANTONIA, ROGER, MADEMOISELLE CENDRIER

MADEMOISELLE CENDRIER

Madame, je ne peux pas venir à bout de Mlle Yvette: elle a grimpé le long des rideaux de son lit et elle est perchée sur le baldaquin! Je ne peux pas l'en faire descendre.

ANTONIA

Elle a le diable au corps cette petite.

MADEMOISELLE CENDRIER

Et puis, je n'ose pas le dire à madame : madame va être contrariée.

ANTONIA

Qu'y a-t-il encore ?

MADEMOISELLE CENDRIER

Mlle Yvette a cassé les beaux vases en barbotine qui étaient sur la cheminée.

ANTONIA

Ça, elle a bien fait, ils étaient affreux... Attendez, je vais y aller moi-même.

Antonia sort. Roger, pendant qu'elle est sortie, s'assied, prend un livre et trouve la photographie de Pierre ; et quand Antonia revient.

SCÈNE VIII

ANTONIA, ROGER

ROGER

Tenez, en vous attendant et comme je feuilletais ce livre, voilà ce que j'ai trouvé.

ANTONIA

Ah ! oui, c'est le portrait de Pierre.

ROGER

Je le vois bien ; mais comment se trouve-t-il là ?

ANTONIA

C'est Juliette qui est venue me voir avant-hier et qui me l'a laissé.

ROGER

Mais je croyais que vous ne voyiez pas Juliette.

ANTONIA

Je ne la vois pas officiellement; mais quelquefois, après déjeuner, elle vient me voir.

ROGER

Ah!

ANTONIA

Qu'est-ce que vous avez?

ROGER

J'ai que l'on m'a dit justement tantôt que Létang était très amoureux de vous, qu'il venait ici tous les jours... et je trouve son portrait ici... vous m'avouerez que...

ANTONIA

On vous a dit ça? C'est de la folie. Il est venu aujourd'hui, vous l'ai-je dit?

ROGER

Oui, vous me l'avez dit.

ANTONIA

Il est venu à cinq heures, il est parti à cinq heures et demie... il y avait là Listel et Mme Danglejais.

ROGER

Enfin, c'est tout de même bizarre?

ANTONIA

Qu'y a-t-il de bizarre? Juliette est venue me voir avant-hier et m'a laissé ce portrait. Prenez une voiture,

allez chez Juliette, elle demeure là, à côté, rue Copernic, et demandez-lui si c'est vrai. Juliette est la maîtresse de Pierre, elle l'adore, elle en est folle, elle n'a donc pas intérêt à mentir pour me sauver. Seulement, si vous y allez, ne revenez plus, ça n'est pas la peine... parce que j'ai horreur de ces scènes-là. Vous comprenez que si la chose la plus insignifiante vous met dans un tel état...

ROGER

Vous vous trompez; quelle scène vous fais-je? Je suis très calme.

ANTONIA

Alors, c'est encore pire... D'abord, vous êtes calme parce que vous vous contenez.

ROGER

Tout est là.

ANTONIA

N'empêche que vous êtes tout pâle et que vous n'avez plus de salive... Eh bien, je vous le répète, si la chose la plus insignifiante vous met dans un tel état, il vaut mieux en finir tout de suite. C'est vrai, c'est ridicule à la fin: c'est toujours l'amour que j'ai pour vous qui tourne contre moi!

ROGER

Contre vous?

ANTONIA

Certainement. Juliette est venue l'autre jour, elle m'a fait voir cette photographie que j'ai trouvée très bien; et je lui ai demandé de me la laisser pour vous la montrer et pour que vous vous fassiez faire chez ce bonhomme-là; c'est aussi bête que ça, parce que je n'ai pas un seul portrait convenable de vous... Je ne sais pas comment vous posez,

vous avez toujours l'air d'un sergent de ville. (Il ne peut s'empêcher de sourire.) Êtes-vous content?... Croyez-vous que je vous dise la vérité?

ROGER

C'est l'accent de la vérité. Écoutez, il ne faut pas trop m'en vouloir. Je suis très énervé, très triste... Ce déjeuner, cette dépêche... Ah! c'est une mauvaise journée. Je vous demande pardon. Enfin, il faut du moins que cela serve à quelque chose, par exemple, à établir les situations nettement. (Très ému.) Écoutez, je vous aime, Antonia, mais si vous ne m'aimez plus ou si vous m'aimez moins, parlez franchement, je vous en supplie, car c'est votre droit... vous comprenez, c'est votre droit.

ANTONIA

Pourquoi me dites-vous ça?

ROGER

Parce que je dois vous le dire, et si vous me parlez loyalement, vous n'aurez rien à craindre de moi. Vous êtes libre de votre cœur et de votre corps. Par votre situation sociale vous êtes, entre toutes, une affranchie... une affranchie! N'employez donc pas la ruse et le mensonge qui sont des armes d'esclave. Ah! je sais bien que votre sang à toutes charrie la servitude et la dissimulation; mais il appartient à des femmes comme vous, que l'on dit supérieures, de se débarrasser de cette mauvaise hérédité, et vous surtout, Antonia, vous ne pouvez pas mentir comme une médiocre bourgeoise qui trompe son mari, ou une petite grue qui veut se passer ses fantaisies en gardant l'amant sérieux.

ANTONIA

Je t'adore... je t'adore... mais tu ne sais donc pas que je suis folle de toi. Tais-toi, tais-toi, tu parles trop bien et tu ferais bien mieux de dire des bêtises. En amour, vois-tu, il n'y a que les bêtises qui soient vraies et qui restent!

ROGER

Allez vite vous habiller; nous avons l'un et l'autre besoin de sortir, de prendre l'air, d'entendre de la musique.

ANTONIA

Je ne vais pas être longtemps. (Dans le cabinet de toilette dont elle a laissé la porte ouverte.) Rosalie, donnez-moi ma pelisse et ma toque de jais.

Cependant, Roger se promène de long en large, en proie aux réflexions que l'on devine.

ROGER

Je dois vous paraître absurde.

ANTONIA, dans le cabinet de toilette.

Absurde et charmant. Pourtant vous n'êtes pas bête, mais vous êtes si intelligent que si vous vouliez être bête, vous le seriez plus que n'importe qui... Allons, Rosalie, vite, dépêchez-vous.

ROGER

En somme, quand un homme a discuté avec sa maîtresse, il se demande s'il n'a pas été forcément injuste ou lamentablement niais... Triste alternative. Ça n'est pas commode.

ANTONIA

Si c'était commode, où serait la farce?

ROGER

Vous savez qu'il est huit heures moins un quart, et nous n'avons pas dîné.

ANTONIA, apparaissant.

A qui la faute ? Nous manquerons encore le premier acte. C'est toujours comme ça qu'on arrive en retard au théâtre.

Ils sortent.

RIDEAU

ACTE TROISIÈME

Chez Roger. Un cabinet de travail.

SCÈNE PREMIÈRE

ROGER, CLÉMENCE, vieille domestique.

Roger est assis devant sa table et dépouille le courrier.

CLÉMENCE

Et monsieur a fait un bon voyage?

ROGER

Oui, ma bonne Clémence; enfin, aussi bon qu'il pouvait l'être, étant données les pénibles circonstances... Dis-moi, il n'y a rien eu de nouveau pendant mon absence?

CLÉMENCE

Si, il est venu une dame. Elle est venue deux fois. Elle a tellement insisté pour voir monsieur que je lui ai dit que monsieur serait de retour aujourd'hui à deux heures; c'est une dame très bien, elle a une figure si douce!

ROGER

Elle n'a pas dit son nom, elle n'a pas laissé sa carte. Il fallait lui demander...

CLÉMENCE

Je lui ai bien demandé, mais elle a dit que ça n'était pas la peine. Monsieur ne veut rien prendre ?

ROGER

Non, ma bonne Clémence, merci, je n'ai besoin de rien, j'ai déjeuné en chemin de fer.

CLÉMENCE

Et moi qui ai mis le pot-au-feu, en cas que monsieur veuille prendre du bouillon.

ROGER

Non, merci.

CLÉMENCE

Il est bien bon pourtant.

ROGER

Je n'en doute pas.

CLÉMENCE

C'est dommage !

ROGER

Tiens, si tu veux absolument que je prenne quelque chose, apporte-moi du thé.

CLÉMENCE

Tout de suite. J'ai justement de l'eau bouillante. (Elle sort et revient quelques secondes après avec le thé.) Et le frère de monsieur ?... Quel malheur ! C'est-y Dieu possible !

ROGER

Ah ! oui, ma pauvre Clémence, c'est un grand malheur... Il y a aujourd'hui huit jours qu'il est mort.

CLÉMENCE

Ah! mon Dieu, un homme si solide. De quoi est-il mort?

ROGER

Il avait depuis longtemps quelque chose au cœur; mais tu sais comme il était imprudent, et il prenait des douches malgré la défense du médecin. Il y a trois semaines, il en a pris une et il est tombé. Il s'est alité, on a cru qu'il allait se remettre, puis ç'a été de plus en plus mal.

CLÉMENCE

Il a beaucoup souffert?

ROGER

Non, heureusement.

CLÉMENCE

Il s'est vu mourir?

ROGER

Je ne crois pas, je ne crois pas, quoiqu'il ait gardé sa connaissance jusqu'à la fin. Tiens, la veille de sa mort, il me parlait encore de toi.

CLÉMENCE

C'est vrai? Ah! mon Dieu, mon pauvre petit Raymond, je l'avais vu naître, mon prince, comme je l'appelais. Il a parlé de moi?

ROGER

Oui, il se rappelait comme il te faisait enrager quand il était tout petit.

CLÉMENCE

Ah! c'était un vrai diable, et si intelligent! Un jour que j'lui demandais s'il m'inviterait à son mariage et qu'il

m'a répondu: « Mais non, pépé, tu sais bien qu'on n'invite pas les domestiques aux mariages; on ne les invite qu'aux enterrements. » Hélas! je n'aurai même pas été à son enterrement. (Elle pleure. Coup de timbre dans l'antichambre.) On sonne, je vais aller ouvrir. (Elle sort et revient en disant.) Monsieur, c'est cette dame.

ROGER

Fais-la entrer.

SCÈNE II

ROGER, JULIETTE

ROGER

Comment, c'est vous, Juliette?

JULIETTE

Oui, c'est moi. Bonjour, Roger; je ne vous dérange pas? Je suis venue déjà deux fois pendant votre absence. Votre vieille domestique m'a dit que vous reveniez aujourd'hui à deux heures. Vous étiez allé auprès de votre frère, je crois. Comment va-t-il?

ROGER

Il est mort.

JULIETTE

Ah! mon pauvre ami, je vous plains de tout mon cœur.

ROGER

Et vous, comment allez-vous? Comment va Pierre?

JULIETTE

Bien. Je venais vous demander de me rendre un service ou plutôt de me donner un conseil, mais...

ROGER

Je suis à votre disposition.

JULIETTE

Voilà ce que c'est. Vous n'allez pas vous moquer de moi? Je voudrais travailler.

ROGER

Travailler? Pourquoi faire?

JULIETTE

Pour m'occuper d'abord, parce que je m'ennuie, et ensuite pour gagner de l'argent, pour gagner ma vie.

ROGER

Mais vous n'en avez pas besoin. Voyons, qu'y a-t-il? Est-ce que Pierre serait gêné? Vous savez qu'il peut compter sur moi.

JULIETTE, vivement.

Oh! non! oh! non! Pierre n'a pas d'embarras que je sache.

ROGER

Eh bien! alors, quelle nécessité pour vous de gagner votre vie? Laissez donc ces préoccupations à celles qui ne peuvent pas faire autrement. Il y en a bien assez!

JULIETTE

Oui, certainement, mais enfin, ça ne durera pas toujours avec Pierre. Il peut se marier, ou même si, pour

une raison ou pour une autre, nous venions à nous séparer... nous venions à nous séparer, n'est-ce pas ?

ROGER

Oui.

JULIETTE

Qu'est-ce que je disais ?...

ROGER

Vous disiez que si vous veniez à vous...

JULIETTE

Ah! oui... eh bien, du jour au lendemain, il faudrait que je me débrouille, n'est-ce pas ? Parce que vous pensez bien que je ne suis pas une femme à avoir amassé des rentes.

ROGER

J'en suis certain, mais Pierre ne vous laisserait pas partir comme cela; il est très généreux, il assurerait votre avenir.

JULIETTE

Oh! certainement, mais je n'accepterais pas. Je trouve qu'en amour il ne saurait y avoir d'indemnité, et l'on n'a pas droit à une retraite comme une employée qui est restée le temps voulu dans une administration: les invalides du collage, je trouve ça humiliant et un peu ridicule.

ROGER

Alors ?

JULIETTE

Alors, je veux avoir un métier. Ça n'est pas déshonorant, n'est-ce pas ?

ROGER

Loin de là.

JULIETTE

Parce que je ne veux pas tomber dans la galanterie, ou même, sans tomber dans la galanterie, je ne veux plus me remettre sous la dépendance d'un homme, je ne pourrais pas, je ne pourrais pas.

ROGER

Mais il n'est pas question de cela.

JULIETTE

Enfin, on ne sait jamais. Alors, je viens vous demander un conseil.

ROGER

. Ah! un conseil, c'est bien difficile, ma pauvre amie. Qu'est-ce que vous voulez faire d'abord?

JULIETTE

Je ne sais pas, moi; je voudrais rentrer au théâtre.

ROGER

Au théâtre! Vous savez ce que c'est? puisque vous y avez déjà été. Un directeur vous donnera tout de suite deux cents francs par mois et le conseil de vous faire entretenir. Si vous ne voulez pas vous mettre sous la dépendance des hommes, ce n'est pas au théâtre qu'il faut aller. Non, le théâtre, je ne vois pas ça pour vous.

JULIETTE

Je peux me faire modiste, couturière.

ROGER

C'est si encombré. Il y a autant de couturières que de clientes. Chaque fois que j'entends une femme élégante dire, quand on lui fait des compliments sur sa robe: « C'est une toute petite couturière », je vois l'appartement au fond d'une cour, sans air, sans lumière, où la toute petite couturière crève de fatigue et de faim pour faire des robes bon marché à la belle dame.

JULIETTE

Alors quoi? vous ne connaissez rien?

ROGER

Si, je connais bien une place, une très bonne place même, pour une femme: cent cinquante francs par mois. C'est chez une vieille dame, très bonne et très charitable, mais elle est infirme et elle a besoin d'une secrétaire pour aller visiter ses pauvres. Ah! dame, c'est fatigant, il faut grimper des étages, et cette dame fait tellement de bien, elle a tant de misères à soulager, que ses secrétaires n'y résistent pas. Elle en a déjà usé trois. Deux sont tombées malades; quant à la troisième, plus avisée, elle y a renoncé au bout de quinze jours... Elle a préféré aller chez les vieux messieurs que chez la vieille dame. Je vous le répète, c'est une personne très bonne, très charitable, et qui est persuadée qu'elle paye très largement. Cent cinquante francs par mois, voilà les places que vous trouverez.

JULIETTE

Alors, pour une femme comme moi, il n'y a qu'à se jeter à l'eau ou à prendre un amant.

ROGER

Dame, oui! Mais encore une fois, vous n'en êtes pas là; pourquoi vous inquiéter de cela, puisque Pierre...

JULIETTE

C'est vrai.

ROGER

A propos, je voulais vous demander: c'est vous qui avez laissé à Mme de Moldère une photographie que j'ai vue chez elle?... Vous n'avez pas du tout l'air de savoir ce que je veux dire... La veille de mon départ, je suis allé chez Antonia, j'ai trouvé dans un livre que j'avais ouvert par hasard un portrait, le portrait de Pierre. Elle m'a dit que c'était vous qui le lui aviez laissé pour me le faire voir. (Il la regarde.) Ça n'est pas vous?

JULIETTE, éclatant en sanglots.

Non, ça n'est pas moi.

ROGER

Elle est sa maîtresse, n'est-ce pas?

JULIETTE

Oui, elle est sa maîtresse.

ROGER

Mais en êtes-vous sûre... en êtes-vous bien sûre?

JULIETTE

Ah! si j'en suis sûre! Écoutez, j'ai suivi Pierre; il rencontre Mme de Moldère, 17, rue de Balzac, dans un rez-de-chaussée qu'il a loué sous un faux nom.

ROGER

Ah! mon Dieu!

Il tombe accablé.

JULIETTE

Je vous demande pardon, j'ai eu tort de vous dire... C'est ma faute aussi, je n'aurais pas dû pleurer comme une bête, mais ç'a été plus fort que moi.

ROGER

Mais non, mais non... vous avez très bien fait, et vous n'avez aucun remords à avoir... vous avez très bien fait et je vous remercie... oui, je vous remercie; seulement, attendez... Il y a un moment pénible, n'est-ce pas? Mais c'est égal, je préfère la vérité au doute qui me ronge depuis que j'ai découvert son premier mensonge, le doute, cette chose obsédante et terrible qui, là-bas, au chevet de mon frère à l'agonie, me faisait penser: « Où est-elle? que fait-elle? » Mais c'est fini maintenant, je suis bien armé et je pourrai la confondre quand elle viendra, car elle va venir tout à l'heure, je l'attends; en arrivant ici, la première chose que j'ai trouvée, c'est un bleu charmant, plein de cœur. Et quand j'étais là-bas, quand je lui ai télégraphié la nouvelle de la mort de mon frère, elle m'a écrit des lettres merveilleuses: tenez, lisez, lisez.

Il tire des lettres de sa poche et les tend à Juliette.

JULIETTE, le repoussant.

Non, non.

ROGER

Si, si, lisez, je vous assure que ça en vaut la peine... C'est incroyable, hein? Avouez que le plus malin s'y tromperait? Oui, elle va venir tout à l'heure, et elle sera comme toujours à la hauteur des circonstances. Combien

pariez-vous qu'elle vient en noir? Elle sera consolatrice et maternelle, elle dira les paroles qu'il faut dire, et toute la franchise sera dans ses yeux. Ah! cabotine, va!

Il donne un coup sur la table et casse la tasse dans laquelle Clémence apporta du thé.

JULIETTE, sursautant.

Vous vous êtes fait mal?

ROGER

Je me suis coupé. Pauvre bol, ce n'est pas sa faute. Savez-vous ce que c'est que ça?

Il montre les débris de la tasse.

JULIETTE, qui a un peu peur.

Non.

ROGER

C'est un très vieux bol, c'est là-dedans que l'on a servi à ma mère et à ma grand'mère le bouillon de la mariée, une jolie vieille coutume; c'est là-dedans que la vieille Clémence, depuis dix ans, m'apportait du thé tous les matins, et le voilà brisé; mais je suis sûr qu'il ne m'en veut pas, car nos choses familières sont pleines de pitié pour nous, et, s'il pouvait parler, il me dirait peut-être: « T'es-tu fait mal, mon enfant? »

JULIETTE

Roger!

ROGER

Non, n'ayez pas peur, je ne suis pas fou, je ne suis pas fou; mais parlons un peu de vous. Qu'est-ce que vous devenez au milieu de tout ça? Vous n'êtes plus avec Pierre, naturellement.

JULIETTE

Ah! non. Vous pensez bien que lorsque j'ai acquis la preuve de sa trahison, je n'ai pas voulu rester une minute de plus avec lui, et le soir même j'étais partie. Oh! je sentais bien depuis longtemps qu'il n'était plus le même, qu'il s'ennuyait avec moi; c'est surtout depuis Venise qu'il avait changé, mais il ne voulait rien me dire, et pourtant, ce n'est pas faute que je le mettais à son aise...

ROGER

Comment?

JULIETTE

Oui, à chaque instant je lui répétais: « Si tu ne m'aimes plus, si tu as assez de moi, dis-le-moi, je disparaîtrai, c'est bien simple, je me tuerai. »

ROGER

Vous lui disiez ça?

JULIETTE

Oui, mais vous savez comme il est, si faible! il me jurait qu'il m'aimait. Ah! vous parliez de doute, tout à l'heure. Voilà un an... oui, depuis la scène de l'atelier... il a dû vous raconter... quand je lui ai envoyé cette balle... J'ai eu bien tort, d'ailleurs, de lui pardonner, car depuis ce jour-là j'ai vécu continuellement avec le doute et le soupçon, et c'est le plus torturant des supplices; c'est une angoisse continuelle, c'est la tête vide de toute autre pensée; c'est le cœur qui bat à se rompre, comme si l'on vivait trop, alors qu'on ne vit plus. Oui, vous aviez raison tout à l'heure, il vaut mieux savoir la vérité, aussi brutale qu'elle puisse être, mais savoir, savoir, savoir! Ma parole

d'honneur, c'est une détente, un apaisement, une consolation presque.

Elle pleure.

ROGER

Mais oui, c'est une grande consolation. (Il s'essuie les yeux en se cachant.) Ah! nous avons bien l'air de gens consolés! Qu'est-ce que vous allez devenir?

JULIETTE

Je ne sais pas, je ne sais pas. C'est justement pour ça que j'étais venue vous demander un conseil, mais vous me dites qu'il n'y a rien à faire.

ROGER

Pierre vous a-t-il laissé partir, comme ça, sans...

JULIETTE

Oh! non, il faut être juste... il m'aurait donné tout ce que j'aurais voulu, mais je viens de vous dire ma façon de penser là-dessus.

ROGER

Je ne peux pas vous blâmer de votre délicatesse, c'est si rare! Pourtant, je vous assure que vous auriez pu accepter sans scrupules. Vous voilà bien avancée. En somme, vous n'avez rien.

JULIETTE

Oh! si, j'ai un peu d'argent devant moi; d'ailleurs, j'en ai encore trop, car je n'attendrai même pas qu'il soit épuisé.

ROGER

Que voulez-vous dire?

JULIETTE

Regardez-moi bien, mon ami. Je vous le dis sans phrases, sans cabotinage, moi: je veux mourir. Oh! j'en ai assez, j'en ai assez!

ROGER

Vous n'allez pas faire cette folie-là!

JULIETTE

Mais si, c'est bien simple, allez, le vieux réchaud de nos mères; je ne tiens pas à avoir une mort originale. C'est bien grisette, le réchaud, mais je veux, avant tout, ne pas souffrir. C'est très commode, on s'endort, on ne se réveille pas.

ROGER

Mais vous êtes si jeune! Pensez donc, vous avez toute la vie devant vous... vous vous guérirez, vous oublierez.

JULIETTE

Vous croyez qu'on oublie comme ça, vous?

ROGER

Mais oui, et vous rencontrerez un brave garçon qui vous aimera comme vous le méritez, car vous avez un cœur plein de tendresse...

JULIETTE

Ah! ça m'a bien servi d'avoir le cœur que vous dites! Je crois, au contraire, que c'est une raison pour n'être jamais heureuse. Et puis, d'abord, j'ai toujours dit à Pierre que je me tuerais.

ROGER

Mais il ne faut pas vous croire engagée pour ça! Oui, je sais bien que vous le lui avez toujours dit et sans cesse

répété. Et vous vous étonnez qu'il n'ait pas eu de franchise! Mais reconnaissez qu'il lui était bien difficile d'en avoir devant de telles menaces, et qu'il n'était guère encouragé à vous faire part de la mort de son amour, devant une telle responsabilité. Il voulait concilier votre bonheur et le sien; c'est toujours la même histoire. Oui, vous avez eu tort de le lui dire, mais vous auriez encore plus tort de le faire. D'abord, vous n'en avez pas le droit, non, vous n'en avez pas le droit.

JULIETTE

Ça ne regarde que moi, je suppose.

ROGER

Il ne faut pas être égoïste, il ne faut pas penser qu'à soi, il faut songer aux autres.

JULIETTE

Je n'ai pas de parents, je suis seule, toute seule.

ROGER

Comprenez ce que je veux dire, il faut songer aux autres femmes qui sont dans votre cas... Vous ne devez pas leur donner un exemple déplorable et contagieux, oui, contagieux, car votre suicide aura des conséquences dont vous ne vous doutez même pas. Il entraînera, pour sa part, et dans l'avenir, le suicide de combien de pauvres filles abandonnées, et qui se seraient probablement très bien consolées et très vite. Vous n'avez donc pas le droit de grossir la liste des faits divers, et de donner par votre exemple une sanction aux dénouements tragiques des aventures d'amour. Songez un peu à la responsabilité de votre acte... Comprenez-vous?

JULIETTE

Oui, je comprends, c'est ce que doit dire une personne qui ne souffre pas à une personne qui souffre; mais je voudrais bien vous y voir.

ROGER

Comment, vous voudriez m'y voir! Mais, ma pauvre Juliette...

JULIETTE

Ah! c'est vrai, mon pauvre ami, je vous demande pardon. Je ne pensais pas du tout à vous, je ne pensais qu'à moi... je vous demande pardon.

ROGER

Oh! c'est si naturel. Mais moi, croyez-vous donc que je ne souffre pas, que je trouve la vie bonne, en ce moment, et l'humanité jolie? Ah! non, ah! non. Et croyez-vous que j'y tienne à la vie? Et si je voulais agir, n'ai-je pas le choix entre toutes les violences? Je pourrais aller trouver Pierre et le provoquer... mais le pauvre garçon, je sais si bien que ce n'est pas tout à fait sa faute. Il ne l'a pas prise, elle s'est fait prendre. Quant à elle, je pourrais... Mais non, je ne le ferai pas, et pour toutes les raisons que je vous ai dites. Si je souffre trop, je m'en irai dans la solitude, dans la nature où toutes les douleurs se fondent et se dissolvent, parce que nos plus grandes douleurs sont très petites, et que le plus petit coin de campagne est très grand. Oui, oui, elle peut venir, je l'attends et je me sens très fort, très sûr de moi, autant qu'on peut l'être du moins; en tout cas, c'est vous qui m'avez rendu fort; en voulant vous sauver, je me sauve moi-même. Ah! Juliette, vous n'êtes pas une cérébrale, ni une révoltée, vous êtes simple

et admirable, et vous avez toute la faiblesse de la femme et toute sa grandeur.

JULIETTE

Je suis une pauvre fille, mais vous êtes très bon et j'ai confiance en vous.

ROGER

Alors, promettez-moi de ne pas faire de sottises.

JULIETTE

Je ne peux rien vous promettre, je n'ai plus d'intérêt dans la vie.

ROGER

Voyons, réfléchissez à tout ce que je vous ai dit, et quand vous aurez réfléchi, je suis sûr que vous serez raisonnable. En tout cas, promettez-moi que vous reviendrez ici après-demain, jurez-le-moi.

JULIETTE

Oh! ça, certainement. Vous pouvez être tranquille. D'abord, je tiens trop à savoir comment ça se sera passé avec Antonia.

ROGER

Parbleu! Vous voyez bien que vous avez encore un intérêt dans la vie. A propos, m'autorisez-vous à dire à Antonia que c'est par vous que je sais ce que je vais lui dire.

JULIETTE

Absolument!

ROGER

Maintenant, sauvez-vous, sauvez-vous; il est inutile que vous la rencontriez. Allons, au revoir, à après-demain... c'est juré.

JULIETTE

C'est juré.

Ils échangent une cordiale poignée de main et elle sort.

SCÈNE III

ROGER, puis CLÉMENCE

Roger sonne.

CLÉMENCE, apparaissant.

Monsieur a sonné?

ROGER

Oui, tiens, Clémence, enlève ça, fais disparaître tout ça.

CLÉMENCE

Oh! monsieur a cassé la jolie tasse!

ROGER, impatient.

Oui, oui, j'ai cassé la jolie tasse, allons, dépêche-toi.

CLÉMENCE, pendant qu'elle ramasse les débris de la tasse dans son tablier relevé.

Ah! j'entendais bien monsieur parler très fort. C'est cette vilaine femme qui a fait mettre monsieur en colère. Je n'aurais pas dû lui dire quand monsieur serait de retour; d'ailleurs, je m'en méfiais, elle avait une figure qui ne me revenait pas.

ROGER

Allons, allons, ma pauvre Clémence, tais-toi, tu ne sais pas ce que tu dis. Laisse-moi.

CLÉMENCE

Là! Là! C'est fini, je m'en vais.

Elle sort.

SCÈNE IV

ROGER, seul.

Il se promène en relisant les lettres qu'Antonia lui a envoyées pendant qu'il était en Algérie, puis on entend un coup de timbre dans l'antichambre.

CLÉMENCE, ouvrant la porte et annonçant.

Monsieur, c'est Mme de Moldère.

ROGER

Fais-la entrer.

Antonia entre. Elle est en noir.

SCÈNE V

ROGER, ANTONIA

ANTONIA

C'est moi, tu m'attendais?

ROGER

Oui, j'ai trouvé ton petit bleu en arrivant.

ANTONIA, le regardant.

Mon pauvre ami, comme tu es pâle, comme tu as l'air fatigué!

ROGER

Oui, je suis très fatigué, et puis, il fait triste dehors, il fait froid.

ANTONIA

Je viens te réchauffer.

ROGER

Ah! j'en ai grand besoin.

ANTONIA

J'ai bien pensé à toi, quand j'ai appris l'horrible nouvelle. J'aurais tant voulu être près de toi; c'est si terrible la mort de ceux qu'on aime! Il semble qu'ils vous tirent par la main pour vous emmener avec eux; alors, de l'autre côté, on a besoin de quelqu'un qui vous retienne avec une main qui ne soit pas glacée, mais chaude de tendresse, et c'était ma main qu'il t'aurait fallu.

ROGER

Oui.

ANTONIA

Ah! tu étais si loin, si loin, je ne pouvais que t'écrire, et l'on écrit mal ce que l'on ressent.

ROGER

Tu m'as écrit des lettres admirables.

ANTONIA

Oh! admirables, non. Je t'ai écrit des lettres d'amante.

ROGER

C'est ce que je voulais dire.

ANTONIA

Enfin, te voilà, tu es là, nous allons pouvoir souffrir ensemble. Je ne sais pas comment j'ai vécu pendant que tu étais absent; j'avais défendu ma porte, je ne voulais voir personne. Quelquefois, l'après-midi, j'allais au Bois, près de notre petit lac mélancolique; je ne suis pas sortie du tout le soir, je restais chez moi, je me mettais au piano et je jouais *Werther:* ça me rappelait la soirée que nous avions passée ensemble, la veille de ton départ; je m'imaginais être encore près de toi; je jouais, tu sais, l'air que nous aimons.

Elle joue depuis l'endroit qui est marqué sur la partition, page 62, *lent, très calme et contemplatif*, jusqu'à *Charlotte et Werther paraissent à la porte du jardin.* Pendant ce temps-là, Roger la regarde, il lui touche doucement l'épaule en disant.

ROGER

Arrêtez! Ne vous fatiguez pas.

ANTONIA

Mais ça ne me fatigue pas. Pourquoi me dis-tu cela, chéri?

ROGER

Parce que j'ai pitié de vous. Je pourrais vous laisser aller comme ça longtemps, et vous joueriez toute la partition; mais encore une fois j'ai pitié de vous.

ANTONIA, interdite.

Je... je... je ne comprends pas.

ROGER

Vous allez comprendre. Vous n'êtes pas seulement allée au Bois, pendant mon absence, près de notre petit lac mélancolique. N'êtes-vous pas allée aussi, 17, rue de Balzac?

ANTONIA, se levant.

Oui, en effet, j'y suis allée.

ROGER

Qu'y veniez-vous faire?

ANTONIA

Je n'ai pas à répondre, du moment que vous m'avez fait suivre, espionner comme une domestique.

ROGER

Quand une femme telle que vous ment comme une mauvaise domestique, on a le droit, j'imagine, de la faire suivre.

ANTONIA

C'est un procédé que je ne qualifierai pas.

ROGER

Oui, je sais, je sais. Il est entendu qu'un homme est une brute quand il agit envers une femme comme cette femme eût agi envers lui, dans des circonstances identiques, réciproques. Mais c'est fini, tout ça, c'est fini, il faut que ça change. D'ailleurs, je ne vous ai pas fait suivre, je répugne à ces moyens-là; je n'ai pas eu besoin d'aller chercher la preuve de votre trahison: on est venu me l'apporter; vous savez bien que les mauvaises nouvelles, tôt ou tard, viennent vous trouver sans qu'on se dérange. C'est Juliette, qui sort d'ici à l'instant même, qui a suivi

Pierre et qui l'a vu entrer, 17, rue de Balzac, dans un appartement où vous êtes venue le rejoindre. (Un long silence.) Pourquoi avez-vous fait ça? Quand j'ai trouvé chez vous, la veille de mon départ, cette photographie de mon ami et que vous m'avez raconté que c'était Juliette qui vous l'avait prêtée, vous avez fait un des mensonges classiques qu'aurait fait n'importe quelle femme dans cette circonstance. D'ailleurs, le fait d'avoir découvert chez vous une photographie que vous dissimuliez me mettait dans mon tort vis-à-vis de vous. Somme toute, je prenais l'offensive, vous vous défendiez comme vous pouviez. Et qu'à ce moment-là, vous m'ayez déclaré de vous-même que vous aimiez mon ami, on ne peut exiger ça d'une femme; vous étiez déjà trop compromise pour faire un tel aveu. Mais, quand je vous ai demandé de me dire si vous ne m'aimiez plus, pourquoi m'avez-vous fait des protestations passionnées? Pourquoi cette comédie et ce batelage?

ANTONIA

Comment?

ROGER

Oui, ce batelage; c'est étonnant comme les mots vous choquent qui définissent exactement vos façons d'agir. Pourtant je vous avais bien expliqué que c'était votre droit de ne plus aimer, de ne plus m'aimer, et vous saviez que vous n'aviez rien à craindre de moi, ni rancune, ni colère, ni vengeance. Pourquoi donc n'avez-vous pas avoué, puisque c'était si simple? Ah! ah! c'est justement parce que c'était trop simple; si l'homme que vous n'aimez plus ne devient pas une pauvre loque pantelante ou une bête furieuse, pour vous c'est manqué... vous n'avez pas le beau rôle! La perspective d'une séparation sans pleurs,

sans cris, sans drames en un mot, n'était pas pour vous séduire, et ma résignation était pour vous une offense.

ANTONIA

Taisez-vous donc. Vous ne savez pas ce que vous dites. Je sais ce que valent ces résignations-là, et bien que vous prétendiez que j'aime les drames, je trouve qu'il y en a déjà assez dans ma vie. Vous vous ingéniez à m'expliquer ce qui s'est passé en moi... je le sais mieux que vous peut-être, et je vous dis que vous vous trompez. Je n'ai pas pensé à moi, à ce moment-là, j'ai pensé à vous.

ROGER

Vous avez eu pitié de moi.

ANTONIA

Oui, j'ai eu pitié de vous et j'ai eu peur que vous...

ROGER

Achevez.

ANTONIA

Que vous souffriez trop.

ROGER

Mais quand même j'aurais dû en mourir, ça ne vous regardait pas.

ANTONIA

Pourtant...

ROGER

Non, ça ne vous regardait pas. Ça ne regardait que moi, vous entendez, que moi. En amour, il faut s'attendre à tout. Tant pis pour les vaincus.

ANTONIA

Tout ça, ce sont des mots; vous étiez sincère en me parlant de votre résignation, je veux bien, mais si je vous avais dit à ce moment-là que mon cœur était à un autre...

ROGER

Votre cœur! Ah! parlons-en de votre cœur!

ANTONIA

Vous voyez bien, vous auriez rugi, vous auriez pleuré, votre amour-propre aurait saigné... d'ailleurs, il suffit de vous voir en ce moment.

ROGER, criant.

Je n'ai pas d'amour-propre, je vous l'ai déjà dit. Le monde entier peut savoir quelle femme vous êtes, je vous demande un peu en quoi ça peut m'atteindre? Vous semblez triompher parce que je suis en colère, mais ce qui m'a mis en colère, si vous voulez que je vous le dise, c'est votre entrée tout à l'heure, c'est votre robe noire, c'est *Werther*, ce sont vos lettres que je relisais en vous attendant, ces lettres que vous avez eu l'impudence de m'écrire et que je lisais avec attendrissement, tandis que vous étiez rue de Balzac avec Pierre, et que vous vous moquiez de moi, peut-être; car j'étais bien ridicule, n'est-ce pas, de vous aimer, de croire en vous, pendant que vous lui disiez sans doute les mêmes paroles brûlantes que vous m'écriviez, pendant que vous aviez dans ses bras les mêmes enlacements, les mêmes souplesses, les mêmes sorcelleries que vous avez eus avec moi, les mêmes extases et les mêmes cris.

ANTONIA

Non, non, ce n'est pas vrai, ce n'est pas vrai.

ROGER

Ah! tenez, vous mériteriez...

Il la prend à la gorge et la renverse rudement.

ANTONIA

Eh bien, oui! tuez-moi, vous en avez le droit.

ROGER, la lâchant.

Mais non, je n'en ai pas le droit; ne me tentez pas, tenez, allez-vous-en. Qu'est-ce que j'allais faire, grands dieux? Allez-vous-en.

Un silence.

ANTONIA, s'approchant de lui.

Roger!

ROGER

Quoi?

ANTONIA

Vous me détestez.

ROGER

Non, je ne vous déteste pas, vous voyez, c'est fini. Je n'ai plus de colère et je n'ai pas de haine. Ah! si vous m'aviez parlé franchement, alors que je vous le demandais, j'aurais pu rester votre ami, ou si cela avait été au-dessus de mes forces, du moins j'aurais gardé de vous un très tendre souvenir, tandis que maintenant ce sera l'oubli, je veux que ce soit l'oubli.

ANTONIA

Vous me reprochez de ne pas vous avoir avoué que j'en aimais un autre, mais pouvais-je le faire, puisque je n'aimais que vous, car je n'ai jamais aimé que vous, toi seul, entends-tu. Non? Alors si je ne t'aimais pas, pourquoi suis-je restée avec toi, cachée tout un été au fond d'une

province, ne voyant que toi, et si triste quand je restais seulement une heure sans te voir? Pourquoi m'as-tu faite tienne au point que nous pensions en même temps les mêmes choses et qu'à la même minute souvent nous disions les mêmes mots? Pourquoi les choses les plus simples, mais qui te concernaient, m'attendrissaient-elles jusqu'aux larmes? Car je t'aimais comme mon enfant, tu le sais bien... mais tu étais surtout mon maître. Tu ne te rappelles pas des nuits, à Venise, où j'étais si blanche, si blanche, que tu avais peur et que tu me croyais morte; et ici même, combien de fois suis-je venue pour cinq minutes, pensais-je; mais nous restions des heures entières à dire des bêtises profondes. La nuit nous enveloppait comme en ce moment, et nous nous prenions éperdument dans le crépuscule. Il y a pourtant des choses qui ne mentent pas!

ROGER, durement.

Et Pierre, qu'est-ce que vous en faites dans tout ça?

ANTONIA

Ah! je n'en sais rien; ne me parle pas de cet homme-là, j'ai honte de moi et j'ai horreur de lui; mais c'est fini, c'est fini, je te le jure... c'est bien fini.

ROGER

Pourquoi ça a-t-il commencé?

ANTONIA

Ah! pourquoi, pourquoi? je ne sais pas.

ROGER

Voyons, si vous m'aimez comme vous le dites, je vous conjure d'être sincère. Pourquoi avez-vous été sa maîtresse?

ANTONIA

Tu me demandes ça, est-ce que je sais, moi. (Elle cherche à définir ce qu'elle a éprouvé.) C'est quelque chose d'inconscient, d'irrésistible qui m'a poussée vers lui, un entraînement, une sorte de curiosité, oui, c'est ça, une curiosité... je crois, oui, je crois bien... Ah! c'est absurde, c'est fou, je n'ose pas te le dire maintenant. Ne me regarde pas comme ça. Ah! mon Dieu, que j'ai honte!... parce que Juliette... tu sais, dans l'atelier... parce qu'elle avait tiré sur lui.

ROGER

Ah! cette fois, vous avez dit la vérité. Mais si un tel fait divers, plus grotesque au fond que tragique, vous met hors de vous et vous fait perdre la tête à ce point, vous n'êtes guère intéressante. Tenez, vous me rappelez une femme de brasserie que j'ai connue dans le temps, au quartier latin, et qui était tombée amoureuse folle d'un de mes amis, parce qu'il ne fumait pas ses cigarettes jusqu'au bout. Il tirait deux ou trois bouffées et il les jetait, et alors, pour cette femme, c'était le faste, c'était l'Orient! Ça vous offense, mais au fond c'est absolument du même ordre. Celui-là vous trouble parce que sa maîtresse a tiré sur lui, cet autre vous troublera parce qu'il aura tiré sur sa maîtresse, et un troisième, je ne sais pas, moi... et alors, quand vous êtes troublée, il faut absolument que vous ayez celui qui vous trouble; *il le faut*, parce que chez des femmes comme vous, le cœur, le cerveau et le reste sont si intimement liés, si près l'un de l'autre, que, ma parole d'honneur, je ne sais pas si vous-même vous parvenez à bien les distinguer. Et pour satisfaire une curiosité, un caprice, vous avez menti, vous avez bluffé, vous avez agi comme la dernière des filles, vous,

Antonia, qui pouviez vous en aller si joliment dans la vie, ne dépendant que de vous-même.

ANTONIA

Hélas! dépendre de soi-même, c'est parfois la pire dépendance.

ROGER

Il faut bien le croire! Ah! pauvre affranchie, vous n'êtes qu'une loque sentimentale.

ANTONIA, à genoux.

Oui, tu as le droit de me parler ainsi: tu me méprises, tu me rudoies, et pourtant, je t'admire, je t'adore, je sens que tu es mon maître, mon maître. Ah! oui, c'est la vérité, hélas! la lamentable vérité: c'est toi que j'aimais, je te le jure, mais mon cœur était comme une soie changeante, et quand l'autre était là, j'étais troublée. Ah! il ne fallait pas me laisser seule! Pourquoi ne m'as-tu pas emmenée comme je te le demandais?

ROGER

Évidemment...

ANTONIA, dans les larmes.

Oui, je suis un pauvre être inconscient, par moments, une créature mobile et fragile; mais voyons, pour un entraînement, pour une chose folle et bête dont je me repens et dont je rougis et dont je pleure, tu ne peux pas m'abandonner, tu ne peux pas me laisser dans cette détresse; il faut que tu aies pitié de moi, car tu as charge de mon âme, entends-tu, et toi seul peux me guérir, me sauver de moi-même. Ah! ne me condamne pas...

ROGER

Je ne vous condamne pas; qu'un autre entreprenne cette guérison et ce rachat; moi, il ne m'appartient plus de le faire. D'abord, je ne le peux pas... je suis trop prévenu, j'en sais trop. Quant à recommencer avec vous une existence sillonnée de soupçons, de doutes... ce serait l'enfer: non, non, c'est impossible. Allez-vous-en.

ANTONIA

Mais tu n'auras pas à douter, tu n'auras pas à soupçonner, tu m'emmèneras loin, bien loin; je ne veux que toi, je n'ai besoin que de toi et nous vivrons dans la solitude.

ROGER

Mais, dans un désert même, empêcherais-je mon imagination de me torturer? Et j'en sais assez malheureusement pour trop imaginer.

ANTONIA, se traînant aux pieds de Roger.

Alors, je suis perdue, je suis perdue. C'est affreux. Ah! vivre sans toi, ce n'est pas possible, ne t'en va pas; ne m'abandonne pas, je ne veux pas te quitter. Ah! tu aurais bien dû me tuer tout à l'heure, c'est une peine que tu m'aurais épargnée. Que veux-tu que je fasse maintenant?

ROGER, se dégageant doucement.

Non, c'est inutile, laissez-moi. Je vous l'ai déjà dit: c'est fini. Vous comprenez, ça serait trop commode: vous semez des désastres autour de vous, vous désemparez des existences, vous séparez Pierre de Juliette pour l'abandonner ensuite; par vous, pour vous, on souffre,

on pleure, une femme veut mourir; et alors il vous suffirait de dire que votre cœur était comme une soie changeante! Vous vous en tireriez à trop bon compte et ça ne serait pas juste. Vous voyez, je n'ai pas de colère, je n'ai pas de haine, mais je n'ai pas non plus de pitié et surtout *je ne vous crois plus.* Laissez-moi!

ANTONIA

Ah! quand je serai morte, tu me croiras peut-être.

Elle s'accroche à lui désespérément.

ROGER

Allons, finissons-en! Et puisque vous ne voulez pas partir, c'est moi qui vous cède la place. Adieu!

ANTONIA

Roger, Roger!

Elle pousse un cri et tombe évanouie sur un sofa.
Pendant cette dernière scène, la nuit est venue.

SCÈNE VI

ANTONIA, ROGER, CLÉMENCE

CLÉMENCE, accourant avec la lampe qui éclaire la scène.

Qu'est-ce qu'il y a, mon Dieu! Ah! Seigneur Jésus, la pauvre dame! Elle est morte!

ROGER

Ne crie pas comme ça, ne crie pas comme ça. Non, elle n'est pas morte, seulement occupe-toi d'elle. Va chercher de l'eau, du vinaigre, des sels, je ne sais pas, moi.

CLÉMENCE

Mais qu'est-ce qu'elle a ? Comme elle est blanche !

ROGER, mettant son chapeau et prenant ses gants.

Elle est peut-être évanouie.

Il sort.

RIDEAU

TABLE

Pages

Le Retour de Jérusalem 1

L'Affranchie 199

IMPRIMERIE MANZ, VIENNE (AUTRICHE)

LIBRAIRIE LAROUSSE, 13-17, rue Montparnasse, PARIS (6e)

HISTOIRE DES ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE

Par David Saville Muzzey
Traduction de A. de Lapradelle

Une histoire clairement présentée et sérieusement documentée, des origines du Nouveau Monde à l'élection du président Harding. Beau volume in-8° de 744 pages, illustré de nombreuses gravures et cartes. Broché . . . . . 25 fr.
Relié . . . . . 32 fr.

LE JAPON ILLUSTRÉ

Par F. Challaye

Description géographique et pittoresque; mœurs et coutumes; organisation sociale, commerce, industrie; religion; littérature et arts. Beau volume gr. in-4° (32×26 cent.), illustré de 677 gravures photographiques, 12 planches et 26 cartes en noir et en couleurs. Broché . . . . . 45 fr.
Relié demi-chagrin . . . . . 70 fr.

LA SUISSE ILLUSTRÉE

Par A. Dauzat

Description, mœurs et institutions, industries, littérature, arts, etc. Beau volume gr. in-4° (32×26 cent.), illustré de 635 gravures photogr., 14 planches et 21 cartes en noir et en couleurs. Broché . . . . . 42 fr.
Relié demi-chagrin . . . . . 67 fr.

En vente chez les libraires du monde entier.

LIBRAIRIE LAROUSSE, 13—17, Rue Montparnasse, PARIS (6e)

LA SCIENCE FRANÇAISE

Ouvrage publié avec la collaboration de Bergson, Durkheim, Lapie, Appell, Baillaud, Bouty, de Margerie, Maspero, Collignon, Croiset, etc. Exposé, dû à la plume des plus éminents savants français de notre temps, de la partessentielle que la France a apportée au progrès scientifique.

Deux volumes in-8° illustrés.

Chaque volume, broché, 12 fr.; relié toile, 18 fr.

QU'EST-CE QUE LA SCIENCE?

Par F. Le Dantec

Un volume in-8° illustré. Broché, 3 fr.

L'ŒUVRE DE FÉLIX LE DANTEC

Par J. Moreau

La méthode scientifique; les lois biologiques; les horizons philosophiques. — Un volume in-8°. Broché, 4 fr.

LA MER

Par Clerc-Rampal, avec préface de A. Berget, professeur à l'Institut océanographique.

Océanographie; histoire du navire et de la navigation. 636 gravures photograph., 4 planches en couleurs, 16 planches en noir, 6 cartes en couleurs, 316 cartes en noir ou dessins.

Un volume in-4°. Broché, 45 fr.; relié demi-chagrin, 70 fr.

INITIATION AUX THÉORIES D'EINSTEIN

Par Gaston Moch

Un volume in-8° illustré de 10 figures. 4 fr.

En vente chez les principaux libraires du monde entier

PQ
2607
O5A19
1920
t.3

Donnay, Maurice Charles
Théâtre

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 15 18 03 16 006 4